This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~27. l. 13~~

~~H/X 2565 A.9~~
TNR. 19374

CORRESPONDANCE

DE

LAMARTINE

CORBEIL. — Typ. et stér. de CRÉTÉ FILS.

CORRESPONDANCE

DE

LAMARTINE

PUBLIÉE

PAR Mme VALENTINE DE LAMARTINE

TOME QUATRIÈME

1827 — 1833

PARIS

HACHETTE ET Cie
79 BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

FURNE, JOUVET ET Cie
45, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 45

ÉDITEURS

MDCCCLXXIV

Droits de propriété et de traduction réservés.

ANNÉE 1827

CORRESPONDANCE

DE

LAMARTINE

ANNÉE 1827

CCCLXXIV

A monsieur le marquis de la Grange

Florence, 23 janvier 1827.

Mon cher la Grange, je vous dois une lettre que m'a apportée M. le Marrois, et une que la poste m'a remise. Je vous sais bon gré de penser à moi. Pour vous, soyez sûr que vous êtes du petit nombre de ceux qu'on n'oublie jamais. Je n'en dirais pas autant de quelqu'un qui m'écrit de chez vous quelquefois, et à qui je ne réponds guère.

Je sais que vous suivez nos plans, que vous

devenez un grand philosophe : on commence et on finit par là. Mais, entre la fin et le commencement, il y a un milieu : or ce milieu sera rempli, j'espère, par une jolie femme, des enfants, du bonheur domestique, enfin ce qui s'appelle la vie. J'en suis heureusement là ; vous savez si je fais les mêmes vœux pour vous.

Je m'occupe aussi beaucoup de ma place qui est devenue intéressante par mon indépendance et par les bontés du grand-duc que j'aime comme vous. Je m'occupe ensuite d'un peu de poésie comme respiration de l'âme. J'en ai beaucoup d'écrite, et plus encore de pensée, mais je n'imprimerai plus guère, ou dans un avenir, j'espère, éloigné. Il y a peu de besoins à satisfaire en ce genre dans le monde actuel, mais il en renaîtra.

Je n'entends parler ni de Grèce, ni d'Amérique, ni d'avancement pour personne. Mais je suis où je voudrais rester chargé d'affaires vingt ans ; ainsi je prends patience. Et vous? On dit que vous êtes mal ; je désire donc vous voir nommé au printemps ailleurs, et je le crois. Après les Chambres, on songera à vous.

Adieu. La politique européenne me semble faiblir de tous côtés. Je ne suis pas content de la tournure ambiguë que tout prend au Midi. Qu'en dites-vous? Adieu encore. Votre ami,

LAMARTINE.

CCCLXXV

A monsieur le comte de Virieu

Florence, 1er février 1827.

Ah ! si le nombre écrit sous l'œil des destinées
Jusqu'aux cheveux blanchis prolonge mes années,
Puissé-je, heureux vieillard, y voir baisser mes jours
Parmi ces monuments de mes simples amours !
Et, quand ces champs aimés et ces chères décombres
Ne seront plus pour moi peuplés que par des ombres,
Y retrouver au moins dans les noms, dans les lieux,
Tant d'êtres adorés disparus à mes yeux !
Et vous, qui survivrez à ma cendre glacée,
Si vous voulez charmer ma dernière pensée,
Un jour, élevez-moi !... Non, ne m'élevez rien !
Mais, sous la croix où dort l'humble espoir du chrétien,
Creusez-moi dans ces champs la couche que j'envie
Et ce dernier sillon où germe une autre vie !
Etc., etc., etc.

Voilà ce que je disais l'autre jour en pensant à Saint-Point et à Milly, et ce que tu dis en songeant à Pupetières et à Fontaine. Tu as choisi la bonne part, et moi, je me remue et me tourmente sans but. Mais ce tracas me plaît et m'est nécessaire.

Il est sûr que j'ai besoin, physiquement et moralement, de plus d'exercice que toi ; la vie de Saint-Point ne me suffirait plus maintenant, à moins d'y remuer le pays et les pierres. Or je n'aurais pas assez d'argent. Je suis donc là, heureux où je suis, mais tremblant d'être envoyé où je ne pourrais jamais être aussi bien. Confions-nous à Dieu !

Tu ne reçois point mes lettres, tu ne me réponds pas. Je ne sais ce que deviennent les paquets de vers et de prose que je t'adresse. N'as-tu pas reçu un manuscrit de ma femme pour Mâcon? L'as-tu fait passer?

Enfin je ne sais que te dire. Je ne puis pas parler sans écho. Es-tu noyé dans le mortier? Comment est ton enfant? Es-tu parti pour la Gascogne? Quand reviendras-tu vers la Saône? Y seras-tu cet été? J'ai l'idée d'y être aussi, car mon ministre reviendra : il est pour moi l'épée de Damoclès ou plutôt le boisseau sur mon flambeau.

Adieu.

CCCLXXVI

A monsieur le comte de Virieu

1827.

Caro amico, voici deux cents vers qui me semblent bons sur l'événement qui vient de ruiner Tivoli et d'anéantir les cascatelles. C'était une heureuse occasion pour moi de faire quelques vers flatteurs en réparation à l'Italie qui me traite complétement bien à présent. Je te les copie à la hâte, en te priant de les copier toi-même et d'envoyer ceux-ci à ma mère à Mâcon tout de suite.

Adieu. Écris-moi. Je suis accablé d'affaires, de chiffres et de dîners chez moi et dehors. Tout ne va pas mal, mais le marquis de la Maisonfort veut revenir au printemps. Je m'en irai te voir alors.

CCCLXXVII

A monsieur le comte de Virieu

Rue de la Charité, à Lyon.

Florence, 13 février 1827.

Enfin voici un mot de toi, mais c'est le premier depuis six semaines. Je suis confondu que tu ne trouves pas mes vers sur Tivoli à ton plein gré. Je trouve que c'est le seul morceau par lequel je voudrais lutter avec lord Byron : *Italie*, *Italie!* etc.; mais on se trompe sur soi-même. Alors demande à Montherot 300 à 400 vers que je viens de lui adresser sur le séjour de notre enfance. Ils me plaisent moins, peut-être vous plairont-ils plus.

Rien de neuf : le temps moralement et physiquement toujours doux et rapide, des souffrances et des jouissances, la vie enfin. On me mande de Paris qu'on est *excessivement* content de moi, et tu le croiras quand tu sauras les détails, mais que naturellement la Maisonfort est un peu jaloux et

ne me servira pas sur les deux oreilles. Je le connais et le lui pardonne. *Homo sum.*

Je continue à tenir à merveille ma légation. Comblé par le prince au delà de tout ce que je puis te dire, et ayant réuni et remoralisé et royalisé complétement la colonie des Français dans toute la Toscane par de bonnes manières, des égards et de bons dîners; bien aussi avec le pays où certainement on nous verra partir avec de vrais regrets. J'en aurai tant moi-même que je ne puis pas y penser. Que je voudrais que vous fussiez ici! Il y a la plus jolie villa au midi, avec terrasses et portiques couverts et découverts au soleil, à vendre pour 50 ou 60,000 francs. J'en mets 30,000, veux-tu mettre les autres 30,000? et après nous on la vendra et partagera.

Je comprends qu'à défaut de soleil on s'acoquine dans un salon à vingt-trois degrés et demi de Réaumur; mais, quand on peut avoir un soleil véritable qui vous en donne quinze ou seize, pourquoi pas? Reviens donc ici ou à Naples avec moi l'année prochaine. D'ici là je te verrai, car je compte sur mon déplacement vers juin ou juillet. J'irais alors vendanger à Milly et à Fontaine, et

tâcher d'être réemployé avant l'hiver. Sinon, je ferai comme toi et m'enfermerai à Saint-Point à vingt degrés. Mais les courses à cheval ne se font pas dans un salon, et la vie est en plein air pour moi nerveux. Je ne suis pas si vivant par moi-même que tu crois : je vis d'air, et il est si bon sur nos collines.

Voilà enfin le carnaval fini. Je vais renvoyer mon cuisinier et rentrer dans l'économie que j'ai un peu violée, mais non sans résultat au moins.

Addio, *caro*. La vie n'est pas complète sans toi. J'espère toujours qu'elle nous rejoindra encore. Mille choses à ta femme, et embrasse mon filleul.

LAMARTINE.

CCCLXXVIII

A monsieur le comte de Sercey

à Paris.

Florence, 13 février 1827.

Mille remercîments encore, mon cher Sercey, pour vos bonnes et lumineuses informations : je me doutais de tout. Je trouve même le sentiment de jalousie un peu naturel. Je suis traité par le grand-duc au delà de tout ce que j'avais lieu d'attendre : je ne puis pas le laisser ignorer du ministère. Je comble la colonie française de dîners et de politesses dont on me sait d'autant plus de gré que je ne dois rien. Tout cela doit éveiller un peu d'envie dans un cœur qui s'ouvre à tout comme celui d'un enfant. Je lui pardonne et profiterai même pour l'adoucir des sages conseils que vous me donnez.

Si Fontenay les repousse, je le ferai aussi dans mon temps. Mais peu m'importe ! je ne demanderais qu'à rester ici vingt ans chargé d'affaires.

Arrivez-nous vite, et prenez votre auberge chez

moi : toute la maison vous aime, jusqu'à Julia. Vous la trouverez fort embellie.

Autoir est affecté de l'avenir, mais heureux du présent, je l'espère ; il a sa liberté complète, je ne le gêne pas, même pour dîner chez moi. Je voudrais bien voir les dessins vendus à tout prix. Il a pris un logement hors du ministère ; il vous attend comme nous.

Adieu, mon cher Sercey, mille et mille amitiés. Dieu veuille que vous soyez mon secrétaire un jour !

LAMARTINE.

CCCLXXIX

A monsieur le comte de Virieu

Florence, 24 février 1827.

Caro amico, voici les vers de M. Pont : lis-les, et fais-les-lui tenir. Tu vois que j'ai suivi tes conseils. J'espère que ma lettre te trouvera encore dans ton nid bien chaud, car il y a cinq pieds de neige dans toute l'Italie, excepté à Florence et à Pise, où il y a un soleil et des violettes. Je termine très-honorablement mon carnaval par deux grands festins, aujourd'hui et demain. Sur ce je souhaite le bonsoir à mon cuisinier, et je rentre dans la classe des grands seigneurs du pays qui mangent et ne donnent point à manger.

Le marquis de la Maisonfort est à Paris, m'écrit-on, fort jaloux de moi et se plaignant fort de ma bonne conduite et de mes dépêches dont on est trop content. Cela lui fait une juste peine, et je ne doute pas qu'il ne me desserve de son mieux, *ma si vuol pazienza*. Faisons notre devoir

et laissons faire aux envieux. Il ne reviendra pas, je crois, avant l'automne. Je ne pense pas qu'il réussisse à me décaver d'ici là. Ce monde est une guerre perpétuelle, et tu sais mon principe : je me la laisse faire et ne la rends pas, mais c'est une tentation qui me prend violemment quelquefois.

Tu m'as envoyé un jour un article de la *Gazette de Lyon* sur moi, qui n'était pas mal, quoiqu'on m'y considérât comme une espèce d'impie mitigé, un faux frère en christianisme. On se trompait, voilà tout. Veux-tu me dire l'auteur, ou lui faire dire qu'il est dans l'erreur ?

Rien de neuf ici : vie douce, occupée, et qui serait paisible sans ces tracasseries du marquis. Mais où n'y a-t-il pas à subir et à souffrir ?

Adieu, écris-moi donc plus souvent et plus longuement. Te voilà absorbé dans l'amour paternel. Je voudrais voir si ton fils ressemble à ma fille.

Adieu encore.

LAMARTINE.

CCCLXXX

A la marquise de Raigecourt

Florence, 28 février 1827.

Il y a bien longtemps, madame la Marquise, que nous n'avons eu de vos nouvelles directement, et celles que les journaux nous ont données du vol fait à M. de Raigecourt sont de nature à nous inquiéter. Est-ce que ce vol aura des suites fâcheuses pour vous ? ou bien est-on arrivé à temps pour empêcher les lettres de change d'être exploitées au profit des fripons ?

Nous vous devons aussi des remercîments pour l'accueil plein de bonté que vous avez fait à notre protégé, M. de Saussaye. Nous aimerions bien à le voir sortir de l'embarras où sa position d'Irlandais catholique le place. Il a de grands talents, une belle tournure, de l'esprit, mais vous avez beaucoup de tout cela à Paris.

Quand vous reverrons-nous heureuse et grand' mère ? quand dînerons-nous encore avec Raoul,

mais à une table plus complète que cet été? Tout cela dépend du retour plus ou moins éloigné de mon ministre, retour au reste que je suis loin de désirer promptement, car ma place est bien plus douce et plus agréable quand je la remplis tout seul avec mon indépendance.

A mon premier congé, j'irai tout de suite à Paris passer un mois ou deux et renouer tant de bons liens d'affection, que je crains de voir rompre par de si longues absences. Mais ici je ne parle pas pour vous : je sais que votre amitié ne tient ni aux lieux, ni aux temps, ni à la bonne ni à la mauvaise fortune. Je l'ai éprouvée constante, à toutes les époques tristes ou heureuses de ma vie ; aussi mon cœur est à vous à jamais, à vous et à tout ce qui tient à vous. Si je vous le dis moins souvent, c'est que l'uniformité de notre vie actuelle fournit peu à une correspondance variée: nous sommes heureux et aussi sages que possible, toujours dans la même position. Rien n'est insipide comme un bonheur soutenu, au moins pour les autres. Pour moi je demande qu'il dure et se complète surtout par la naissance de quelques fils qui ressemblent à Raoul. Ma fille ne me laisse

absolument rien à désirer pour elle : beauté, santé, esprit, tendresse d'âme, elle a tout. Quand vous la présenterai-je ?

Mais je m'oublie, et voilà trois pages et pas de place pour mon adresse. Je finis donc vite en vous priant de vous souvenir aussi souvent de nous que nous de vous, et de dire à Mme de Beufvier, de la part de ma femme et de la mienne, tout ce que la vieille amitié nous permet de lui dire.

LAMARTINE.

CCCLXXXII

A monsieur le comte de Virieu

Firenze, 1er mars.

Ti mando dei versi novi : dis-moi s'ils sont bons ou mauvais, et cela rondement. Montherot a dû t'en porter fort long qu'il trouve excellents. Il n'y a qu'heur et malheur en ceci comme en tout. Mais tu vois que je ne dors pas, et que, comme jadis, j'envoie à droite et à gauche, tantôt vingt vers, tantôt trois cents. De tout cela résultera-t-il deux bons volumes de poésies religieuses, senties, goûtées et utiles aux âmes comme les nôtres? Je voudrais que Dieu le voulût.

Les Barol arrivent ce soir pour six semaines; Maistre vient dans quelques jours; Vignet doit venir aussi. Nous serions assez bonne compagnie si tu y étais. Il y en a besoin, car le reste est une vraie bourdifaille : veiller la nuit, dormir le jour, dîner, souper, resouper, jouer un jeu d'enfer, et

courtiser des belles, voilà la vie. La nôtre, et même la tienne, vaut un peu mieux ; il en reste au moins quelque sentiment.

Adieu.

CCCLXXXIII

A monsieur le comte de Virieu

Florence, 24 mars 1827.

Nimirùm sapere est abjectis utile nugis,
Et tempestivum pueris concedere ludum;
Ac non verba sequi fidibus modulanda latinis,
Sed veræ numerosque modosque ediscere vitæ.
HOR., *Epist.* II.

Ce qui veut dire : Laisse là les *Harmonies poétiques* pour la philosophie, la campagne, les chevaux, et une bonne vie. C'est ce que je viens de faire : j'ai mis dans un sac tous les vers achevés, commencés, interrompus, depuis un an. Je l'ai fermé à clef, et je n'en veux plus entendre parler de trois ou quatre ans. Ma verve lyrique est épuisée, depuis trois mois je n'ai pas aligné un vers; ma verve épique me reprend depuis quelques jours. Peut-être ferai-je quatre ou cinq chants cet été à Livourne. Dieu le sait. En attendant, je m'ennuie profondément, effet de prin-

temps. Je lis, je me promène, je cherche un emploi à mon esprit et à mon cœur, mais rien ne m'échauffe ni ne me remplit.

Pour toi, que deviens-tu? et pourquoi ne m'écris-tu plus? Quel accès nouveau de ta vieille paresse a glacé ta main? Où es-tu? et comment es-tu? Je te crois en Gascogne, mais, comme tu ne m'as pas donné ton adresse, je t'écris encore à Fontaine. Est-ce que la Gascogne est un beau pays chaud? est-ce que la Toscane ne valait pas mieux? est-ce que Vallombreuse ne te tente pas? Voilà un lieu selon nos cœurs ! un immense monastère, au sommet d'une montagne de l'Apennin, entouré de forêts de pins et de châtaigniers, arrosé de lacs et de fontaines, entrecoupé de gazons et de rochers et de chapelles et d'ermitages. Là une cellule pour l'étranger, un déjeuner champêtre et un excellent dîner servi à son heure comme par enchantement et peu payé; promenade ensuite, immense bibliothèque, silence absolu, et cinq lieues de précipices entre les ennuyeux et soi; fraîcheur et chaleur : voilà où j'irai souvent, comme y allait Milton, passer des journées au printemps; mais je t'y voudrais. Après cela, j'ai

pris une belle villa à la porte de Livourne pour ma famille; nous irons au 1er juillet. Il n'est nullement question de retour prochain pour mon ministre. Je serai ici, je pense, jusqu'au printemps 1828. Mais, hélas!

Romæ Tibur amem, ventosam Tibure Romam.

C'est-à-dire Saint-Point me plairait cet été, et, si j'étais à Saint-Point, je regretterais peut-être ma villa de Livourne et ma cellule de Vallombrosa. Ce qui était vrai du temps d'Horace l'est encore.

Es-tu avec ta femme et ton enfant? Es-tu pour longtemps dans ces parages? Je ne sais rien de toi que par Vignet; il n'est venu que jusqu'à Turin et s'en retourne malade à Bruxelles. Je l'ai prêché pour prendre deux ans de congé, et lui ai fait toutes les offres possibles pour l'encourager à ce parti qui serait, je crois, indispensable à son rétablissement; il a tout ajourné. Son mal est un rhumatisme dans la tête. Je crains que l'humidité froide de la Hollande ne le rende incurable. Il m'a écrit des lettres bien tristes : il semble frappé.

Adieu, je ne t'envoie plus de vers de longtemps. A l'année prochaine ! Mais toi, quand m'enverras-tu de la prose? Parle de moi où tu es, si tu es où je pense, près de mère et de sœur. Comment va la peinture? Ma femme en fait à force. J'ai aussi acheté, ne pouvant pas les peindre, quelques tableaux originaux. Antoir, avec qui je fais bien bon ménage, m'a fait cadeau d'un de ses beaux recueils de dessins originaux.

Adieu encore. J'ai à présent des chevaux de selle du Holstein, de toute beauté. Montes-tu ?

L.

CCCLXXXIV

A monsieur le comte de Sercey

à Rome.

Florence, 25 mars 1827.

Mon cher Sercey,

Voici deux lettres que je vous envoie à Rome. Je profite de cette occasion pour vous remercier de votre aimable lettre de jeudi. Oui, mon cher ami, nous vous aimons comme un frère, et je dirais même comme un fils, et plût à Dieu que j'en eusse un qui vous ressemblât ! Nous avons vu, depuis vous, passer plusieurs de ces jeunes gens de votre âge : qu'ils feraient bien de vous ressembler, mais qu'ils en sont loin ! Ni naturel, ni bonté, ni sûreté, une petite ambition tracassière qui ressemble à l'impuissante ambition de la vieillesse dans des têtes de vingt ans. A ces âges-là on doit avoir le cœur plus chaud et la tête remplie de passions plus douces et plus naturelles. Je ne

veux pas cependant vous prêcher le libertinage, ne vous y trompez pas ! mais, avec vous, il n'y a point de danger : votre âme est née pour ce qui est noble et beau.

Je suis fâché contre vous de ce que vous n'allez pas passer huit jours à Naples ; vous le regretterez trop tard : allez-y. Toutes les lettres de Rome nous parlent de vous, comme nous en parlons nous-mêmes, avec intérêt et éloges sincères, croyez-moi. Vous plaisez partout parce que vous êtes heureusement né.

Antoir et moi nous vivons ensemble comme de votre temps. Le premier étage ne va pas mal non plus. Je désire que cela dure, mais je n'y puis rien de plus que ce que j'y fais. Adieu. Revenez quand vous aurez assez des autres; nous n'aurons jamais assez de vous. Mille amitiés à Artaud, aux Sainte-Aulaire, et dites à Delavigne que je l'attends à dîner à son passage, ainsi que son très-aimable frère, et que j'ai déjà dix places retenues pour ce jour-là pour ses admirateurs. Il sera bien reçu ici par tout le monde : on ne cesse de me demander quand il arrive. Pour moi, depuis que j'ai fait des élégies pour l'amour et des

odes pour le Créateur, ils me prennent toujours pour un jésuite déguisé : cela prouve que les gens à Florence ont du coup d'œil.

Adieu, mon cher Sercey, mille et mille amitiés.

LAMARTINE.

CCCLXXXV

A monsieur Aimé Martin

Paris.

Florence, 30 avril 1827.

J'ai reçu vos deux lettres, mon cher Aimé Martin; mais, en attendant vos nouveaux ordres, je ne remets pas la seconde à son adresse. Elle ne me paraît pas assez bonne pour un très-bon homme comme celui à qui elle s'adresse : il y a un peu de sécheresse. Relisez-la, et n'affligez pas inutilement quelqu'un que quelques formes moins amères et quelques compliments rendront très-heureux.

C'est moi qui me plaignais de votre silence, car, *en conscience d'ami* et non de diplomate, je vous ai écrit une immense lettre après la réception de la correspondance de B. de Saint-Pierre. Florence et nous sommes tels que vous nous avez laissés, seulement un peu plus accablés d'affaires, de devoirs à rendre et de dîners à

donner. Je ne m'en plaindrais pas si cela ressemblait à ceux que nous faisions ensemble : des convives pareils ne se retrouvent pas souvent. Vos vœux pour mon bonheur et celui de ma femme et de mon enfant sont à peu près accomplis; nous avons tout le matériel d'un bonheur passable. Vous en avez autant et une bonne santé par-dessus.

Je ne sais rien sur ma destination future. Quand reviendra mon ministre? Où irai-je? Je soupire après un voyage en Orient.

Je fais peu de vers depuis vous. Je ne sais si l'été et les bords de la mer me rendront de la verve ; à présent je vis et j'écris en prose.

Addio, parlez de nous à madame Aimé Martin. Nous vous le rendons ici, et nous vous regrettons et aimons bien sincèrement.

Mille amitiés.

LAMARTINE.

CCCLXXXVI

A madame de Lamartine

Mâcon.

Florence, 6 mai 1827.

Je reçois votre charmante lettre à Marianne. Je n'ai que le temps d'y répondre un mot : le courrier presse et est surchargé. Tout va bien ici. Madame Birch est à peu près rétablie, et moi tout enchanté d'un beau cheval que je viens d'acheter du général autrichien qui revient de Naples : il est beau et bon, aimable et doux. J'en vends un à la place.

Les Barol sont avec nous, mais pas chez nous. M. de Maistre aussi. Vignet vient en avril.

Adieu, mille tendresses.

ALPHONSE.

CCCLXXXVII

A monsieur le vicomte de Marcellus

Ministre plénipotentiaire à Lucques.

Florence, 15 mai 1827.

Je vous écris deux mots, mon cher Marcellus, par le comte de Bombelles. Le marquis de la Maisonfort s'annonce pour la fin d'août ; il paraît de plus en plus ferme dans son projet de retour.

La question de l'intervention de la France dans l'affaire de la Toscane et d'Alger n'est point encore résolue.

La cour de Toscane va passer deux mois à Livourne, ce qui me met dans l'heureuse nécessité d'y aller plus tôt que je n'y comptais. J'y serai au milieu de juin, et j'espère vous y voir souvent.

Je viens de perdre encore un de mes oncles à Mâcon. Je serai obligé d'y aller passer un mois

pour aller régler et vendre, dès que mon chef sera de retour. Je laisserai ma femme ici, et je reviendrai encore y passer l'hiver, à moins d'une autre destination. Mais je n'irai pas même à Paris pour la solliciter.

Nos nouvelles politiques sont très-embrouillées. Je ne comprends pas comment le gouvernement sortira de ce cul-de-sac où il s'est laissé enfourner. La conduite du roi à la revue et après la revue est à mon avis admirable : je trouve qu'une démarche n'est jamais fâcheuse, jamais périlleuse, quand elle est nécessaire, et celle-là l'était aux yeux de tous ceux qui veulent conserver quelque dignité au nom du roi. On retrouve tout dans les chances de la fortune, excepté l'honneur.

L'Angleterre continue à m'effrayer sur l'avenir dont elle menace le continent. L'alliance de M. Canning et des whigs ne peut être faite qu'à nos dépens. Un Bonaparte serait moins dangereux pour la politique qu'un Canning. Il compromet son pays, il ne sauve point les catholiques, et il nous perd, à moins que nous ne nous fassions plus jacobins que lui. Mais c'est là le difficile.

Adieu et mille amitiés. Demandez à madame de Marcellus si elle prend mon tableau de Gherardo della Notte. J'achète une villa à Fiesole.

LAMARTINE.

Je vous rappelle l'affaire d'Antoir.

CCCLXXXVIII

A monsieur le vicomte de Marcellus

Ministre plénipotentiaire à Lucques.

Florence, 2 juin 1827.

Je n'ai encore rien reçu de relatif aux corsaires, mon cher Marcellus. Dès que j'aurai, je vous instruirai. Votre réponse me fait présager la mienne.

Je pense comme vous sur notre position de Paris, mais plus mal que vous de l'avenir que nous prépare l'alliance funeste de M. Canning avec les whigs d'Angleterre et les whigs pires du continent. C'est le Marius de la Sainte-Alliance.

Adieu, mon cher Marcellus, et mille amitiés. Je vais jeudi installer ma femme à la villa Parenti.

LAMARTINE.

CCCLXXXIX

A monsieur le comte de Virieu

Florence, 6 juin 1827.

(Jour malheureux où j'ai perdu ma jolie levrette, morte entre mes bras, tu la connaissais.)

Que deviens-tu, mon cher ami? Et quelle maladie a paralysé ta main droite, la main avec laquelle tu m'écrivais autrefois? Es-tu encore en Languedoc, en Gascogne, ou sur les routes du Dauphiné, ou sous les ombres de Fontaine? Écris-moi donc.

Je suis toujours à Florence. Je vais demain installer mon monde à Livourne, c'est-à-dire dans une jolie villa voisine. J'irai et je viendrai ensuite, mais j'ai bien besoin de la campagne : je suis fatigué, malade, ennuyé, je suis triste comme quand on est tout cela. J'ai la mélancolie de la première jeunesse, et je n'ai

plus cette vague espérance qui vous aide à la supporter ; je vis enfin comme toi, je suis les tristes phases de l'existence qui vont toujours en se rembrunissant. Cependant je pourrais encore être amoureux, si je voulais, mais je le puis et ne le veux pas. C'est peut-être pire que de le vouloir et de ne pas le pouvoir. La religion positive est en moi une chose de volonté et de raison plus que de sentiment, c'est un malheureux état. *Fiat lux!* Quelle chose que de vivre dans un siècle où tout est usé, flétri, discuté, nié, prouvé! Il n'y a qu'une chose alors à faire, fermer les yeux et prier Dieu! J'en suis là. Où, diable! en es-tu toi-même?

Mon oncle est mort comme il a vécu, en homme d'esprit et de mérite, qui s'est bien arrangé pour tout faire et avec fermeté et résignation. Il m'a traité pour le moment peu favorablement et m'a mis dans l'extrême embarras d'une indivision d'héritage avec M. de Cessia qui est à la mort lui-même et qui me laissera en proie à six mineurs. Il aurait pu me faire l'honneur du titre et de l'indépendance d'héritier en donnant la même somme à ma sœur, chose que j'approuve

pleinement, avant la mort de sa sœur qui reste propriétaire de la plus belle terre de la famille et a presque tout. Je ne puis savoir si ses intentions à mon égard ont été bonnes ou mauvaises : je m'abstiens donc de rien penser.

Le marquis de la Maisonfort ne revient toujours pas, pas du moins avant septembre. Je soupire à présent après son retour pour aller six semaines en France tâcher de régler mes affaires.

Tu sais que je suis résolu à acheter une villa à la porte de la ville pour une place à nous au soleil. Je t'y arrangerai ce qu'il t'y faut. Elle est sublime, mais on ne peut rien finir avec ces seigneurs de l'Arno. Ils ne veulent pas faire leurs affaires eux-mêmes, et leurs facteurs aiment à prolonger leur interrègne.

Adieu.

CCCXC

A monsieur le comte de Virieu

Florence, 12 juin 1827, c'est-à-dire Livourne, 14 juin.

J'ai reçu ta lettre de huit pages. Pour le coup tu es bien ressuscité ! et quel père tu seras ! Je tremble pour mon filleul : il sera trop gâté ; il aura besoin de ma gravité sévère pour en refaire quelque chose. Décidément la paternité sera ta passion. La mienne devient plus tendre de jour en jour, mais ce n'est pas tant paternité que sentiment pour une créature charmante comme ma fille. Toujours souriante, bonne, tendre, caressante, belle et sereine, il n'y a pas moyen de rester insensible. J'aimais bien mon fils aussi, mais il est au ciel mieux qu'où nous sommes, et il ne faut le regretter que pour nous.

Tu as fait de la philosophie, et moi je viens de faire la guerre à Alger et, peu s'en faut, à Tripoli. Nous nous couvrons d'honneur en Italie en la protégeant contre ces barbares ou soi-disant tels.

Je suis venu installer mon monde dans une belle villa. Je vais de ma personne aller vaquer aux soins de mon empire et revenir bien vite me coucher à l'ombre de mes figuiers et entendre et respirer le vent de mer. Ma mission est terminée à peu près pour cette année, et bien terminée, par un coup brillant et heureux. J'attends pour l'automne ou Marcellus ou le marquis de la Maisonfort, et je leur remettrai mon trésor un peu centuplé. Je ne sais si on me saura gré de tout cela, et si on me jugera digne d'avancement. Mais je puis t'assurer que nous n'en sommes plus ici où nous en étions de ton temps.

Malgré tout cela je m'ennuie souvent, et souvent je me porte mal : ma fièvre à demi éteinte se réveille depuis le printemps. J'aurais besoin comme tous les ans d'un déplacement, d'un voyage, au physique et au moral. Je ne vois pas trop d'apparence pour cette année. Au moins je vais respirer de temps en temps quelques heures des bouffées d'air de mer et de montagnes, à l'ombre des chênes verts, au sommet du Montenero. C'est une belle chose que ces montagnes sauvages, noires et vertes, couvertes d'oratoires

pour les mariniers. J'en suis à une demi-heure, et j'en connais depuis longtemps tous les arbres et les gazons. Veux-tu des projets? Je n'en ai plus, la vieillesse de ma belle-mère est le clou dans la roue de ma fortune errante. Sans elle je serais en Syrie, avec elle je ne puis m'éloigner de France et d'Italie.

Plus de vers depuis trois semaines, plus de chants ni de visions. Je reprendrai quand Dieu voudra et toujours avec un égal plaisir. Tu as raison de dire que mon grand-père était diablement riche : tu ne vois que les débris de la moitié la moins belle de sa fortune, la partie de Bourgogne ; de cette partie je n'aurai que le quart à peu près. Mais le pauvre homme, quoique homme d'esprit, ne s'en doutait pas, il se croyait ruiné. C'est le temps qui marche et qui multiplie tout par la multiplication des hommes.

Je lis aussi Saint-Aulaire, mais je le trouve médiocre. Il n'a su rien faire d'un sujet petit, mais pittoresque. J'aime mieux un seul à choisir des Mémoires du temps. C'est un livre pour dire : *Et in Arcadia ego*. Mais quelle Arcadie !

Adieu.

CCCXCI

A monsieur l'abbé Dumont

Curé de Bussières.

Livourne, 20 juin 1827.

Mon cher et aimable pasteur, mille remercîments : votre lettre nous a enchantés. Quand on pense et quand on écrit ainsi, on n'est pas si mort que vous dites. J'espère aller à la fin de l'automne vous délivrer de vos huissiers et me tirer des mains des procureurs. Vous avez raison, le testament de mon oncle n'est pas sa plus belle œuvre, mais j'aime toujours à croire qu'elle n'a pas été faite à mauvaise intention. Si je n'avais qu'un neveu, seul chef survivant de ma famille, et qui ne déshonorât pas son nom, je lui ferais l'honneur de le nommer au moins héritier à ses risques et périls. Trop penser nuit. Les grandes routes sont les plus droites. Que voulez-vous? il faut s'arranger de tout avec les vivants et les morts.

A propos de vivants, ne vous brouillez pas pour moi avec M. de Lacretelle. J'ai oublié mon petit mécontentement : il faut pardonner pour qu'on nous pardonne. Il ne m'a pas fait grand mal, au contraire. C'était une lubie de ma part. On me donnerait beaucoup aujourd'hui pour m'agréger (c'est le mot) à cet immortel troupeau que je refuserais.

Si mon oncle m'eût laissé Monceau seulement en propriété, je m'en irais cultiver mes vignes. Ceci me retiendra dans les affaires, car savez-vous de quoi j'hérite ? Non, vous ne le croiriez pas. Je ne puis ni me louer ni me plaindre avant de connaître les dispositions de mademoiselle de Lamartine, c'est là le fin mot de cette énigme ; mais s'il faut jamais parler clair, c'est après sa mort.

Mes deux levrettes et une troisième que j'avais depuis deux ans viennent de mourir. J'en ai pleuré une, et je la pleurerais encore si je voulais. Mon beau cheval du Mecklembourg, le plus magnifique animal que vous ayez jamais vu, vient d'avoir une jambe déchirée par une roue en venant à Livourne. J'espère que mes malheurs de bêtes sont à leur fin.

En allant vous voir, je vous porterai quelque chose pour votre écolière. Je voudrais que ce fût demain, car l'objet essentiel de ma mission ici est heureusement terminé. Je n'ai plus qu'à me chauffer au soleil et à me baigner dans la mer, ce que je fais. Je suis à la campagne, mais j'aimerais mieux Saint-Point.

CCCXCII

A monsieur le comte de Sercey

A Rome.

Florence, 20 juin 1827.

Mille remercîments pour votre bon souvenir et vos bons avis, mon cher Sercey : tout ce qui vous rappelle à nous nous fait un vif plaisir. Vous nous manquez comme un membre de la famille, à Antoir et à moi. Nous vivons toujours dans la même douceur et la même intimité : aucun nuage n'est venu la troubler. Nous aurions voulu vous conserver et passer ainsi quelques années, l'épreuve eût été douce.

J'attendais le marquis à peu près à l'époque que vous m'indiquez comme probable. La perte que je viens de faire d'un oncle et un nouvel héritage à liquider me font désirer vivement son retour pour aller six semaines en France. Je reviendrai passer l'hiver à Florence. Je m'attache de plus en plus à ce délicieux pays, et je suis

même en marché d'une jolie villa à Fiesole.

Parlez de moi, mon cher Sercey, à votre excellent ambassadeur. Je voudrais bien me rencontrer un jour sous ses ordres ; dites-lui de ma part que rien n'est décidé quant à la position de lord Burgherst, il est lui-même dans l'incertitude sur son sort ; on le regretterait ici, c'est un fort bon homme.

J'ai fait à lady Burgherst les compliments particuliers du duc de Laval ; elle y a été fort sensible et me charge de le remercier de son souvenir.

Nous n'avons plus de Français ici que mesdames Gay. Elles sont à la campagne ; je les ai vues hier à dîner avec une société toute poétique.

Adieu, mon cher Sercey, faites-moi ministre, et je vous fais secrétaire. Mais nos chances sont de plus en plus lentes : nous sommes, moi au second rang, vous au troisième, et le premier rang ne fait pas brèche.

Adieu encore, votre ami.

LAMARTINE.

CCCXCIII

Au marquis de la Grange

Premier secrétaire de légation à Bruxelles.

Florence, 30 juin 1827.

Les journaux, mon cher Édouard, sont bons à quelque chose puisqu'ils nous apprennent le bonheur de nos amis. J'y ai vu le vôtre, et j'ai fait un cri de plaisir. J'avais deviné d'un coup d'œil l'objet de vos pensées : il en était seul digne. Souvenez-vous que je vous ai encouragé et prédit que la fortune vous seconderait. Recevez donc aujourd'hui mes bien vives félicitations, et apprenez-moi ce que vous allez faire, où vous allez vivre, et comment vous concilierez la diplomatie et le bonheur des premières années conjugales. Parlez de moi d'avance à madame de la Grange que j'ai eu le plaisir de voir deux fois chez Mme de Montcalm, disposez-la à un peu de bienveillance pour quelqu'un qui vous aime autant que je le fais. Je ne sais du reste quand nous

nous reverrons. Le temps coule, et nous ne changeons de place ni vous ni moi. La mienne ici est devenue brillante et douce, mais elle cessera d'être brillante le jour où on m'y rendra un chef. Je ne sais ce qu'il en sera de nous.

Si vous voyez toujours Mme de Montcalm, dites-lui que je l'aime véritablement parce qu'elle est aimable, malheureuse, et constante en affection, du moins à mon égard. Je vous envie d'y aller passer de bonnes soirées, mais je vous envierais bien d'autres choses.

Adieu, c'est assez bavarder pour un homme accablé d'écritures et pour un autre ennuyé de félicitations. Mais croyez à ma tendre et fidèle amitié.

LAMARTINE.

CCCXCIV

A monsieur le comte de Virieu

Livourne, 22 juillet 1827.

J'ai reçu ta lettre. *Semper idem :* ton histoire est mon histoire. Mais n'en parlons pas, cela me donne le spleen; cette vie est un combat et non un lit de repos. Il faut se le répéter, à quelque dogme qu'on s'attache. Cette grande vérité est le dogme même de la nature au physique et au moral.

Se distraire d'une pensée par une action est une bonne chose : travaillons, occupe-toi de tes terres et moi des miennes, puisque la Providence nous en a octroyé largement. Me voici bien riche. Quoique ce testament fût bizarre, il pourra se faire qu'il tourne à ma plus grande fortune un jour. Dès à présent il me donne le double de ce que j'attendais. Je traite et je vends. Je dirige hardiment ma barque, et je suis de plus en plus convaincu que dans les grandes affaires résoudre

sur-le-champ et agir largement sont un grand secret. Je me trouve bien d'avoir suivi cet axiome, car me voici avec plus de 50,000 francs de rentes dès aujourd'hui. Demande-moi comment? Je ne le sais pas; il y a pour moi multiplication des pains évidente : plus je mange et plus je donne, et plus il me revient.

Je vais m'occuper à présent de réparer mes terres et d'y faire de pieux et utiles établissements de curés et de sœurs hospitalières : instruction, prière et secours, voilà ce qu'il faut à chacun. Nous irons causer de tout cela aussitôt que mon ministre sera revenu en septembre. Je pars seul comme l'année passée pour six semaines. Je vais quatre jours à Paris et un mois chez moi. Tu devrais te tenir prêt, et je te prendrais, et, tout en causant, nous ferions ces agréables tournées : une bonne calèche pour la route, de bons gîtes, et un rôti bien sain partout, cela ne te ferait pas de mal, j'en suis convaincu ; mais le courage te manquera-t-il?

Je reviendrai uniquement pour *passer l'hiver* à Florence au soleil, et, au mois de mars, je rentrerai en France, jusqu'à ce qu'on m'emploie de

nouveau ou qu'on me laisse. Tu pourrais me suivre.

Où seras-tu précisément du 15 septembre au 15 octobre? Je présume qu'entre ces deux points sera mon passage à Lyon. Je te dirai le jour de plus près.

Je ne fais pas un vers. J'ai toujours la fièvre tous les cinq jours, et les matinées souffrantes. Je monte à cheval à cinq heures du matin, je nage dans la mer à trois heures après midi, je fais la sieste, je dîne, je monte en calèche le soir au bord de la mer : je supporte ainsi la vie, mais il faut de l'aide et du courage.

L'été est réellement à Livourne le printemps éternel; on meurt à Florence.

Adieu. Je puis tout faire, excepté écrire longtemps; j'ai repris mon encrophobie pour en avoir trop avalé cet hiver.

Adieu encore. Je t'aime par-dessus toute chose après père et mère, etc. Je viens de refaire mon testament, je t'y donne la belle bibliothèque de mon oncle, etc...

L.

P. S. Tu me parlais du cardinal de Retz et de Bonaparte. Je suis comme toi, je n'aime plus que

les très-braves gens : ne serait-ce pas une marque que nous devenons moins *pires* nous-mêmes ? La canaille en tout genre me sent mauvais ; or il n'y faut pas regarder de trop près, car il en abonde autour de nous dans tous les partis politiques. Je te livre donc le cardinal. Quant au consul, je ne parle pas de son cœur ni de son âme, il n'en a pas reçu ; je parle de sa tête politique, et je la regarde comme la plus forte qui oncques ait existé. Ce que nous voyons me le confirme chaque jour. Ce seul petit individu tenait lieu au monde de dogmes, de chartes, etc. Souviens-toi que l'histoire ne juge rien de près, rien par des sympathies, tout par des actes. Ses actes sont gigantesques. Je ne lui reproche qu'une chose (à sa tête), c'est un peu de comédien dans son rôle. Cela fait pitié et contre-sens. Mais il l'a eu après sa chute plus qu'avant. Ses *Mémoires*, dont tu parles, sont son iniquité, ce sont des épîtres à ses Corinthiens, qu'il croyait dicter, ils sont infâmes ; mais il n'en pensait pas un mot. Il savait juger l'homme, et il savait le gouverner.

Adieu encore. Nous reprendrons cela en calèche. Que faisons-nous en politique ? où allons-

nous? Nous ne sommes ni à pied ni à cheval, à ce qu'il me semble. Je dis comme Genin : je ne suis pas content. Je désire que vous le soyez davantage.

CCCXCV

A monsieur le comte de Virieu

Livourne, 4 août 1827.

Je te fais part de mon appointement au rang de commandeur de l'ordre de Toscane Saint-Joseph. M. de Damas et M. de Chabrol ont eu, le même jour, le grand cordon du même ordre. Je suis bien aise que cela m'arrive ainsi de compagnie, et au moment où je vais rentrer à Paris : cela prouvera au ministère que mes rapports ici ont été appréciés, puisqu'on m'y donne ce qu'on n'a jamais donné qu'à des ministres plénipotentiaires.

J'attends toujours vers la fin de septembre M. de la Maisonfort et partirai le lendemain. Sais-tu si je trouverai à Paris la princesse de la Trémoille ?

Te décides-tu toi-même à m'y accompagner ? Tu ferais bien pour toi, mieux pour moi.

Pourrais-tu me dire sûrement et promptement si, dans le mois de novembre, je trouverais dans

les écuries des marchands de chevaux de Lyon une belle paire de chevaux allemands ou normands pour moi? Les miens sont usés. Je viens de commander à Tripoli deux chevaux arabes de première race pour ma femme et moi. J'espère être joliment monté. J'ai maintenant une superbe jument Mecklembourg bai et ta jument dont les jambes sont devenues d'acier dans ce climat. Je ne la donnerais pas aujourd'hui pour 60 louis. J'ai de plus un bon cheval sarde de selle, mais qui fait service de mon tilbury. Je ne vendrai rien à l'arrivée de mes deux arabes, mais je mettrai dans mes prés tantôt une jument, tantôt l'autre. Au milieu de tout cela, depuis quinze jours, il n'y a plus moyen de monter à cheval : il fait trop chaud. Je végète, je ne vis pas ; les bains de mer nous soutiennent seuls, toujours un avant-dîner.

Rien autre *per questo oggi*. Je vais à Florence le moins possible : on y a 28 degrés, et, chez moi, à la villa, nous ne passons pas 20 la nuit et 23 le jour jusqu'ici. Comment te trouves-tu des 28 qu'on a, dit-on, à Lyon?

As-tu vu Montherot? J'ai cherché le *vino santo*, et j'en ai même commandé, mais je crois que tu

te trompes sur ses qualités, prix et vertu. Les plus riches maisons de Florence n'en font que 30 à 40 bouteilles par année; ils le vendent 6 à 8 *paoli* la bouteille, et il est fort capiteux. C'est un vin cuit au soleil, cela ne peut pas t'être bon. Tu devrais boire du vin du Rhin, ou plutôt du vin blanc de la côte de Genève : rien n'est si léger, si coulant, si insignifiant, si bon marché! Avant d'avoir inventé la bière, je m'y étais résolu.

Voilà une lettre peu poétique : vin, chevaux, collier; à chaque jour suffit son sujet.

J'ai eu, il y a quelques jours, la visite de la cour à ma superbe villa. J'ai récité l'*Hymne du matin*.

Adieu encore une fois. Veux-tu passer l'hiver à Florence ou à Rome? l'un et l'autre me seront à peu près indifférents. Je ne mettrai plus la main à la pâte ici, et je m'en irai au mois de mars chez nous.

L.

CCCXCVI

A monsieur le comte de Sercey

Attaché à Rome.

Livourne, 5 août 1827.

J'expédie votre ami en courrier, mon cher Sercey, uniquement pour vous dire combien nous vous aimons et nous vous désirons ici. Venez donc nous voir avant le 15 septembre, époque à laquelle le marquis arrive et je pars. Nous vous dirons alors mille choses trop longues à écrire. J'ai été enchanté de votre ami M. de La Noue. Antoir se désole, et moi aussi, de quitter un pays et une cour dont je ne trouverai jamais l'équivalent.

Adieu, votre ancien ami,

LAMARTINE.

Mille amitiés à M. Artaud.

La comtesse Boutourlin demande ce qu'est devenu un paquet de thé pour M. Woronzof qui n'a rien reçu. Répondez-moi.

CCCXCVII

A monsieur le comte de Sercey

Attaché à Rome.

Livourne, 20 août 1827.

Je vous remercie d'autant plus, mon cher Sercey, que depuis quinze jours je n'ai aucune nouvelle du marquis de la Maisonfort, et que je sèche d'impatience de m'en aller. Or donc calculez que je pars pour Paris le *surlendemain* de son arrivée. Venez en conséquence quelques jours avant qu'il arrive, je vous préviendrai si je le suis moi-même à temps. Le plus sage serait de venir dès aujourd'hui. Il ne tardera pas, d'après les données de madame Ermangart.

Comptez sur moi pour dire et faire tout ce qui vous sera convenable à Paris. Venez me donner vos instructions qui seront suivies avec le zèle et l'affection véritable que je vous porte et que vous inspirez à tout ce qui vit avec vous. J'agirai aussi pour notre ami Antoir, qui est bien mé-

content de ces retours. Il était indépendant et tranquille.

Pour mon compte je n'espère rien. Je reviendrai dans deux mois passer l'hiver à Florence, puis je prendrai un congé plus indéfini.

Je pense comme vous du voyage de *** à Paris. Il m'a dit lui-même qu'il avait représenté au ministre la grande *nécessité* de ne pas laisser un chargé d'affaires à Florence, mais d'y envoyer un ministre plénipotentiaire, ce qui a fait revenir non pas lui, mais le marquis de la Maisonfort. Ainsi sont les hommes, ainsi se prennent-ils dans leurs propres filets ; *ma basta!*

Adieu, mon cher ami. J'ai été enchanté de votre ami, M. de La Noue, je le suis de votre ambassadeur, mais je ne pense pas qu'Artaud quitte jamais Rome.

Au revoir dans huit jours. Je pars demain pour Vallombrosa et les Camalduli, et je reviens attendre le marquis à Livourne. Marcellus me mande qu'il vous attend à Saltocchio, mais je vous engage à n'y aller qu'après avoir vu le marquis.

L.

CCCXCVIII

A monsieur le comte de Virieu

Livourne, 20 août 1827.

Je réponds encore à ta lettre, car je vois que mon retour s'éloigne encore jusqu'au commencement d'octobre.

Ton état physique est pire que le mien, en ce qu'il ne te laisse pas l'activité suffisante pour te distraire du mal même. Cependant un jour de fièvre sur quatre et les autres assez médiocres ne forment pas un état satisfaisant non plus. Je désire voir Véryssel à Lyon, préviens-l'en de ma part. Je n'ai confiance qu'en lui ; il a vu juste. Je ne suis pas pire, mais je ne suis pas beaucoup mieux.

Pour voir Véryssel, je voudrais que tu fusses à Lyon. Le pourras-tu ? Je volerais à ma femme deux ou trois jours pour les passer avec toi. Réponds-moi catégoriquement. Je te manderai le jour de mon arrivée. J'achète ce matin un

joli morceau de corail, fabriqué en jouet pour les dents des enfants du Grand-Seigneur, pour mon filleul. Dieu veuille qu'il ne casse pas en chemin ! Nous avons ici les marchands turcs les mieux fournis. J'ai acheté un beau sabre damas, et je fume du tabac turc. Voilà ma plus forte occupation, après la légation faite. Tu vois que nous sommes à deux de jeu pour l'exercice des facultés morales.

Je reviens à la politique. Tu dis que je ne crois pas assez aux institutions et trop aux hommes. Et qui est-ce qui fait, conserve et ravive les institutions, si ce n'est les hommes? et où y avait-il des institutions quand Buonaparte a conduit la France? Appelles-tu l'ancien régime un temps institué? C'est le temps le plus corrompu, le plus plat, le plus nul, que jamais un empire ait vu. Je le prends en aversion depuis que je le lis davantage. Nous en fondons maintenant quelques-unes de bonnes, j'espère qu'elles prendront racine ; quelques-unes de mortes d'avance, je crains qu'elles ne corrompent les autres et n'entraînent notre perte. Je ne vois pas de salut *actuel* hors de la Charte, et je ne désire

pas une dictature : rassure-toi. Je ne regrette pas le pouvoir absolu. Quand nous serons l'un et l'autre députés, nous nous entendrons sur tous les points, *hors deux*. Nous pérorerons sur le même banc, si jamais nous savons pérorer. J'aimerais mieux faire mon poëme. Il ne manquera jamais d'orateurs de bon sens, mais on n'aura jamais assez de poésie élevée, forte et morale.

Je t'ai dit au reste, et je te répète, qu'à vue de pays, je ne suis pas content de la marche actuelle des choses chez nous. Je te le dirai mieux à Fontaine : tu m'y feras voir ce que tu as écrit de tes opinions. Je n'écris rien des miennes. Je m'isole de plus en plus dans mes convictions politiques. *Qu'importe!* c'est une devise aussi sotte et aussi vraie que le *que sais-je!* de ton ami.

Adieu. *Non ti scrivero più senon al momento di partire. Vado* demain à Vallombrosa.

M'enverras-tu un baril de bière à Mâcon vers le 15 septembre?

Envoie-moi aussi un baril de bière à Dijon, adressé à M. Royer, employé à la mairie, rue de Condé, pour M. de Lamartine.

CCCXCIX

A monsieur le vicomte de Marcellus

Ministre plénipotentiaire à Lucques.

Livourne, 24 août 1827.

Je vais lundi à Florence, mon cher Marcellus, et je verrai s'il y a moyen de faire insérer la note dans l'édition. Mais au reste l'histoire de Walter Scott ne fera jamais autorité en diplomatie. Je n'avais pas lu l'article. Je ne lis que les *faits* dans la gazette.

Nous ne prévoyons pas la possibilité pour nous d'aller vous voir à Saltocchio : nous attendons trop incessamment M. de la Maisonfort, et je pars pour Paris le lendemain de son arrivée.

L'homme est mort, mais il n'entraînera pas le système dans sa tombe. C'est le propre des hommes d'État populaires de laisser leurs successeurs dans des situations impossibles. Il faut que la popularité soit une mauvaise chose en soi-même. Quand on connaît ce qui compose la

majorité numérique ici-bas, on n'en doute plus.

Je regrette M. Canning cependant. Je crois qu'il était plus propre qu'un autre à conduire promptement un système à l'extrême, c'est-à-dire à l'absurde et au révoltant, et par conséquent à sa ruine.

Rien de neuf sur la petite scène où nous représentons. Je désire pour vous, pour moi, qu'on nous emploie chacun dans son rang sur une scène plus importante.

Adieu et mille amitiés.

Je pense qu'Antoir vous aura remercié comme il le doit. Dans tous les cas je le fais sincèrement en son nom et au mien.

LAMARTINE.

CCCC

A la marquise de Raigecourt

Florence, 24 août 1827.

Ma mère me mande que vous m'accusez. C'est bien à tort. Quand je n'écris pas à une personne comme vous, il faut qu'il y ait de bien bonnes ou bien mauvaises raisons. Je vous les dirai, mes raisons, je ne veux pas les écrire. Mais ma femme vous a souvent écrit, et n'a point eu de réponse. Fossoy est un coin perdu du monde où rien n'arrive et d'où rien ne sort. Ma mère dit aussi que Raoul vient en Italie : est-ce à Florence? Nous le recevrons comme il mérite; mais, avant cette réception, il me donnera, j'espère, à dîner, comme l'année dernière, à Paris dans son petit joli ménage.

Je compte y aller passer huit jours vers le milieu ou la fin d'octobre. Ce maudit Fossoy vous tiendra-t-il encore? Je reviendrai passer l'hiver à Florence, et, au printemps, ou j'aurai un

avancement très-mérité, ou je m'en irai en congé pour un an ou deux. Depuis que je ne vous ai vue, je suis devenu seigneur et maître de plusieurs bonnes et belles terres que j'administre en père de famille. Pourquoi ne pourrai-je pas vous y offrir l'hospitalité pendant un printemps? Il y en a une à 30 heures de Paris. Ce serait pour nous une belle époque dans notre vie, je dis nous, car la femme vous aime comme le mari.

Je ne vous parle plus de vers, je n'en fais plus, mais j'en emporte à votre intention ; ils seront pour vous seule. Je n'en veux rien imprimer avant que mon chemin diplomatique soit fait : les bons vers déconsidèrent un homme public ; il n'est permis d'en faire qu'à MM. de Vaublanc, Daru, etc.

J'ai été très-heureux dans ma petite mission en chef. Je suis traité par mon prince comme par l'ami le plus aimable et le plus tendre. Je lui suis très-attaché aussi. Il vient de me faire récemment commandeur de ses ordres, et j'ai envoyé le grand cordon à M. de Damas, agréable commission d'un chargé d'affaires pour son ministre. Je quitterai avec bien du regret cette

cour excellente et ce divin pays de Toscane; mais je ne le quitte pas sans espoir de retour, car j'achète une villa délicieuse à la porte de Florence pour avoir une place au soleil. Paris est trop froid et trop bruyant. Si ce n'était de vous et d'une demi-douzaine d'autres souvenirs ineffaçables, j'y renoncerais, mais je n'y renonce pas.

Que faites-vous? Que dit madame de Beufvier? Que devient M. de Sade? Où en est sa politique? Nous nous rapprochons, je pense, c'est-à-dire que je me rapproche, car je ne le crois pas homme à varier. Nous aurons bien à causer, si vous êtes deux ou trois soirées chez vous à Paris à la fin d'octobre. Le temps marche et fait éclore des combinaisons inattendues. Mais, tout calculé, nous n'avons pas à nous plaindre jusqu'ici.

Adieu, madame. Je n'entame aucun sujet. Je les garde diplomatiquement pour Paris. Ma femme et même ma fille, qui est un ange, vous embrassent ainsi que madame de Beufvier. Pour moi, je vous dis tout bonnement que vous êtes et serez toujours ce que me rappellera de plus charmant le beau pays de France et la bonne rue de Bourbon.

A. DE LAMARTINE.

CCCCI

A monsieur le comte de Virieu

Rue de la Charité, à Lyon.

Livourne, 13 septembre 1827.

Je t'envoie le commencement de ce *De profundis* que tu m'as demandé. Fais-le voir de ma part, et donne-le même, si elle le demande, à madame Yemenitz. Ces strophes fuyantes en vers de sept pieds me paraissent jolies ; mais relis-les plusieurs fois avant de les juger. Si elles ont un mérite poétique à mes yeux, c'est dans la simplicité du style, si difficile à garder avec nos rhythmes. Un autre jour je t'enverrai la queue d'un autre : tu auras ainsi des têtes et des queues, et rien de complet ; mais tu ne sais pas ce que c'est que de copier ou de faire copier.

Adieu. J'ai écrit une petite épître au comte Xavier de Maistre, mais c'est de l'ale auprès du porter que je te réserve. Bonsoir encore.

CCCCII

A monsieur le comte de Sercey

Florence, 25 septembre 1827.

Le duc de Laval me répond non, mais d'une manière aussi aimable que si c'était oui : ainsi n'y pensons plus, je n'irai pas à Rome, et vous pas à Florence.

J'attends le marquis vers le 4 octobre. Je partirai le jour même, et peut-être avant. Donnez-moi vos commissions pour Paris.

Adieu et amitié durable.

LAMARTINE.

CCCCIII

A madame de Lamartine

Mâcon.

Florence, 29 septembre 1827.

J'ai reçu les comptes, cher père et chère maman : je les trouve parfaits, je les approuve en tout point.

J'espère toujours arriver fin d'octobre à Milly. J'irai tout droit vous y trouver. Faites faire mon lit. J'y passerai quinze jours à finir les vendanges avec vous. Je voudrais y avoir un bon cheval de selle pour aller à Saint-Point et à Montculot.

J'attends, ce matin, des nouvelles de M. de la Maisonfort, qui m'annoncera peut-être enfin son départ. Je vous le dirai, si cela est, à la fin de ma lettre.

Nous avons demain un grand dîner de Françaises, la femme du général Dupont, ministre de la guerre, les comtesses de Menou, etc. Cela est

suffisamment ennuyeux. Les petites dames de Paris sont insupportables en voyage, les hommes sont très-bien, en général.

Adieu. Je brûle de vous embrasser et de causer avec vous à loisir à Milly.

Dites à l'abbé Dumont s'il veut que je le mène à Montculot, à Paris, pour trois semaines, que je me chargerai avec plaisir de lui, et que sa société me sera bien agréable. Je le préviens pour qu'il demande un congé, s'il m'accepte.

Mille amitiés à nos amis de Bussières et de Verzé.

P.S. La poste est arrivée et ne m'apporte aucune certitude du retour de M. de la Maisonfort. Je suis bien impatienté. Dès que je saurai quelque chose, je vous le manderai; mais je crains bien que ce retour toujours annoncé ne soit un jeu.

CCCCIV

A monsieur le comte de Virieu

Florence, octobre 1827.

Tu ne me réponds rien, et je ne pars guère: ainsi nous ne nous voyons pas et nous ne nous écrivons plus, deux mauvaises choses. Enfin je me flatte encore de pouvoir m'échapper vers la fin d'octobre et de passer quelques heures avec toi en allant et en revenant.

Je n'ai point terminé ici l'acquisition de maison ni de villa, que je désirais et désire toujours faire. Je suis presque décidé à bâtir moi-même, et me voilà dans les mains de notre ami Sylvestris qui m'a fait des plans charmants et économiques. J'achète simplement un champ, ce qu'on appelle un *podere*, et là j'élève ma serre-chaude, mais modeste et petite, quoique pleine d'élégance et de goût; j'étends autour un tapis de gazon et quelques arbustes, et je laisse le reste en vignes et en

oliviers. Le tout me coûtera 36,000 francs et me rendra mon loyer et 1,000 francs environ par an. L'affaire n'est pas folle. Je la place de façon à la louer encore les années et les mois où je ne l'occuperai pas, ce qui ne manquera pas.

Or, pendant que je fais ces châteaux sur nos belles et chaudes collines, que fais-tu dans ton château plus réel de Fontaine? Ne penses-tu pas que tu ferais aussi bien d'élever ton toit au soleil d'Italie que sous les brouillards froids du Dauphiné? Car enfin faut-il vivre selon les lois de sa propre existence : les nôtres sont lumière et soleil. Nos enfants aimeront peut-être mieux autre chose. Alors comme alors, la Providence ne mourra pas avec nous.

J'ai ici Manzoni et sa famille avec qui nous sommes intimement liés. Voici des vers sous le portrait de ma fille, que je leur ai faits hier au soir; ils me les avaient demandés pour leur album :

Étoile du matin, mon espoir et ma joie,
Lève-toi dans ta grâce et ta sérénité.
Que ton beau front voilé sous ses boucles de soie
Répande autour de nous un peu de sa clarté !

Sur ces traits d'un enfant la vie a tous ses charmes;
Ces lèvres de corail ne s'ouvrent qu'au baiser,
Et l'œil y cherche en vain ce sentier que les larmes
Sur toute joue, hélas ! un jour doivent creuser.

Heureux qui peut se dire, en contemplant cet âge :
Douce enfant de mon cœur, voilà ce que je fus !
Mon bonheur dura peu, mais j'en revois l'image
Dans l'âme et dans les traits que je chéris le plus !

Je t'envoie cela en qualité de père, et non pas de poëte.

Je m'ennuie, je n'écris rien, et je ne m'en porte pas mieux. Les chevaux même perdent de leur attrait pour moi. J'en ai cinq très-beaux ; j'attends ces jours-ci mes deux arabes que m'a vendus très-obligeamment le pacha de Tripoli : on les dit merveilleux ; en veux-tu un ? Tout le monde m'en demande, mais je ne donnerai rien avant ton refus, en supposant que j'en vende un. Je te le donnerais, bien entendu, prix secret et coûtant ; cela ne passera pas, je crois, voyages compris, cent louis. Réponds-moi. Je retiendrais dans le marché avec toi que tu ne le revendrais à personne qu'à moi, prix établi. Ce ne sont pas chevaux de Barbarie, je n'en ai pas voulu ; on en a pour 500 francs. C'est arabe de

pure race et qualité. Le consul général de Tripoli, grand amateur de vers et de chevaux, m'a envoyé leur généalogie avec des vers arabes en leur honneur.

Adieu.

LAMARTINE.

« Leur dos est un siége d'honneur, leur queue est une comète. Celui qui leur donne l'orge dans la main gagne autant d'indulgences de Mahomet qu'il y a de grains d'orge dans leur ration. Ils reconnaissent dans le désert la chamelle dont le lait les a nourris, et la gazelle se couche dans le creux qu'ils creusent le matin sous le pilier de la tente de leur maître. »

Je crois même qu'ils parlent, comme le cheval de Job. *Vale.*

CCCCV

A mademoiselle de Lamartine

Au château de Monceau.

Florence, 23 octobre 1827.

Ma chère tante, j'ai été bien touché de votre lettre et bien reconnaissant des détails que vous m'avez donnés sur la fin tranquille et pleine de fermeté et d'espérance de mon oncle. Quand on a bien vécu comme lui, on meurt toujours bien : c'est le moment des grâces les plus fortes, je n'en ai jamais douté. Aussi ces morts-là ne laissent point de souvenirs amers à ceux qui sont les témoins ; au contraire, ils y voient avec raison un gage d'heureuse immortalité. Mon oncle méritait une telle fin, et nous devons tous désirer et espérer d'en obtenir une pareille après une vie bien remplie comme la sienne de bonnes œuvres et de bonnes pensées.

Je suis bien content d'apprendre que vous

n'êtes pas seule à Monceau. Parlez de moi à vos hôtes Santilly, que j'aime beaucoup. Mâcon va bientôt vous réunir au reste de la famille, et nous irons vous y rejoindre nous-mêmes, j'espère, en avril. Rien n'est décidé pour le remplaçant de mon ambassadeur. Je voudrais que ce fût moi, mais il me faut six ou sept ans encore avant d'y prétendre, et peut-être alors ne m'en soucierai-je plus. Mon projet est de ne pas me laisser envoyer ailleurs, car, avec madame Birch qui vieillit, et Julia qui grandit, et nos santés et notre monde et nos affaires personnelles à administrer, et nos parents à soigner, et mille autres considérations encore, m'en aller à Berlin ou à Madrid, tous les deux ans, ne me convient plus. Je vais demander, à la fin de ma gestion, un congé long et très-long, afin de passer ces deux années entre Mâcon et Florence. Pendant ce temps peut-être quelque place intermédiaire entre secrétaire et ambassadeur viendra à vaquer par ici. Nous aimons passionnément ce beau climat, et notre intention est d'y passer les hivers autant que possible, de préférence à Paris. Nous songeons à y acquérir une petite maison au midi, pour ne pas nous ruiner en

loyers, qui deviennent hors de prix : toute l'Europe voyageante est ici.

Tout me fait croire que nous serons libres au mois d'avril. Nous irons bien vite vous rejoindre, car toutes mes pensées sont à Milly, Monceau, Péronne, Saint-Point et Montculot. A propos de Montculot, nous venons enfin d'y organiser un ecclésiastique qui instruira les enfants et desservira les trois paroisses. L'évêque de Dijon m'a écrit qu'il consentait à ce que je lui avais demandé, et j'installerai l'abbé Fontaine, c'est le nom du jeune homme, au mois de mai prochain. Tout est arrangé et ordonné pour le loger et le faire vivre, en attendant que j'obtienne du gouvernement un traitement de desservant pour lui. Mais il nous manque les ornements, calices, costumes, flambeaux, linges, etc., pour l'église d'Urcy. J'ai recours à vous, à Mme de Villars et à mon père, dites-le leur. Faites entre vous tous une petite somme pour nous aider à cette œuvre qui doit remoraliser tout un pays. Nous joindrons cela à notre bourse, et tout sera fait ; de notre côté nous faisons beaucoup pour cela. Je vous demande, entre tous, quatre ou

cinq cents francs, suivant la richesse et la générosité.

Adieu, chère tante. Donnez de nos nouvelles à Milly.

ALPHONSE.

CCCCVI

A monsieur le comte de Sercey

Attaché à Rome.

Florence, 7 novembre 1827.

Je vous adresse et vous recommande, mon cher Sercey, messieurs Homberg et Quatresols, trois jeunes Français bien nés et aimables qui m'ont été recommandés, de Paris, par M. de Cazalès. Recevez-les bien, et présentez-les de ma part au duc de Laval et à M. de Celles.

Rien de nouveau, je songe à me faire ermite. Je me trouve trop vieux pour aller ailleurs faire le métier de sécrétaire, à moins que ce ne soit à Londres.

Si rien ne change, dans un an je donne ma démission et vous cède la place. Mais rien avant. Je vous préviendrai.

J'aurais voulu Lucques diminué pour moi.

Votre ami,

LAMARTINE.

CCCCVII

A madame de Lamartine

Mâcon.

Florence, 10 novembre 1827.

Chère maman, nous avons reçu hier votre bonne lettre. Nous pensons, comme vous, sans cesse au retour de Milly. Je voudrais apprendre qu'il est exécuté, quoique je ne doute pas qu'il s'exécute heureusement ; mais cela vous aura donné d'avance bien de l'inquiétude et de l'ennui à tous les deux. Je suis bien aise de ce que vous me mandez de Sophie et de M. de Ligonnès. Je désire beaucoup le connaître. Seront-ils encore à Mâcon au mois d'avril, époque de notre retour? Dans tous les cas, nous les verrions aux vendanges prochaines, que nous ferons encore avec vous.

Nous n'avons rien de neuf à vous apprendre. Je présume que la nomination du ministre aura lieu dans ces premiers mois. Je l'installerai, et je

m'en irai. On m'écrit de Paris que je suis désigné pour Bruxelles. J'ai écrit au ministre que je n'accepterais pas et préférais rester en disponibilité. Quoi que vous en disiez, ni madame Birch ni moi nous ne sommes plus d'âge à aller courir l'Europe de résidence en résidence, faire des établissements pénibles et coûteux tous les deux ans pour y jouer le rôle de secrétaire de légation; je pense très-différemment de vous sur ceci. Je trouve qu'approchant de 40 ans, et ayant reçu du pur don de Dieu une cinquantaine de mille livres de rentes indépendantes, c'est pécher contre le Saint-Esprit et contre le sens commun que de perdre les années de vigueur d'esprit à copier des dépêches et à faire l'antichambre d'un ambassadeur pour arriver à quoi, dans dix ans? à être nommé ministre en Allemagne où je ne puis pas aller par raison de santé. Or il n'y a pas d'autres ministères pour nous autres commençants. Que répondrai-je à la fin de ma carrière, si ma conscience me demande à quoi j'ai employé les plus fortes années de ma vie? A gagner quelques mille francs de plus, dont je n'avais pas besoin, pour satisfaire quelques vanités autour de

moi ! — vanités même mal entendues, car certainement un bon ouvrage de moi les satisferait plus sûrement qu'une place quelconque. Permettez-moi de vous dire que je suis étonné qu'une femme de votre mérite paraisse abonder dans un pareil sens, j'en dis autant à ma femme.

Quant à Florence, c'est différent. Nous y sommes tout établis, tout connus, tout estimés ; nous y connaissons le climat, le pays, les mœurs, la cour et la ville. Nos santés et nos fortunes se trouvent bien d'un pareil séjour. C'est une espèce de capitale de tout ce que l'Europe possède de distingué. C'est à une distance très-commode de Mâcon et de nos terres. Je persiste dans l'intention d'y chercher à fixer nos hivers, et, pour cela, j'y veux acheter, si je puis, une maison et un jardin, pas davantage. C'est, pour des gens résolus à passer leurs hivers presque tous au Midi, une convenance, une nécessité, et même une bonne spéculation. J'aurai une jolie maison pour dix mille écus, et mon loyer à moi fixé ici et connaissant bien le pavé me coûte *huit mille* francs par an. Que serait-ce en y revenant au hasard comme

étranger? Jusqu'à présent pourtant je n'ai rien conclu.

J'attends la réponse à la dernière lettre que je vous ai écrite sur mes affaires de finances à Mâcon. Vous nous croyez trop pauvres. Nous ne sommes pas riches, mais j'ai assez cependant à moi tout seul pour mener la vie que je mène, faire des voyages, et mettre tous les ans 8 ou 10,000 francs de côté en économies ou en emploi de fantaisies. Je n'aurais pas tout cela à Paris, dont nos santés, du reste, ne peuvent plus s'accommoder l'hiver. Quant à Mâcon même, pour l'hiver c'est trop froid pour ma femme et pour moi ; d'ailleurs voici Julia dont l'éducation commencera bientôt. Nous avons ici les premiers maîtres de l'Europe en tout genre. Mon projet est donc en définitive de me laisser mettre en disponibilité pendant quatre ou cinq ans, de passer huit mois avec vous tous et quatre mois ici, et d'y acheter, si je puis, une maison. Lisez tout ceci à mon père. Je suis sûr qu'il pense comme moi, à Mâcon près.

ALPHONSE.

CCCCVIII

A monsieur l'abbé Dumont

Curé de Bussières.

Florence, 17 novembre 1827.

Mon cher pasteur, j'apprends que vous avez été malade, et vous pouvez bien penser quelle part j'ai prise à vos ennuis et à vos souffrances en qualité de vieux et fidèle ami. Ma mère, dans sa dernière lettre, me mandant que vous allez mieux, je m'en réjouis aussi avec vous. Mais, comme toutes ces maladies ont dû vous mettre un peu en arrière, permettez-moi de vous offrir une seconde petite offrande de cent écus pour vous remettre à votre courant pendant cet hiver. Dites deux ou trois bonnes messes en mémoire de nous pour votre acquit : nous serons bien payés par vos bonnes prières.

Rien de nouveau parmi nous. J'espère sans faute vous voir en avril pour longtemps ; car, n'en

déplaise à la petite ambition qui m'entoure et que je ne partage pas, je voudrais bien aller cultiver mes champs à présent pendant deux ou trois ans. Vous viendrez, je pense, changer d'air à Montculot et à Saint-Point.

Votre ami.

ALPH. DE LAMARTINE.

CCCCIX

A monsieur le comte de Sercey

Florence, 26 novembre 1827.

Mon cher Sercey, vous vous plaignez de moi : vous avez tort, je vous aime autant et plus, mais je n'ai pas une ligne et pas une minute pour mes amis, tout est aux affaires et aux nombreux voyageurs dont Florence est assiégée tous les jours. Cependant je veux vous informer pour votre instruction de nos choses :

1° On assure que M. de Vitrolles est nommé ou plutôt réservé pour remplacer M. de la Maisonfort.

2° On m'a désigné et nommé à Bruxelles *in petto*. J'ai refusé. M. de Damas m'a écrit une belle lettre amicale pour m'engager à me laisser faire. J'ai persisté et demandé Florence, Lucques, ou Londres, ou d'être mis en disponibilité plutôt que de ne pas passer en première ligne parmi les

secrétaires. J'attends la réplique et vous en instruirai suivant nos promesses.

3° Vous me devez environ 7 *francesconi* pour argent avancé pour vous en ports et paquets à votre adresse, de Paris. Envoyez-les par quelque occasion.

Adieu, voilà tout. Mille et mille amitiés.

LAMARTINE.

CCCCX

A monsieur le comte de Sercey

à Rome.

Florence, 26 novembre 1827.

Voici, mon cher Sercey, deux lettres en un jour. Je vous recommande vivement le porteur, jeune et aimable Français. C'est le baron d'Arbelles. Soignez-le et recommandez-le de ma part à M. le duc de Laval ainsi qu'au marquis de Montebello.

Il m'a remis vos 7 *francesconi* que vous lui remettrez là-bas. Ainsi, voilà l'échange tout opéré sans que vous ayez à vous en occuper.

Adieu et amitiés.

LAMARTINE.

CCCCXI

A madame de Lamartine

Mâcon.

Florence, 26 novembre 1827.

Je vous écris un mot seulement pour deux affaires, chère maman.

1° Dites à Revillon, soit qu'il soit à Paris, soit à Milly, de me faire acheter et encaisser, à Paris, à la Grande-Pipe, Palais-Royal, douze livres de tabac en poudre deuxième qualité, d'expédier ou faire expédier la caisse à Marseille pour M. de Lamartine, chargé d'affaires de France en Toscane, chez le consul de France, à Livourne. N'oubliez pas, et payez-le.

2° Écrivez à ma tante de Vaux à Paris ou à Pauline qu'elle fasse donc vendre les objets que j'ai laissés chez elle, excepté la faïence anglaise bleue qu'elle vous enverra à Mâcon pour Saint-Point, et qu'elle remette l'argent provenant de la

vente à M. Delahante ou à vous, ou à M. Durand, employé au ministère des affaires étrangères, division des fonds, hôtel du ministère. Voilà six mois que je la prie de faire cette vente à tout prix; cela ne vaut pas cent francs, mais enfin il ne faut pas les laisser dans un grenier.

Rien de nouveau ici. Nous attendons nos nouvelles de France. Je ne vous en parlerai donc pas.

On m'a vraiment nommé à Bruxelles. J'ai écrit que je ne voulais pas, et que je demandais à être mis en disponibilité à demi-solde pendant deux ou trois ans. M. de Damas m'a écrit une lettre très-amicale, mais j'ai persisté en le remerciant. Je ne me trouve plus en position de sauter sans avantage d'un bout de l'Europe à l'autre. C'est trop bête. Nous vieillissons tous trop pour ce métier en dernière ligne.

Je pars pour une tournée de trois semaines. Le 6 décembre, je reviendrai ici, et à Pise jusqu'au 6 janvier, puis ici encore.

Nous avons un déluge de monde et même de Français. J'en ai eu trente à dîner et, malgré ce train, comme les appointements actuels sont forts,

je ne suis nullement mal dans mes affaires, je m'enrichis plutôt.

Mon petit abbé pour Montculot m'a manqué de parole. Il revient en Italie. Priez M. Faraud ou l'évêque de Dijon de nous en trouver un autre, bon et brave, le moins jeune possible et même vieux, et je l'installerai au mois de juillet prochain. 500 francs de moi par an et 300 francs de la commune, logé et son casuel.

Adieu encore. Il faut faire quelque bien, puisqu'on le peut, autour de soi. Rappelez à mes tantes de souscrire pour les ornements de l'église avec nous. Ici nous avons une chapelle ouverte et desservie dans la maison même, où nous passons du premier étage par une tribune.

CCCCXII

A monsieur le comte de Virieu

Florence, 26 novembre 1827.

Mon cher ami, tandis que tu me félicites d'un parti pris, j'en prends un autre. J'allais bâtir quand on m'offre un palais tout fait ; j'allais l'acheter quand il se trouve que l'achat n'est pas sûr. Je reviens à bâtir, le terrain me manque ; je reviens à acheter, on me surfait de moitié : bref, je suis encore incertain et, par conséquent, je n'ai nul besoin des 15,000 francs que je t'avais demandé à emprunter. N'en parlons donc plus. La chose que j'ai en vue maintenant ne nécessitera pas d'emprunt: c'est plus modeste, plus chaud, plus gai. J'espère terminer d'ici à un mois.

On m'a vraiment nommé à Bruxelles. J'ai refusé. J'ai dit que je n'accepterais qu'une place de secrétaire en première ligne, ou que je demandais à être mis en disponibilité pendant deux ou

trois ans. C'est ce qu'on m'accordera, *e, fra di noi*, c'est ce que je désire après Lucques.

Je te vois donc plus heureux et mieux portant. Tu persévéreras, je n'en doute pas. Tu es de la race de ces arbres qu'il faut longtemps pour enraciner mais qui tiennent ensuite ferme et longtemps. Quand nous retrouverons-nous libres et désoccupés à Pupetières ou à Saint-Point? Je suis, à la lettre, accablé, éreinté d'ouvrage. J'ai bien des affaires d'écriture, plus quarante à cinquante Français à traiter ; j'en ai eu trente à dîner ces trois jours. J'ai heureusement bonne bourse et bon cuisinier, mais cela me lasse et me dégoûte. Je recevrai pourtant M. Fulchiron pour parler de toi. Je le sais ici, mais ne l'ai pas vu encore.

On dit que le baron de Vitrolles est nommé ou désigné pour Florence. Je doute qu'il y vienne.

Adieu. Tu m'as promis d'écrire à ton tour et souvent. Écris donc.

J'embrasse mon filleul et présente mes respects à sa mère.

L.

CCCCXIII

A madame de Lamartine

Mâcon.

Florence, 28 novembre 1827.

Chère mère, j'ai reçu votre bonne lettre, et je suis loin de vous garder rancune. Mais je ne comprends pas comment d'un côté vous désirez que je me rapproche de ma famille, et comment de l'autre vous insistez pour me faire rester, à mon âge, dans les rangs diplomatiques inférieurs à ma position de fortune, d'années et de réputation. Croyez que souvent la vanité nous trompe à notre insu. Je sais mieux que personne à quoi je puis prétendre, mais ce n'est pas à un poste de ministre avant six ans. Or je ne veux pas passer sottement ces six années en sous-ordre de ville en ville, du Midi au Nord. Voilà mes raisons, plus beaucoup d'autres. J'ai donc écrit hier pour demander d'être mis en disponibilité dès qu'il y aura un ministre nommé ici.

Je m'intéresse beaucoup aux élections, et je suis bien reconnaissant des voix offertes par le canton de Tramayes. Tâchez de leur faire savoir.

Les souffrances de mon père me font bien de la peine, et les prodiges du docteur Civiale, dont toute l'Europe est remplie, m'engageraient à sa place à en essayer au printemps. Vous devriez lui en parler.

Il me semble que M. Civiale viendrait volontiers pour 4 ou 5,000 francs faire l'opération à Mâcon, ou du moins à Montculot, qui n'est qu'à trente heures de Paris, et où moi je ferais bien transporter mon père dans une litière par huit hommes. De Montculot, M. Civiale pourrait aller et venir, avant et après la sonde, deux ou trois fois, s'il était nécessaire, et rester fixe une quinzaine avec nous. Ce plan me paraît praticable. Nous y serions tous, et nous aurions soin que les secours d'apothicaire et médecins y fussent bien réunis.

Je ne doute pas du succès dans un sujet si bien portant du reste que mon père. Peut-être, dira-t-il, c'est trop cher : mais je me charge de tout

ce qui surpassera ce qu'il pourrait y mettre lui-même. Il y consacrerait cent louis ou mille écus, et moi autant et plus. Je ne puis pas mieux employer ma fortune qu'à soulager mon père et à lui acheter des années de vie douce et heureuse encore avec nous.

Si M. Civiale ne s'y prêtait pas, on pourrait mener mon père par eau à Paris même. Mais je crois ce dernier parti moins doux et plus cher de beaucoup. Le prix de l'opération sera le même à peu près, et les frais de route et de séjour pour nous tous outrepasseraient bien les 3 ou 4,000 francs que nous donnerions à M. Civiale pour son séjour à Montculot. Ajoutez-y trois voyages de Paris à Montculot, en poste, qui sont de 1,500 francs. Vous trouveriez même économie autant que simplification des moyens.

Peut-être même M. Civiale ne demanderait-il pas tout ce que je suppose. Mais je calcule au plus fort : ce serait 6 ou 7,000 francs. J'en donnerai la moitié, et tout, s'il le faut, et je tiendrai la maison avec tout ce qui s'ensuit à Montculot. Si vous jugez mes idées praticables, tâtez mon père à ce sujet.

Adieu, chère mère, Julia a été un peu dérangée ces deux jours. Elle va mieux ce matin, ce n'est que des dents. Mille tendresses. J'ai reçu des nouvelles satisfaisantes de Montculot. Les communes me font les charrois, les journées de manœuvre, donnent 300 francs par an à mon curé, et ont 1,400 francs pour achever l'église. J'espère remoraliser le pays.

ALPHONSE.

CCCCXIV

A monsieur le comte de Sercey

Paris.

Florence, 6 décembre 1827.

Mille remercîments, mon cher Sercey, pour votre souvenir fidèle et la bonté que vous avez eue de vous occuper sitôt de mes commissions. Quel temps affreux vous avez dû passer, et combien nous avons pensé à vous ! Enfin tout va mieux, et vous êtes nommé à Rome, voilà une partie de vos désirs accomplis. On dit que Marcellus remplace ici le marquis. Je voudrais bien le remplacer à Lucques. Faites-moi le plaisir d'en murmurer quelques mots au ministère, comme une idée venant à tout le monde, mais non de moi. Si cela ne se peut pas, comme je m'en doute bien, dites que mon désir est d'aller comme premier secrétaire à Constantinople, et venez-y comme second ou troisième. Nous sommes heureux ici, Antoir et moi ; nous serions plus heu-

reux si vous y étiez : nous ne regrettons pas beaucoup d'autres choses. Le temps passe comme à l'ordinaire, en affaires, travail, dîners et bals. Il y a une multitude de Français voyageurs : je les reçois en vrai ministre afin d'en mériter le titre un jour.

Adieu, mon cher Sercey. Aimez-nous comme nous vous aimons, et croyez que vous ne serez jamais de ceux qu'on oublie. Tenez-moi bien au courant du remplacement du marquis, et quand. Je veux m'en aller quand le successeur viendra. Mais j'espère vous voir d'ici là, à votre passage pour Rome.

Votre ami,

LAMARTINE.

CCCCXV

A monsieur de Lamartine

Mâcon.

Modène, 10 décembre 1827.

Je vous écris, chère mère et cher père, un petit mot de Modène où je passe deux jours en allant à Parme, uniquement pour vous dire que je suis de ce monde et que je n'ai rien à vous mander.

Je vais tout à l'heure être présenté à la cour et dîner avec le duc et la duchesse de Modène, souverains qu'on dit très-distingués et très-aimables. Après-demain je serai en fêtes aussi chez S. M. la duchesse de Parme, Marie-Louise ; j'y resterai quelques jours. C'est une princesse charmante, à ce qu'on assure aussi. Elle est plus à son aise dans ses petits États qu'elle ne l'était dans sa prison splendide des Tuileries.

Les élections, les mouvements de Paris, nous

ont de loin bien tourmentés. Dieu merci! tout paraît s'arranger.

Rien de nouveau parmi nous. J'ai laissé mon monde bien portant, et j'espère le retrouver de même dans huit jours. Pour moi j'ai encore des ressentiments réguliers de ma fièvre. Je ne sais quand j'en serai enfin débarrassé. Elle m'embarrasse beaucoup, surtout des jours comme aujourd'hui.

Adieu, chère mère et cher père, j'espère que Marianne m'aura envoyé de vos nouvelles demain à Parme. A revoir.

LAMARTINE.

CCCCXVI

A monsieur le comte de Virieu

25 décembre 1827.

Or donc j'ai acheté et à moitié payé une villa charmante, chaude et confortable, dans la ville même. Sylvestris y est déjà, décorant, ornant et confortant encore. J'achète les meubles, et j'y entre le 1er février. Cela consiste en un joli casino devant un joli jardin qui devient anglais, puis un domaine faisant suite au jardin avec oliviers, vignes, légumes, blé, trois vaches, etc. : le tout clos de murs et regardant Fiesole. Enfin une maison de cultivateurs, vastes remises et écuries, puis cinq maisons dans une rue, maisons louées. Cela me coûte en tout environ cent mille francs dont vingt non payables à jamais. L'acte a été passé hier. La chose est solide et bonne et nous fera à toi et à moi une retraite admirable quand tu voudras. Il y a place pour deux ménages.

J'établis là pour mon facteur le frère d'Antoir,

pauvre diable d'émigré, vivant de 500 francs de pension. Je lui donne le logement et tant pour cent sur le loyer de mon casino quand je n'y serai pas. Pour cela il est mon facteur général. C'est un honnête et bon homme, fort borné.

Voilà qui est fait. Mais, comme j'achète les meubles et fais les réparations immédiatement pour louer peut-être dès cet été, il me manque en tout et pour tout six mille francs qu'il faut que tu m'envoies instantanément, en retenant dessus le prix des papiers demandés. Ne laisse pas prendre hypothèque pour cette bagatelle. Prends-les pour moi chez ton banquier dont tu m'as parlé, pour deux ans seulement ou même dix-huit mois, au taux que tu trouveras avantageux.

Adieu. Je t'enverrai la reconnaissance dans la forme que tu m'indiqueras. *Non perdi tempo*, mais envoie et réponds vite. Mon second terme est le 25 janvier prochain. Je n'ai qu'un mois. Adieu donc : bonnes fêtes et bonne année à toi, à ta femme et au filleul !

LAMARTINE.

Ce n'est point le *casino Gondi*, ce sont tous les

biens du gouverneur de Pise, marquis Viviani, à Florence. Cela donne sur le boulevard par les jardins, et derrière Santa Maria Novella sur une rue centrale. N'en parle pas à ma famille encore.

CCCCXVII

A madame de Lamartine

Mâcon.

Florence, 27 décembre 1827.

Cher père et chère maman, cette lettre arrivera trop tard pour vous porter nos vœux de bonne année; mais qu'importe! vous les savez d'avance. Il n'y a pas un jour ni une heure dans le jour, et surtout les heures où l'on prie, où je ne pense à vous et où je n'offre les vœux les plus sincères et les plus vifs pour votre santé et votre repos et votre conservation. Vous êtes pour nous le premier des biens sans lesquels rien ne nous serait rien. Parlez aussi à mes deux tantes de toutes nos pensées pour elles, dans ces jours où l'on pense à tout ce qu'on aime le mieux ici-bas.

Je suis si accablé d'affaires, de lettres, de présentations, de fêtes obligées, et de courses à Pise, à Modène, à Livourne, que je m'en suis remis à

Marianne pour être mon interprète auprès d'eux cette année. Mais mademoiselle de Lamartine me doit une réponse sur les ornements d'autel de Montculot. Est-ce qu'elle n'aurait pas eu ma lettre, il y a six semaines ? Dites aussi à Montherot qu'il m'attende au départ des Français d'ici. J'en ai trop à soigner et trop d'affaires ennuyeuses et longues à déchiffrer pour griffonner des vers même épistolaires.

Je vous écris entre un dîner et un bal où je vais mener tout à l'heure vingt-deux Français et Françaises de distinction, le duc et la duchesse d'Istrie-Bessières, le duc de Dalmatie, la duchesse Decrès, les Montebello, etc., etc. Après-demain ma femme fait les honneurs d'un bal donné par des Français, à douze louis par tête, 8,000 francs le bal. Le lendemain je pars pour Pise pour faire ma cour. Je reviens le 8, et ainsi de suite jusqu'à la fin de mai où un ministre, M. de Vitrolles, arrivera, dit-on.

Je suis las du métier : plus possibilité de faire un vers, pas une minute à moi, pas un mois en trois ans pour vous voir. Si j'étais seul je quitterais bien vite, comme je vous le dis souvent, pour aller

passer tous les ans huit mois près de vous. Je suis presque décidé à le faire à la fin de mon temps ici. Je cherche à y acheter une petite maisonnette avec un jardin bien exposé au midi pour y venir passer l'hiver, de deux ans l'un, pour nos santés, et le reste à Saint-Point, Mâcon et Montculot, occupé à faire mon poëme. La vanité seule de famille me retient, mais contre mon gré. Je trouve trop sot de sacrifier talent et jeunesse pour obtenir d'aller, dans sept ans, ministre en Allemagne où je ne veux ni ne puis aller à cause de nos pauvres santés. Un de ces jours, je vous écrirai que mon parti est pris. J'ai refusé Bruxelles et Berne, où l'on voulait honteusement m'envoyer recommencer mon noviciat ; or ce noviciat m'humilie et me déplaît à trente-sept ans, avec femme et enfant et parents âgés. Vous êtes en ceci plus modestes que moi. Florence est fort au-dessus de Bruxelles et Berne. Voilà une belle récompense qu'on m'offrait !

Mais ne parlons pas ambition. Je n'en ai point, et, on aura beau faire, on ne pourra pas m'en inoculer ; cela tient de famille. Représenter son pays à la Chambre, influer sur sa destinée, à la bonne

heure ! cela, je ne le refuserai jamais. Mais faire le serviteur pendant quinze ans pour obtenir de le faire le reste de sa vie en habit un peu plus brodé, cela me semble vraie folie, quand surtout, comme moi, on a mieux à faire et nul besoin d'appointements pour vivre.

Il fait ici un printemps superbe ces temps-ci. Mais à peine avons-nous le temps d'en jouir et de sortir, c'est un brouhaha interminable. Il y a toute l'Europe voyageante, et chaque année cela devient plus nombreux en Français. Ils sont extrêmement contents de moi, et moi d'eux, le pays aussi. Nous y avons une ou deux maisons de vraie et bonne amitié, surtout la comtesse Boutourline, qui y est établie pour sa vie, et la comtesse de Bombelles, femme du ministre d'Autriche, et par-dessus tout la princesse Shérébotof, très-aimable Russe. Nous attendons la princesse Aldobrandini Borghèse avant peu de mois; elle s'y établit pour la moitié des années. Nous voyons beaucoup son beau-frère, le prince Borghèse. Sa maison est des *Mille et une nuits*, plus encore que celle de M. Demidoff. Enfin c'est un monde et un éclat à en perdre la tête, de fatigue et non

de plaisir pour mon compte. Je ne suis heureux que quelques moments de solitude après le dîner; puis il faut s'habiller à dix heures et sortir à onze heures, les bals commencent à minuit. Cela n'est pas très-sain, comme vous voyez, quand on est par état obligé d'aller presque tous les soirs faire des présentations partout.

Mais adieu pour aujourd'hui. Voici un long bulletin de notre vie, qui vous ennuiera et vous fera comprendre combien nous regrettons Mâcon. On ne m'annonce pas ma liberté avant la fin de mai, et qui sait encore! Du reste, je suis très-agréablement traité et très-considérablement payé. Mais redescendre si bas est trop dur!

ALPHONSE.

ANNÉE 1828

ANNÉE 1828

CCCCXVIII

A monsieur le vicomte de Marcellus

Ministre plénipotentiaire à Lucques, à Paris.

Florence, 1828.

Mon cher Marcellus, je vous remercie d'avoir pensé à moi et de m'avoir donné ces tristes nouvelles que je n'ai eues que par les journaux et d'une manière obscure et incomplète. Je vous dirai comme les vieillards : Que vous disais-je à Saltocchio ? Je savais trop combien l'esprit public se pervertissait en raison directe des efforts mal conçus qu'on faisait depuis deux ans pour l'améliorer d'une autre manière qu'il ne veut être amélioré. Mais c'est une triste consolation que d'avoir eu raison contre soi-même et ses amis. Il s'agit de remédier à tout ceci et non de récriminer. On le peut encore, mais il n'y a pas deux moyens.

Les élections m'étonnent autant qu'elles m'affligent. Je ne suis pas de votre avis : les Rambu-

teau ne me tranquillisent pas du tout. Les hommes faibles n'ont ni bonnes ni mauvaises intentions, ils n'ont que leur faiblesse; ils servent à grossir le torrent qui nous engloutit. Quand il n'y a dans les hommes ni hautes lumières, ni énergie de caractère, ni fixité d'opinion, ils sont propres au mal autant et plus qu'au bien; ils restent où ils tombent, comme l'arbre de l'Évangile. Ceux-ci sont mal tombés. *Non mi fido.*

Nous aurons donc M. de Vitrolles! Je le croirai quand je le verrai : ce n'est guère pour un tel homme l'heure de la résignation. Je connais encore un prétendant bien plus près du but, que vous ne soupçonnez pas. C'est un secret. Je ne puis vous le dire.

Pour moi, je suis révolté de la récompense qu'on m'a offerte ; mais rien ne m'étonne et rien ne m'irrite. Je ne suis pas né pour la faveur. Je montrerai peut-être un jour que, quoique ayant eu le malheur de faire quelques méchants vers dans ma vie, j'aurais été capable d'un humble emploi politique. Dites au baron d'Eckstein que je me retire au moins en disponibilité.

Je donne ordre à M. Durant de vous payer les

500 et tant que vous avez eu la bonté de payer pour moi. J'attends les chapeaux, et ma femme remercie encore madame de Marcellus.

Vous revenez donc à Lucques? Je serai ici jusqu'au 15 avril, ainsi nous nous verrons. Adieu et mille amitiés.

LAMARTINE.

CCCCXIX

A monsieur le comte de Virieu

17 janvier 1828.

Je t'ai écrit par un courrier de m'emprunter et de m'envoyer 6,000 francs pour payer le dernier terme de mon acquisition le 25 janvier courant. Tu ne réponds pas. Je m'inquiète. Écris donc et réponds vite et envoie sans perdre de temps. Je prendrai ici pour quelques jours les 6,000 francs chez mon banquier, car je ne prévois pas qu'avant le 25 les tiens arrivent.

Nous voici avec M. de la Ferronnays. Écris-lui ou fais-lui dire que je suis bien heureux ici, bien aimé de tout le monde, ami plus que chargé d'affaires auprès du prince : qu'il m'y laisse donc longtemps, ou bien qu'il me donne Lucques après Marcellus, mais que, si ces deux choses sont impossibles, il m'envoie premier à Londres, Naples, Turin ou Madrid, mais qu'en tout je ne suis pas pressé de résigner mon beau poste ici. Tâche de me faire cette *finezza naturalmente*.

Ce ministère me paraît bon et très-bon, il n'y manque qu'*un capo*.

Qu'en dit-on et qu'en dis-tu? Nous allions nous perdre, sois-en bien convaincu. Je vois mieux les choses d'ici. On ne peut pas faire remordre un peuple à ce qu'il ne veut plus, sous la même forme, sous les mêmes noms; on peut le faire monarchique et religieux d'une manière tout opposée. Le mal de ces deux années a été immense; il est peut-être réparable, mais il y faut nerf et esprit et temps.

Je viens de Pise où j'ai passé huit jours à chasser et causer avec Mme de Barol et le grand-duc. J'ai ici un déluge de Français. J'entre en mon domicile le 1er février. Sylvestris y est tout le jour. Je lui ai lu tes lettres, il promet bien les dessins.

Adieu et mille amitiés. Fais vite pour les 6,000 francs.

LAMARTINE.

CCCCXX

A monsieur le comte de Virieu

Lyon.

Florence, 1828.

1° Je vais ce matin faire ton affaire d'ânes, et je te manderai au juste. J'en ai un superbe.

2° Sylvestris promet incessamment quelques-uns des dessins. Je te les ferai passer un à un, dès que je pourrai en obtenir, et j'y veillerai.

3° J'attends les papiers peints, et j'ai annoncé le blanc de Hollande à Sylvestris.

4° Mon palais n'est pas le *Viviani della Via dell' amor*, c'est le *casino* de la même famille, *Lungo lo muro*, autrement boulevard. C'est bien plus joli, c'est un cottage ou un couvent, avec une belle chapelle que Sylvestris me repeint en gothique, environné de jardins au soleil, de citrons et d'olives. J'y entre le premier février. Tout est fini à peu près pour l'ameublement. Je me fais ensuite loueur d'hôtel aux Russes et Anglais.

Tu as reçu ma lettre et ma mission pour M. de la Ferronnays, ne l'oublie pas. Tu ne saurais croire combien les Français, en foule ici ces deux années, nous aiment et nous prônent. Nous sommes bien aussi avec les nationaux, mais tu sais comme on les voit peu.

Mes arabes sont arrivés. Le coup a manqué. un est mort en arrivant au Lazaret, l'autre est dans un état affreux ici chez moi, mais se remet.

Je suis occupé par-dessus les oreilles. Je m'ennuie comme toi. La vie est sans débouché. Il y faut résignation et non patience, car la patience n'amène rien de mieux. Cependant nous sommes des plus heureux de ce monde, et nous devons bénir la Providence de notre lot. Il y aurait ingratitude autrement. Mais le meilleur n'est pas bien bon. *Addio*. Écris-moi souvent comme hier.

CCCCXXI

A monsieur le comte de Sercey

à Rome.

Florence, 25 janvier 1828.

Je reçois, mon cher Sercey, votre aimable lettre. J'ai bien pris part au malheur trop attendu qui a frappé votre famille. Dites-le à madame de Valence. Je n'ai pas répondu à la lettre d'elle que m'a remise, il y a huit jours seulement, madame de Braidt, parce que je crois qu'elle n'est pas en position de s'occuper d'autre chose que de sa douleur.

Je vous ai promis de vous tenir au courant de mes vues. Soyez sûr que je le ferai, mais je n'en ai aucune. On ne me parle et je ne parle de rien. Le bruit de Lucques est, je crois, sans fondement. Mais Dieu voulût qu'il fût vrai! Si j'en ai jamais vent, vous le saurez pour prendre ma place toute chaude. Mais où irait Marcellus?

Nous vivons dans une paix et dans une harmo-

nie aussi parfaite que votre cour est troublée. Comment ne pas être ainsi avec Antoir et vous? Il n'y a pas de mérite. Ma situation est charmante par les bontés, je dirais presque l'amitié, de l'excellent prince auprès duquel nous sommes. Je mange mon pain blanc, sans m'inquiéter du reste. J'ai acheté ici un casino où je m'établis lundi, et où je me retirerai les hivers quand la diplomatie m'aura rejeté. Venez donc nous y voir ce carême, après vos fêtes. Vous trouverez deux ou trois cœurs qui vous chérissent véritablement, comme vous le méritez si bien.

Adieu, mon cher Sercey, que ne sommes-nous ensemble!

LAMARTINE.

CCCCXXII

A monsieur de Lamartine

Mâcon.

Florence, 27 janvier 1828.

Cher père et chère maman, nous allons bien toujours, et vos nouvelles que Mme de Villars nous a données sont bonnes aussi : Dieu soit loué !

Nous sommes dans le coup de feu du carnaval, bals masqués, dîners, soupers, cour, il n'y a pas de relâche. Nos Français sont émerveillés de Florence. Nous les comblons aussi de politesses, mais sans magnificences, et comme il convient à d'humbles chargés d'affaires ; ils n'en sont que plus reconnaissants. Nous en avons eu deux ou trois cents cet hiver qui se succèdent, et que nous passons en revue, tous bonne compagnie.

La cour est rentrée ici. J'y suis toujours aussi honorablement et amicalement traité par ce prince et ces princesses que nous vénérons autant que nous les aimons. Nous allons les voir sou-

vent. Nous attendions demain Mme de Barol, mais son beau-père a été fort mal, son mari n'a pu venir à Pise la prendre. Elle a remis sa visite à Florence.

Nous avons achevé l'ameublement de notre petite maisonnette qu'on appelle ici un *casino* parce qu'elle est ville et campagne. Nous la laissons essuyer à cause des cheminées que nous y avons faites à neuf, et, quoique prête à nous recevoir, nous n'y entrons que le 4 février. On nous laisse quelques jours de plus notre logis actuel. Nous voilà soulagés d'un loyer de près de *huit mille* francs par an pour un modique capital, et nous louerons bien la nôtre en notre absence pour trois mille francs au moins. Nous sommes enchantés de notre affaire. Mme Birch surtout et ma femme y tiennent extrêmement. Mme Birch nous a fournis de meubles pour sa part. Ils sont simples, mais jolis, et de nature à tenter les Anglais et les Russes qui sont ici quatre à cinq mille par an. Mme de Barol nous a envoyé de Pise deux vases de marbre énormes et de toute beauté, nous plaçons son cadeau dans deux coins du salon sur des piédestaux.

M. de Vitrolles m'écrit hier qu'il arrivera à la fin de mai ou aux premiers jours de juin. Je lui réponds de m'apporter mon congé pour huit mois, et que quelques jours passés avec lui suffiront pour le mettre au courant.

Hier des lettres de M. de la Ferronnays très-satisfaisantes. Je crois que, par suite d'une petite négociation que j'espère bien terminer, j'aurai encore un grand cordon cette année.

Du reste je m'ennuie terriblement de ne plus pouvoir faire un vers. Je n'ai pas une minute de libre dans la journée, si ce n'est une heure au plus au coin du feu après dîner.

Vous n'avez donc pas reçu les détails de mon séjour auprès de Marie-Louise. J'y ai été traité à merveille. Sa cour est charmante, et elle est devenue aussi aimable, aussi prévenante qu'on lui reprochait de l'être peu. Je lui ai promis de m'arrêter chez elle à la campagne, au printemps, en allant en France. Elle est instruite, elle est on ne peut meilleure et plus agréable.

Tous nos Français vont nous quitter d'ici à quinze jours. Mais, au 1er avril, nous en aurons le double. Je ne sais comment je les recevrai dans

ma salle à manger nouvelle, qui ne tient que douze couverts, mais le jardin y suppléera.

J'ai quelque idée d'être nommé à Naples premier secrétaire, après mon congé, ou chargé d'affaires à Lucques avec les hivers à Florence. Mais n'en parlons pas.

Adieu.

LAMARTINE.

CCCCXXIII

A madame de Lamartine

Mâcon.

Florence, 6 février 1828.

Votre lettre, chère maman, et les bonnes nouvelles qu'elles renferment sur tout ce que nous aimons à Mâcon, nous a fait un bien vif plaisir. Nous ne pensons qu'à l'heureux moment où nous serons libres, par l'arrivée de M. de Vitrolles, d'aller vous rejoindre. Nous ne doutons pas que ce ne soit dans la première semaine de juin au plus tard. On parle, dit-on, ensuite de me nommer à Lucques seul et chef ; mais ceci est entre nous seuls et n'est pas encore arrêté. Mais je suis bien aise que cet on dit me vienne de Paris : cela prouve que l'idée en est venue. Ce serait pour nous une grande perfection. Nous aurions nos hivers ici, les étés avec vous, et les automnes à Lucques, car le prince n'y est qu'alors. J'espère que, si ce n'est pas tout de suite, cela sera plus tard.

Votre lettre nous trouve en effet tout établis dans notre petite maisonnette (casino). Il est chàrmant; mais ne craignez pas qu'il nous sépare de vous davantage. C'est seulement une manière d'avoir une auberge gratis en Italie. La maison est meublée, arrangée et payée. Nous faisons cette semaine les petits changements au jardin. Après quoi nous ne sommes pas en peine d'avoir dix locataires pour un, et à de beaux prix. Je m'occupe aussi déjà de revendre toutes les parties inutiles à notre but, qui n'est qu'un logement au soleil et un joli jardin utile; je revends trois maisons de paysan et de petits jardins qui en dépendent et ne sont pas strictement nécessaires à l'établissement. Comme c'est en ville et quartier aéré et chaud, c'est à qui les prendra, et je compte d'ici à un mois avoir terminé et être rentré dans plus d'un *tiers* de mes déboursés. Marianne en enverra le plan à mes tantes. Je suis bien aise qu'elles n'aient pas été fâchées et n'aient pas vu là dedans un dessein secret de quitter Mâcon. Il s'en faut, ce n'est réellement qu'un appartement agréable que nous voulons avoir à vie dans cette charmante partie de l'Italie, où

le besoin de nos santés et nos goûts nous ramèneront nécessairement souvent les hivers. N'y voyez pas autre chose. Je vous donne ma parole que je deviens plus Maconnais de cœur que jamais, et que tout mon désir est d'aller passer le plus de temps de ma vie possible auprès de mon père, de vous, de mes deux tantes, de nos vieux amis de patrie, qui seuls nous la font aimer. Vous le voyez, car, au lieu de m'arrondir ici, je revends déjà et me réduis à la plus simple expression.

Mandez-moi vite ce que le ministre aura décidé sur le délai d'enregistrement demandé.

Marianne vient d'avoir une forte rechute de son indisposition, comme en Suisse. Cela n'a été heureusement que de douze heures, au lieu de quarante-huit, comme la dernière fois ; en deux jours elle est sur pied. Pour moi, je suis horriblement enrhumé. Le monde l'est ou l'a été. Cela commence à passer aussi, mais je ne sors pas cette semaine.

J'ai reçu le tabac, pensez au deuxième envoi du même tabac demandé par moi toujours à notre ami Revillon.

Si le délai est accordé par l'enregistrement. servez-vous en toute liberté de mon argent pour vos besoins, en attendant les ventes de vins.

Adieu, chère mère. Nous recevrons bien M. de Brosses. Madame de Barol nous revient de Pise avec Henriette Churchill. M. de Barol, le vieux père, vient de mourir. Adieu encore et amitié à tous, père, tantes et sœurs.

ALPHONSE.

CCCCXXIV

A monsieur le comte de Virieu

1828.

J'ai encore recours à toi, car, ainsi qu'il arrive toujours à un bâtisseur, j'ai mal compté. Notre ami Sylvestris, qui a présidé à ma restauration, a plus mal compté encore, et, d'un devis de 2,000 francs, il est allé d'un saut à 24,000 francs. La leçon est bonne ; elle m'arrive à temps pour m'arrêter au moment où j'allais bâtir des salons, une aile, etc... Je ne bâtirai pas une cheminée avec un architecte ! Souviens-t'en pour ton propre compte. La bonne figure et les manières honnêtes de Sylvestris m'avaient inspiré confiance : il n'en est que plus périlleux que ses confrères. On me l'avait bien dit. J'ai voulu voir, j'ai vu ! Cependant, comme en Italie il ne faut jamais se brouiller, j'ai l'air encore assez content de lui avec lui et avec les autres; mais au fond je suis indigné. Ne te risque pas à lui faire bâtir un

hôtel à Lyon, voire même décrasser un appartement à Florence : il est, ou incapable, ou très-f., je n'ose prononcer, et je me tiens coi, hormis avec toi. N'aie jamais l'air de t'en douter si tu lui écris.

Or donc, il me faut tout de suite encore 4,000 francs dont je t'envoie un billet à ordre, payable au 1er décembre prochain, par moi ou mon notaire à Mâcon. Trouve-moi vite ces 4,000 francs, et envoie-les plus vite encore. Mes comptes, apportés d'hier, sont payés ce matin, et je resterai sans le sol, sotte figure diplomatique.

Je paie, mardi, le troisième terme de ma propriété. Elle est charmante et fait l'admiration publique. Les meubles, la chose, rien n'est cher de ce que j'ai fait moi-même, moins qu'à Mâcon. Mais Sylvestris ! ô Sylvestris ! c'est fabuleux.

Adieu. J'y gagne d'être bien informé et de ne pas bâtir. Je me borne à arranger un gazon et des arbustes verts sous mes fenêtres. J'y entre lundi.

Adieu encore.

LAMARTINE.

CCCCXXV

A monsieur le comte de Virieu

Florence, 11 février 1828.

Je t'envoie *in regalo* un morceau de l'écriture d'Alfieri, compte avec son menuisier. Je sais que tu tiens à ces signes visibles du génie d'un grand poëte. Si la postérité me range jamais dans cette catégorie, les comptes de menuisiers, de ma main, ne lui manqueront pas. Je suis installé, depuis huit jours, dans mon casino, qui fait l'admiration universelle. Je fais maintenant le jardin semi-anglais. J'ai tout payé, avec l'air très-satisfait, mais en enrageant en secret. C'est ainsi qu'il faut agir ici. La leçon de Sylvestris est bonne et me profitera : je ne bâtirai pas une écurie à cochons.

Le père de M. de Barol vient de mourir. Voilà les Barol dont le règne commence tard. Nous attendons, ces jours-ci, sa femme qui est à Pise.

Adieu. J'attends les 4,000 francs très-impatiemment, étant *sine re*.

J'attends plus patiemment le baron de Vitrolles à la fin du mois, et alors nous allons te voir. Écris-moi donc politique, mais sans obscurité, sans réticence, appelant un chat un chat. Je ne sais jamais si tu es content ou fâché. Pour moi, tu le sais, je trouve que les affaires allaient très-mal et nous menaient grand train à une belle et bonne révolution. J'espère donc qu'on redressera sa voie, sans l'incliner trop à gauche. Mais les fautes précédentes portent leurs fruits après leurs auteurs. Ceci m'inquiète.

Adieu.

CCCCXXVI

A monsieur l'abbé Dumont

Curé de Bussières.

Florence, 13 février 1828.

Tranquillisez-vous, mon cher et vieux pasteur, ma mère m'a informé de vos embarras que je prévoyais bien devoir tôt ou tard vous accabler; mais il y a remède. Nous nous chargerons de payer, répondre aux plus pressés, et même ensuite aux derniers venus. Quand j'irai à Mâcon cet été, je mettrai la main à votre œuvre, et tout s'arrangera à votre satisfaction. Ne vous retranchez rien dans le moment où votre santé a besoin de soins et de repos d'esprit : comptez sur mon amitié à toute épreuve. Vous auriez dû, au lieu d'attendre l'huissier, m'écrire : Je dois tant à tels et tels, à telle époque. — J'aurais tout prévu et tout arrangé avant nul désagrément. J'approuve, au reste, tout ce que ma mère a fait, et je sais bien bon gré à Montherot de ce qu'il a avancé. C'est un bon cœur et un bon esprit.

Encore une fois, calmez-vous complétement. Si on vous chasse de votre jardin, établissez-vous dans ma maison et dans mon jardin de Saint-Point ou de Montculot. Je vous y offre asile, bon feu, bon dîner et vrai plaisir d'hôte. Mais j'espère pour vous que vous ne quitterez pas Bussières, où vous êtes aimé et que vous aimez.

Ne me remerciez de rien, car je ne puis être plus heureux que de vous donner des marques réelles d'amitié. Voilà votre traitement augmenté. Je continuerai mon petit supplément; vos dettes et intérêts seront payés peu à peu par nous : tout ira aussi bien et mieux qu'avant dans le presbytère de Bussières et nous y ferons encore quelques dîners tranquilles et gais.

Adieu pour ce matin, mon cher pasteur, à revoir en été.

ALPH. DE LAMARTINE.

Je suis encore ici pour quelques mois, en chef, et peut-être pour l'été ; mais j'aurai toujours un congé d'un mois pour aller voir ma famille et vous. Je me fais un plaisir de revoir Saint-Point, Milly, Bussières.

CCCCXXVII

A madame de Lamartine

Mâcon.

Jeudi gras, 14 février 1828.

J'ai reçu votre lettre du 4, ma chère mère. Nous sommes en effet établis dans notre petite maison, et bien soulagés de n'avoir plus d'ennuis de loyer; nous plantons et nous semons un petit morceau de terrain autour de la maison en jardin anglais, mais tout en arbres verts pour que ce soit uniquement un jardin d'hiver, et tenter ainsi les amateurs de verdure au mois de janvier. Avec le beau soleil qui l'inonde, cela a l'air d'un printemps continuel.

Les nouvelles de santé sont bonnes comme chez vous, à la fatigue près des derniers jours du carnaval. Mais nous n'avons plus qu'un grand bal à avaler chez le prince Borghèse, après demain, et un dîner diplomatique chez moi, dimanche. Après cela, nous rentrons pour le carême dans notre repos.

Ce qui nous fâche, c'est que nous ne savons plus sur quoi compter pour le moment de notre retour. On dit maintenant que le baron de Vitrolles ne vient qu'en septembre, cela nous désolerait. Si j'en étais sûr, je demanderais préalablement une permission d'un mois pour aller vous voir, mais c'est incertain. J'attends ses déterminations. Lui m'a mandé qu'il serait ici à la fin de mai, mais il a dit au prince Aldobrandini qu'il n'y serait qu'en septembre. Dans tous les cas, j'irai de ma personne un ou deux mois.

Faites-moi vite savoir les résolutions du ministre des finances relativement à l'enregistrement, et quel délai il aura accordé.

Julia est la merveille des merveilles ! C'est vrai, je dois en convenir : elle a du miel dans le sang et en même temps du feu. Elle est belle comme un ange et aussi bonne que belle. Je ne lui connais pas une imperfection physique ou morale ; et ce n'est pas la paternité qui me fait parler, c'est la voix publique, la force de la vérité.

Adieu, chère mère, j'embrasse tendrement mon père et vous.

LAMARTINE.

CCCCXXVIII

A madame de Lamartine

Mâcon.

Florence, 25 février 1828.

C'est moi aujourd'hui qui tiens la plume. J'ai reçu la lettre de notre Sophie. M. de Brosses m'a dit de son mari un bien infini. Nous avons grand désir de les voir avec un fruit déjà de leur mariage. Nous sommes toujours dans l'incertitude sur le moment possible de notre retour. Tout dépend de Paris et de ce qui s'y passe. Ici on est bien content de nous, et tout le pays nous assure et nous prouve qu'on me verra remplacé avec bien de la peine. Nous n'avons été qu'obligeants et bons pour tout le monde. Avec les Français cela réussit toujours, et les Français font ensuite votre réputation en se répandant dans le monde. C'est ce qui est arrivé. Nous n'avons eu qu'à nous louer de tous. Ils sont plus reconnaissants que la chose ne le mérite.

Nous en avons beaucoup encore qui reviennent, et d'autres qu'on nous annonce de France. Les nationaux sont aussi à merveille pour nous. Nous resterions ainsi volontiers vingt ans, si nous pouvions vous voir en même temps quatre mois par an. Mais redevenir sécrétaire à Vienne ou à Madrid, c'est trop dur, je deviens trop vieux !

Nous sommes dans notre petite maison très-bien arrangée. Nous mettons en valeur le jardin et le champ. Tout est presque organisé, comme à Saint-Point, de manière à n'exiger ni présence ni réparations, mais à rendre plus. Nous pouvons louer au moins 20 louis par mois tout meublé. Notre émigré va entrer dans son domicile qui communique avec le nôtre.

M. de Brosses a été dix jours ici, toujours à notre table et mené partout. Il a de l'esprit et de l'instruction.

Nous avons aussi M. de Bois-le-Comte, un des directeurs de nos affaires politiques. Il passe sa vie avec et chez nous. Nous allons tous ensemble demain passer quatre jours à Pise, chez les Barol, dont le père est mort. Nous devions y être aujourd'hui, mais j'ai été retenu par une grave

circonstance. Un duel devait avoir lieu entre le secrétaire d'ambassade de Russie et un Italien. On les a arrêtés; toute la ville a été en émoi pour arranger l'affaire. Enfin les quatre témoins ayant décidé qu'on choisirait un arbitre pour décider absolument ce qui serait convenable à faire et à qui les contendants remettraient leur honneur entre les mains, j'ai été nommé. J'ai accepté à condition que je m'adjoindrais deux autres hommes d'honneur, le ministre d'Angleterre et un Italien grand-chambellan. Cela a été accordé, et nous jugeons l'affaire ce soir. Or vous entendez bien que ce n'est pas pour les faire se battre.

Je reviens samedi. J'espère trouver de vos nouvelles à mon retour. Madame de Barol vient ensuite un mois entier avec nous.

Je vous félicite d'avoir un ami directeur général des douanes. Écrivez-lui pour mon délai, et instruisez-moi vite.

Voilà donc vos vins vendus. Écrivez à Revillon de m'envoyer encore 24 livres de tabac et du même.

Faites-moi mettre en bouteille cent bouteilles

de bon vin de Milly vieux, et envoyez-les-moi tout de suite par Marseille en paniers. Je veux faire un essai. J'ai des caves, et je pourrais peut-être faire de bonnes affaires si ceci réussit.

Adieu et mille tendresses.

ALPHONSE.

CCCCXXIX

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Florence, 22 mars 1828.

Je reçois les 4,000 francs, et mille remercîments de tes bons soins. Me voici enfin hors des embarras de mon acquisition, des ouvriers, etc., mais cela me revient à 120,000 francs juste, tout meublé. On dit que j'ai fait une bonne affaire; cependant je m'en repens presque à présent qu'elle est faite (mais ceci entre nous deux), et je n'aurai jamais le courage de la défaire. C'est trop confortable d'avoir un asile au soleil !

Je suis affairé, ennuyé et malade de ma vieille fièvre, au printemps surtout. Je ne suis pas content de mon intelligence, quoique je le sois de mon cœur et de ma conduite. J'aurais besoin de te revoir quelques mois.

Politiquement, ta dernière lettre est bien dite : je vois bien que tu n'y vois rien, ni moi non plus, ni personne. Je crois y voir une longue instabilité. Je désirerais bien la solidité de M. de la Ferronnays, par goût et par conviction de ses bonnes vues. Je te remercie de la lettre. Telle qu'elle est, c'est toujours bon. Paraître à Paris six mois sous lui ne serait pas mauvais pour l'avenir, quoique ennuyeux pour un homme dont les désirs ne passent jamais la ligne de la Saône. Au reste il n'en sera rien. Il a Bois-le-Comte qui vient de me quitter et avec qui je suis bien.

Je viens de recevoir une lettre, de qui ? de Guichard de Bienassis, notre vieil ami. Il m'adresse quelqu'un. Son nom a ranimé ma verve, et je lui réponds ce matin même en mètres.

Je suis toujours traité comme Benjamin par ma charmante cour. Mais je suis accablé de voyageurs qui me mangent. Il faut s'en tirer à son honneur. Que dit-on de M. de Vitrolles ? Vient-il ?

J'ai reloué ma villa à Livourne pour l'été ; mais j'aurais aimé les eaux d'Aix avec toi pen-

dant un mois, puis Mâcon et Saint-Point.

Tu vas donc mieux, puisque tu écris si ferme et si bien?

Adieu.

LAMARTINE.

CCCCXXX

A monsieur le comte de Virieu

Florence, 1er avril 1828.

Voilà enfin une lettre du bon temps ! J'en suis ravi. Je ne dirai pas que ce n'est pas clair, c'est bien pensé, bien rendu, plein de nerf, de vérité, de lumière. Pourquoi n'honores-tu pas la *Gazette de Lyon* de quelques articles dans cet esprit? Cela lui ferait grand bien, au lieu de la laisser rabâcher avec talent des doctrines mortes à jamais. Je n'entends pas par là son esprit religieux qui est le nôtre. Mais il y en a un bon et un mauvais; le sien est un esprit de coterie qui blesse, inquiète, aigrit et ne peut rien agglomérer.

Tu demandes en quoi donc nous différons? En cela même. Nous différons en ce que je n'entends pas la religion à la manière de la *Gazette de Lyon*, et que je crois que tu l'entends ainsi. Si je veux

la liberté quelque part, c'est en fait d'intelligence et de prière; je n'ai en ceci jamais changé. Tu en reviendras, tu verras que le système opposé qui date de 1823 n'a fait qu'un mal affreux et irréparable aux bonnes doctrines. Je suis bien plus libéral en religion qu'en politique, et je trouve que cela est conséquent, car la force matérielle n'est rien sur l'intelligence, et elle est beaucoup sur les réunions d'hommes qu'on nomme villes ou empires. Voilà, voilà le point qui nous sépare. Nous sommes trop loin pour descendre aux applications.

Nous serons donc un jour ministres, dirigeant notre pays pendant une route de cinq à six ans. Tu regarderas la boussole, et je tiendrai la barre du gouvernail. Peut-être as-tu raison : tu es plus fort en principes et moi en conséquences. Mais bah! tu me crois près de devenir trop libéral; tranquillise-toi. Tu crois que je me fais illusion sur le moment présent, détrompe-toi. Nous sommes dans une cascade complète, longue, inévitable. Si je me suis réjoui, c'est qu'elle soit venue à temps; deux ans plus tard, elle emportait tout; mais elle emportera trop encore. C'était iné-

vitable, je le sentais comme si je l'avais vu. J'ai l'instinct des masses : voilà ma seule vertu politique. Je sens ce qu'elles sentent et ce qu'elles vont faire, même quand elles se taisent. Nous allons rouler cul sur tête pendant un ou deux ans, et puis nous nous retrouverons sur nos pieds, un peu étourdis des culbutes. Alors soyons plus sages, fondons sur le rocher et non sur la poussière des révolutions, et nous prévaudrons. Au reste je vois clairement qu'il y a dans la sociabilité une loi pareille à celle que Newton a trouvée dans les sphères : c'est la loi de l'unité et du pouvoir. Remuez les nations tant que vous voudrez, elles retombent toujours et nécessairement d'aplomb comme un dé qui est carré sur toutes ses faces, et qui, dès que le mouvement cesse, reprend son assiette et retrouve sa base.

L'arrivée de MM. Hyde de Neuville et Chateaubriand ne me satisfait pas plus que toi. Cela retarde la descente sans la rendre moins inévitable. Comme on ne remonte que du plus bas, autant valait y aller tout de suite. De plus, j'ai des motifs que je ne te dis pas ici, mais que tu com-

prends avec ton cœur : le mien se soulève à certains noms.

Adieu pour ce matin. J'ai quarante pages à écrire dont huit en chiffres avant trois heures. Le métier me plaît et me fatigue. *Così e la vita!*

CCCCXXXI

A madame de Lamartine

Mâcon.

Florence, 15 avril 1828.

Cher papa et chère maman, nous avons enfin des nouvelles de M. de Vitrolles. Il sera ici à la fin de juin, et nous, j'espère, au milieu de juillet auprès de vous. Nous sommes un peu contrariés que ce soit si tard, mais enfin nous vous verrons cette année. Que deviendrons-nous ensuite? Nous l'ignorons. La Providence, comme vous dites, réglera l'avenir comme le passé pour le mieux.

Nous attendons Montherot. Nous avons la marquise de Barol à la maison depuis quinze jours et pour quinze jours encore.

Nos santés sont telles quelles. La fièvre m'est un peu revenue avec le printemps. Je serai bien aise de changer d'air de toute manière. Je me fais une fête de vous présenter la belle Julia. Je m'occupe à louer ma maison, à vendre mes voitures

et des chevaux. J'en mènerai encore assez avec moi. Il faut que le père Litaud me garde du foin et de la paille et son avoine pour nourrir six chevaux pendant six mois environ. Dites-le-leur et arrangez-moi cela aux meilleurs prix. Chacun de mes chevaux ne mange que cinq à six livres de foin par jour, mais beaucoup de paille. Faites faire le calcul par mon père.

Peut-être ma femme et moi nous arrêterons-nous quinze jours aux eaux d'Aix, dont nous avons un peu besoin, ou bien les prendrons-nous ici avant, à Casciano. J'aimerais mieux ce dernier parti qui ne retrancherait rien sur notre séjour en France, pouvant les prendre en juin.

Nous avons ici un grand monde diplomatique en ce moment, M. de Ribeaupierre et plusieurs diplomates étrangers et français. Je leur donne à dîner demain. Le carnaval a recommencé et nous ennuie et fatigue. C'est tous les jours un dîner, tous les soirs un bal. Que j'aimerais mieux nos soirées paisibles au coin du feu de Milly, Mâcon, Péronne, Monceau! Nous avons ce matin de vos nouvelles par ma bonne tante de Villars qui nous remercie de notre liqueur d'Al-

kermès. Elle est faite par les bons moines de Santa Maria Novella, notre paroisse. Je vous en enverrai incessamment une double provision pour vous et mon père.

Rien autre à vous dire aujourd'hui que la joie que nous avons tous de vous revoir enfin certainement dans deux mois.

Adieu, chère maman. Mille et mille tendresses et compliments à tous nos amis.

Je voudrais que vous fissiez (à mes frais) arranger un peu deux chambres du grenier à Mâcon pour domestiques.

LAMARTINE.

CCCCXXXII

A madame de Lamartine

Mâcon.

Florence, 26 avril 1828.

Nous avons, chère mère, reçu votre lettre à madame de Barol, et, quoiqu'elle fût partie de la veille pour Turin, nous l'avons décachetée pour avoir de vos nouvelles, puis envoyée à Turin.

Rien de nouveau. Toujours dans notre situation et dans nos projets. Nous allons seulement prendre les bains minéraux à Casciano, à huit lieues de Florence, pendant vingt jours du mois de mai. Nous en avons tous un peu besoin. Nous avions résilié à peu près notre loyer de Livourne pour le mois de juin et juillet; nous venons de le rétablir parce que, M. de Vitrolles n'arrivant que dans les premiers jours de juillet, il était nécessaire que je restasse au moins dix à douze jours après son arrivée pour le présenter et l'informer

des affaires ici. Cela reporterait notre voyage au plus chaud de la saison, chose presque impraticable pour une famille tout entière, chevaux, etc. En conséquence nous nous réglons, ainsi qu'il suit, suivant les occurrences toujours incertaines :

Si M. de Vitrolles arrive au 1er juillet, je partirai seul pour aller vous voir quinze jours après son arrivée, et Marianne et sa bande viendraient nous rejoindre au 1er septembre pour passer l'automne et peut-être l'hiver avec vous.

S'il n'arrive qu'en septembre, nous partirons tous ensemble pour aller passer avec vous automne, hiver, printemps et été, ou bien, si la santé de Marianne s'y opposait, je partirais seul pour aller passer seul avec vous septembre, octobre, novembre. Je reviendrais, le gros de l'hiver, rejoindre Marianne ici, et nous reviendrions pour le 1er avril prochain passer toute l'année.

Cette incertitude, qui se prolonge sur le moment réel de l'arrivée du ministre ici, nous gêne autant qu'elle nous ennuie. Nous venons de manquer deux occasions de louer notre casino pour quatorze mois, à *vingt louis* par mois, parce qu'il fallait le livrer au 15 juin. Et qui sait ! nous

nous serions trouvés peut-être sans maison à côté de la nôtre, et restés avec chancellerie, etc., sur les bras. Au reste, nous louerons très-bien à cause des meubles et du jardin en ville. Nous aurons un ample intérêt de notre argent.

Nous espérons, sans y compter, notre ami Montherot ici pour le 10 mai. Je le mènerai aux eaux de Casciano, s'il veut y venir, ou je le garderai ici où je conserve une partie de ma maison.

N'avez-vous point de réponse sur le délai demandé par moi pour payer les droits d'enregisment?

Je vois que le libéralisme l'a emporté à Mâcon comme ailleurs. Il s'arrêtera, comme le royalisme, quand il aura triomphé. Il paraît que l'opinion publique craint les excès des deux côtés et nous sauvera ainsi d'une révolution. Ce sont des oscillations inévitables après les grandes secousses. Mais le gouvernement représentatif se fondera, j'espère.

Écrivez-moi longuement et souvent pour me consoler de cette absence prolongée. Je demande à Dieu tous les jours de vous revoir le plus tôt possible.

Nos santés sont mieux depuis l'établissement de l'été qui a commencé depuis quelques jours seulement. Nous sommes encore dans les fêtes de la cour. Ce soir bal superbe chez le prince Borghèse.

ALPH.

Dites à Revillon de me faire venir de Paris (chez vous), pour m'y attendre, 6 livres de tabac deuxième qualité, et 2 livres première qualité. Vous me les ferez mettre en bouteille ou cruche de grès afin que j'en trouve tout en arrivant à Mâcon.

CCCCXXXIII

A madame de Lamartine

Mâcon.

Florence, 12 mai 1828.

Nous sommes encore ici avec Montherot, ma chère mère. Nous devions en partir ce matin pour les eaux, mais nous attendons le duc de Montmorency-Laval qui vient d'être rappelé de Rome et doit passer d'une heure à l'autre. Il vous portera peut-être cette lettre jusqu'à Lyon.

Dès que nous l'aurons reçu, nous partirons pour Casciano (huit lieues d'ici). Nous y serons quinze jours seulement. Nous reviendrons passer juin à Florence, juillet et août à Livourne, septembre à Milly. Nous n'avons pas de nouvelles directes de M. de Vitrolles depuis qu'il nous a chargés de lui louer une villa pour le 1er juillet. Nous attendons un deuxième ordre. Le savez-vous parti de Paris?

Montherot a trouvé Florence dans sa beauté

physique, car nous avons déjà vingt degrés de chaleur, et c'est trop. Mais il l'a trouvée dans la solitude et le deuil par la mort de M. Demidoff, ce père de madame D..., qui y tenait plus d'état qu'une ou deux cours avec ses six millions de rente. J'ai cherché à savoir si les testaments portaient un legs à madame D., mais il ne paraît pas qu'il y ait pensé. Il a été surpris par la mort, quoique fort malade. Tout est mort avec lui en fait de plaisirs et de fêtes.

Nous sommes déjà dans notre joli ermitage, retirés comme à la campagne, et nous nous en félicitons pour notre compte. Montherot a cependant vu une partie de nos amis. Nous lui avons donné deux bons dîners. Il nous quittera lundi 18. Je le mènerai de Casciano à Pise qui est tout près. Sa santé est bonne. Il fait des pas et des vers. Les nôtres sont telles quelles, ce printemps m'a un peu rendu ma fièvre. Julia est triomphante comme à l'ordinaire. Madame Birch, heureuse de son jardin, bien de santé, faible de tête. Marianne, pas mal pour elle.

Nous soupirons, moi surtout, pour aller vous rejoindre et passer l'hiver et l'été avec vous. Un

hiver seul ne fait pas mal après trois ans d'Italie, surtout à Mâcon. Il ne nous faut qu'une ou deux chambres de domestiques de plus.

Ce que vous nous dites des santés de la famille nous enchante. Parlez-leur bien à tous de nous et de notre impatience de les revoir. Montherot m'a donné bien des détails.

Je vois débuter M. de Rambuteau à la tribune d'une triste manière. Que pensez-vous de la politique intérieure? Montherot paraît inquiet. De loin les choses me semblent embarrassées, mais non désespérées. Nous sommes trop près des souvenirs de la révolution pour en avoir une seconde. Les Girondins qui règnent aujourd'hui, détestables pour commencer une révolution, sont peut-être meilleurs pour la terminer. Dieu nous protége et protégera.

LAMARTINE.

Écrivez toujours ici. Comment va ce pauvre Cessia? Nous en sommes bien en peine.

CCCCXXXIV

A monsieur le comte de Virieu

Casciano, 12 juin 1828.

J'ai enfin ta lettre aux bains de Casciano où nous sommes encore pour quinze jours. Je suis bien fâché que tu sois mécontent de mes vers à Guichard. Je ne parle pas de la deuxième partie, pure drogue, mais de la première que je trouvais excellente, et qui avait fait grand plaisir ici. Relis-la, et donne-moi quelques motifs, si tu en as le temps. Je ne proteste jamais contre ton opinion en poésie, car l'expérience me la prouve bonne et seule bonne ; mais cette fois je voudrais un motif ou deux, autrement je croirais mon talent en désarroi, ce qui est possible, la machine y étant tout entière un peu.

Je t'enverrai ces jours-ci une *Harmonie* que j'écris, intitulée l'*Infini* ou *Que ta volonté soit faite !* Nous verrons s'il faut décidément *solvere equum.* Du poëme je n'en parle pas : ai-je le temps d'y

penser entre les courses, les dîners, les affaires et les incertitudes de ma position? Je ne sais si je serai ici encore dans un mois ou si je n'y serai pas dans six. Nous ne nous verrons en tous cas qu'en septembre. J'ai pris maison d'été à Livourne. Je vais passer seulement quinze jours à Florence.

Te voilà président! Bien, si c'est pour faire semblant et ne mettre à cette fumée ni ton argent, ni ton cœur, ni ton esprit; bien, si c'est pour être porté à la Chambre et au ministère. Autrement *pessimè!* Un homme comme toi ne doit faire que de l'agriculture. Voilà le lot du grand seigneur qui est un homme; mais de l'industrie, jamais! L'industrie n'est ni noble, ni religieuse, ni morale, ni politique; elle est bourgeoise, avide, avare, et voilà tout. Lave-toi les mains, dès que tu pourras. Mais cependant, une fois entré, achève la sottise avec honneur, et laisse-les à la fin de ta présidence enchantés de toi et n'en entendant plus parler.

Je reçois ta lettre et l'ordonnance Veryssel, mais j'ai pris les eaux en effet sans succès. Je vais ensuite aux bains de mer, mais je n'en prendra guère que contre la chaleur.

Je suis malade, ennuyé, insupportable à moi-même, et brûlant de m'en aller labourer quelque temps. Mais nous ne nous verrons qu'en septembre.

Adieu.

Écris donc.

CCCCXXXV

A madame de Lamartine

Mâcon.

Florence, 26 juin 1828.

Cette lettre vous sera remise, chère maman, par M. Delahante que j'expédie en courrier pour Paris. Nous n'avons toujours rien de nouveau, mais nous nous préparons nonobstant comme si nous devions partir le 1er septembre. Notre maison sera louée pour un an, à dater du 1er octobre, à la princesse Galitzin, pour 500 francs par mois. J'y mets une clause évasive en cas que M. de Vitrolles ne vienne pas. Mais ses effets arrivent, ce qui nous donne espoir. La Cour s'en va en Sardaigne et à Livourne. Nous sommes dans une semaine de fêtes jusqu'au cou : des courses de chars, de chevaux, des théâtres. Toute la journée en uniforme et en gala par la ville, et toute la nuit en bals. Le 5 ou 6 juillet, nous irons nous reposer à Livourne. Tout cela se passe par 26 degrés de

chaleur, et avec la goutte mal guérie au pied droit.

Marianne veut que je vous dise tous ses remercîments pour le joli cadeau en bronze et le fichu trouvé hier par hasard en défaisant la caisse de vin. Nous avons vendu le vin sans difficulté cinquante sols la bouteille. Je voudrais en avoir mille; une fois ou l'autre nous reprendrons ce commerce. Je ne fais que vendre depuis huit jours, et en vérité j'en avais bon besoin, car nous avons assez acheté depuis trois ans.

Faites-moi donc venir encore ici vingt-quatre livres de tabac de Paris, deuxième qualité, même boutique, par Revillon, à mon adresse à Livourne. En avez-vous fait ma provision de douze livres du même à Mâcon?

L'état de Montherot qui me le mande en vers burlesques ne m'inquiète pas, celui du pauvre César bien davantage. La continuation du mieux de mon père nous enchante et nous confirme l'espérance d'un véritable rétablissement.

Julia est maigrie et enlaidie. Elle grandit beaucoup, mais la santé est parfaite.

La pauvre Marie Litaud nous trouble et nous

inquiète. Nous aurons besoin d'une bonne excellente pour Julia en arrivant. Commencez à vous informer. Je voudrais quelqu'un de respectable, et pas de jeunesse.

Nous expédions sur Mâcon, ces jours-ci, des tableaux et des albâtres, etc., etc. Vous recevrez tout cela en son temps.

Mille tendresses à vous, à mon père, à mes tantes. Qu'il nous tarde de vous revoir tous ! Nous irons pourtant en voiturin par économie, et vendant nos voitures trop lourdes pour Saint-Point.

LAMARTINE.

CCCCXXXVI

A monsieur le comte de Virieu

Florence, 6 juillet 1828.

Je ne t'écris guère parce que j'ai vingt-huit degrés soutenus de chaleur dans mon cabinet et vingt-deux à la chancellerie. Il n'y a pas d'amitié, pas de verve, pas de zèle, qui résiste à vingt-huit degrés ; l'amour seul est à cette température, et véritablement c'est son règne à Florence. Les nuits sont divines. Je les passe à errer en calèche dans les rues ou sous les pins harmonieux des *Cascines*, environné de beautés séduisantes qui disent : *Ohimé!* et à qui je ne dis rien. Le jour, couché sur un canapé, un livre à la main.

J'attends le certificat de vie, le passe-port ou la visite officielle, et je compte les minutes de chaque importun. On ne sait pas assez ce que c'est que vingt-huit degrés soutenus depuis la fin de juin. Sans les glaces je serais un homme fondu ou coulé, comme vous dites là-bas.

Parler du chaud, diras-tu, tandis qu'on renvoie les Jésuites, qu'on vote une loi d'élection faite exprès pour constituer l'honorable corps des avocats de village, et qu'on permet à tout non-galérien d'endoctriner ses amis par un journal! Voilà ce que c'est qu'un homme abruti par la chaleur.

Quant aux Jésuites, je ne veux pas qu'on les renvoie comme corps enseignant, mais bien qu'on ne leur attribue pas le privilége, non plus qu'à personne. S'ils l'eussent eux-mêmes entendu ainsi dans leur règne, ils ne seraient point aujourd'hui dehors. Je ne puis m'empêcher de dire aussi, en franche et loyale conscience, que s'ils sont, comme ils doivent l'être, dévorés du désir du bien, rien ne les empêcherait de se reconnaître soumis à la loi commune et de laisser leurs colléges sous l'inspection du gouvernement et de l'Université. Il n'est pas d'article de foi qui défende de bien élever la jeunesse en reconnaissant la suprématie des lois d'un pays et en s'y soumettant par amour du bien. Ce côté n'est pas le beau côté de leur défense.

Cependant vous devez être dans un beau tapage. A lire la *Gazette*, on se croit au temps de Dioclé-

tien. De bonne foi, cela fait pitié de loin; je ne sais ce que cela fait de près. Il y a eu mal, mais il est bien réparable, et je crois que ce monopole de religion par un seul corps, fût-il d'élus tout entier, est contraire au sens commun comme à la religion bien entendue. Mais il faudra un siècle pour en convenir.

Ici finit mon raisonnement et mon papier. Je ne pense pas que nous soyons si près d'une vraie révolution. Je crois que les constitutions sages sont le paratonnerre des trônes. Je crois que nous avons fait force sottises depuis trois ans, et que nous en sommes punis, mais non *usque ad mortem*.

Adieu.

L.

CCCCXXXVII

A madame de Lamartine

Mâcon.

Livourne, 13 juillet 1828.

Nous voici, chère mère, établis à Livourne à la suite de la Cour, depuis deux jours, dans la même maison de campagne que nous habitions il y a trois ans. Nous y avons retrouvé vingt-deux degrés, la fraîcheur et le vent de mer et les bains de mer, au lieu de trente et trente et un degrés soutenus que nous avions à Florence depuis quinze jours, sans vent, sans fraîcheur la nuit, mourant ou dormant tout le jour. Ceci nous ravive un peu. J'étais fondu et prodigieusement maigri par cette température ardente.

Nous n'avons toujours aucune nouvelle de M. de Vitrolles. Je ne puis partir avant septembre, parce que le Grand-Duc ne rentrera qu'au 20 août ; et jusqu'à ce qu'un ambassadeur ait été présenté et ait donné ses lettres de créances, quoique présent, il n'est rien et ne peut rien si-

gner. Du reste je suis tout prêt. J'ai vendu deux chevaux, mes trois voitures livrables à mon départ. J'ai envoyé mon cheval arabe à Turin pour le prince de Carignan. J'ai licencié notre valet de chambre français ; écrivez à Cécile que c'est sans motifs de mécontentement, mais parce que je supprimais deux domestiques, et qu'il était le moins ancien. J'en suis fâché, il avait d'excellentes qualités et faisait notre affaire à merveille, mais (ceci entre nous deux seuls) j'avais quelques motifs qui m'ont déterminé tout en le regrettant. Je l'ai très-bien traité pécuniairement. Il nous quitte avec regret, mais bien pourvu.

Je n'ai fait que vendre depuis un mois, porcelaines, cristaux, vins étrangers, plaqués, tableaux, voitures, harnais, etc., etc. Cela m'a remonté un peu et me mettra à même de vous arriver sans dettes et avec une fortune ordinaire après trois ans de luxe et de réceptions. Nous nous en irons dans un humble et large voiturin. Je rachèterai à Paris ou à Genève une voiture de campagne plus légère que ma belle calèche qui est vendue 2,000 francs. J'ai peu perdu sur mes équipages.

Adieu, chère mère. Nous sommes en révolution à Naples, mais ce n'est pas sérieux.

Mille tendresses.

ALPHONSE.

CCCCXXXVIII

A monsieur le comte de Sercey

Paris.

Livourne, 13 juillet 1828.

J'ai reçu votre lettre, mon cher Sercey. Je connais vos désirs de me succéder, mais ma démission n'est pas encore liquidable. Je ne veux pas donner ma démission de Florence avant d'avoir ce qui m'est dû, une place convenable ailleurs. Vous voyez que cela peut aller loin. Parmi les places convenables je compte certainement Rome. Si donc vous croyez que Rome soit vacant, mettez-moi sur les rangs auprès de M. de La Ferronnays: je ne refuserai pas, pourvu qu'on me donne un congé d'un mois ou deux pour aller voir ma famille. Ceci arrêté, je serai enchanté de vous avoir pour héritier, et vous aurez en vérité la perle en diplomatie. Tout ceci peut s'arranger en six mois de temps.

Je n'ai aucune nouvelle du baron de Vitrolles.

Quand enfin il arrivera, et que je l'aurai installé, je partirai vers le 1er septembre, et je serai vers la fin à Paris. Tâchons de nous découvrir alors, et agissons de concert s'il y a à agir. Sinon, je reste un an et plus titulaire de Florence. Je ne veux pas sortir de la queue : on a trop de peine à y rentrer, vous le voyez par vous-même.

Je suis à Livourne avec ce qui nous reste de la Cour. Le Grand-Duc est à Milan et Turin pour un mois.

Adieu, mon cher Sercey. Julia vous attend, et ma femme vous dit mille choses, et moi je vous aime de tout mon cœur.

LAMARTINE.

CCCCXXXIX

A madame de Lamartine

Mâcon.

Livourne, 16 juillet 1828.

J'ai enfin le plaisir de vous annoncer, chère mère, que M. de Vitrolles me mande qu'il sera ici à la fin de ce mois. Il doit être à Turin demain, et bientôt à Gênes. Ses attachés arrivent quelques jours avant lui. J'attends ici l'avis de sa toute prochaine arrivée pour aller le joindre à Florence et l'installer. Je reviendrai ici une quinzaine prendre quelques bains de mer ; puis j'irai vers le 15 août faire la présentation à la Cour et prendre congé. J'espère ainsi pouvoir m'acheminer vers les derniers jours d'août. Mais, allant en voiturin, nous irons lentement.

Après des chaleurs soutenues de trente degrés à Florence, nous avons retrouvé ici ce climat léger, frais, ventilé, délicieux qu'on y a l'été, bien plus agréable qu'à Mâcon ou Saint-Point. Nous y

avons même trop frais pour nous baigner dans la mer, ce qui désole Marianne. Je voulais qu'elle partît ces jours-ci avec son monde, et moi être libre, aussitôt mes fonctions finies, d'aller vous rejoindre rapidement, mais la manie des bains de mer la retient ; elle veut absolument en essayer encore. J'ai embarqué ce matin presque tous mes effets sur un vaisseau de Marseille. Vous recevrez tout cela par le roulage, peut-être avant notre arrivée. Il y a dix caisses, mais pas grand' chose dedans, excepté quelques tableaux.

Nous vous plaignons bien de n'être pas à la campagne en été. J'espère au moins que nous y serons ensemble en automne avec mon père. Milly lui a fait tant de bien l'année dernière que je ne comprends pas comment il ne s'y fait pas porter cette année qu'il est sensiblement mieux : un changement d'air une fois par an est très-nécessaire au corps humain. Quant à moi, j'ai besoin d'en changer aussi.

Moralement et physiquement, je m'ennuie et ne trouve pas le temps d'écrire un vers, et je me porte assez mal aussi cette année. Je ne rêve que Saint-Point, repos, lait d'ânesse, et soirée

de famille. Je suis las d'être aux ordres du public les trois quarts de la journée.

Nous approuvons tout ce que vous avez fait pour Marie et désirons bien la conserver. Nous aurions besoin d'une gouvernante-bonne, d'une haute confiance, pour Julia. Ma femme songe un peu à emmener une petite Florentine qui lui enseigne le piano et qui est gentille. Cela m'ennuierait un peu, mais il faudra s'y résigner faute de mieux. C'est un enfant sans défaut que Julia : le caractère d'un mouton et l'esprit d'un aigle. Il n'y a qu'à la mettre dans la bonne route.

Je compte toujours sur mon tabac de Livourne et de Mâcon. Que je sois ici ou non, peu importe, on le recevra : il faut profiter de mes franchises.

On parle de m'envoyer à Rome où M. de Chataubriand n'irait pas, et où je serais en peu de temps chargé d'affaires. Si cela se confirmait en France, je pourrais accepter. Cela me mettrait en position d'être ministre plénipotentiaire aussitôt après ; et Rome, en attendant, y étant chargé d'affaires, me vaudrait une quarantaine de mille francs qui nous arrangeraient bien tous.

A propos d'argent, prenez pour vous chez

M. Delahante ce dont vous avez besoin dans votre pénurie de vente de vin. Nous compterons ensuite.

Mille tendresses à mon père et à mes deux tantes que je voudrais bien trouver encore réunies à Monceau. Je m'arrêterai peu en passant. J'irai jusqu'à Paris et reviendrai huit jours après.

Nous recevons à l'instant la nouvelle de la mort du cousin de ma femme, gouverneur de la Trinité. Nous la cachons à madame Birch qu'elle tuerait. Ma femme est au désespoir, et moi très-affligé.

ALPHONSE.

CCCCXL

A madame de Lamartine

Mâcon.

Livourne, 22 juillet 1828.

Ma chère maman, il me vient en pensée que votre vin étant à 27 francs le tonneau, et ne pouvant même trouver à le vendre à ce prix, il pourrait être d'une bonne spéculation pour moi et pour vous de vous en acheter 200 tonneaux que vous feriez simplement déposer pour moi dans les magasins de Boissy et soigner à mes frais par Fontaine. Je le garderais un, deux ou trois ans. Vous auriez l'argent tout de suite, et moi je le recouvrerais avec usure en son temps. Si cela vous convient, remettez-moi les 200 pièces au prix courant et quelque chose de plus, au prix auquel vous comptiez le donner à un autre. Je vous paierai en arrivant, vers le 13 septembre, tout comptant. En attendant mieux, prenez chez M. Delahante selon vos besoins.

Nous sommes ici toujours *in statu quo*. Nous avons eu hier la grande-duchesse, les jeunes archiduchesses composant la cour, qui nous ont fait l'honneur de venir passer la soirée chez nous. J'ai récité des poésies. La grande duchesse régnante, à son retour, doit y venir aussi. Quand nous parlons de départ, on nous comble de regrets bien sincères et bien touchants. J'attends M. de Vitrolles vers les premiers jours d'août.

Pour la fin de ma gestion, j'ai un incident fâcheux. L'attaché à la légation, que je comble de bontés et d'amitiés, à qui j'ai fait part de mes propres appointements, et avec qui j'ai vécu trois ans comme un frère, s'est tout à coup sans motif brouillé avec moi. Cela me fâche beaucoup relativement à M. de Vitrolles ; cela donne mauvais air à une légation. Mais, comme j'ai la conscience nette comme l'or avec lui comme avec tous ici, cela m'afflige sans m'aigrir. C'est ainsi qu'on est souvent récompensé dans ce monde, il faut s'y accoutumer. Il en aurait fait tout autant au marquis de la Maisonfort comme à moi son bienfaiteur. Je lui ai augmenté de 2,000 francs

ses avantages. Je lui ai fait avoir une pension du roi et une à son frère, une gratification tous les ans du ministre. Tout cela a été oublié en un moment. Ainsi va le monde.

M. de Vitrolles me mande qu'on ne voulait pas me donner de congé, ce qui m'inquiète un peu sur sa prolongation. Cependant je suis décidé à ne pas revenir comme secrétaire, les années le défendent. Une fois encore à Rome ou à Constantinople, ou plus du tout.

Nos santés sont peu brillantes cet été. La mer est trop froide pour s'y baigner avec succès. Nous espérons toujours partir du 20 au 25 août. J'irai à Florence arrêter le voiturin lorsque M. de Vitrolles y sera déjà, et que je saurai le jour où le grand-duc y reviendra et le recevra. Ce voyage du duc retardera notre départ : tant qu'un ambassadeur n'est pas présenté, le chargé d'affaires est toujours en fonctions.

Adieu, chère mère. Nous nous faisons un grand bonheur d'aller enfin vous rejoindre pour un an au moins.

Vous savez que notre maison à Florence est louée 500 francs par mois, celle de Londres

10 louis par semaine. Je commence à croire que les maisons dans les capitales sont une bonne nature de propriété.

Adieu, mille tendresses.

ALPH.

CCCCXLI

A la marquise de Raigecourt

Florence, 27 juillet 1828.

Nous avons reçu de bien tristes nouvelles du jeune ménage : madame de Beufvier écrit à ma femme que la jeune femme est toujours bien faible et Raoul bien tendre et bien soigneux. Nous avions espéré les voir et les recevoir à Florence cet hiver, mais voilà que le baron de Vitrolles va nous arriver et que nous irons nous-mêmes passer l'hiver en France. J'espère être à Paris pendant quinze jours d'octobre et vous y trouver cette fois. J'y retournerai encore au printemps, car j'espère qu'après trois ans d'exil et de travail j'aurai un congé un peu long. Vous savez ce que je retrouverai avec le plus de charmes à Paris : c'est votre bon et doux salon.

Nous quittons cependant avec regret ce pays ravissant et cette cour surtout, la plus vertueuse, la plus aimable, la plus amicale, que nous puis-

sions jamais rencontrer. Nous avons été comblés de bontés et d'affection. Nous serions de grands ingrats si nous ne laissions pas ici une partie de nos cœurs. J'y ai acheté une maison dans la ville, entourée d'un domaine champêtre. Je revends maintenant en détail une partie du domaine seulement, qui me fait rentrer dans tous mes déboursés, et je garde pour rien un joli hôtel parfaitement meublé que je loue 25 louis par mois, un beau jardin anglais et des champs utiles. Cette opération financière me donne envie de faire des spéculations. Hors des spéculations et de la haute politique, je ne suis plus propre à rien; l'ennui me possède beaucoup comme dans ma première jeunesse. On change, dit-on, tous les sept ans. Je le crois de l'esprit sinon du cœur, car je n'ai jamais changé d'amitiés mais bien souvent de goûts.

Le spectacle de la France, que nous voyons de loin, nous paraît bien singulier. Il me semble que tout y change comme moi-même, et plus vite encore. Qu'en pensez-vous? Êtes-vous, avec votre raison élevée et qui comprend tout, de l'avis des gens qui croient tout perdu? Je n'en suis pas

d'ici, mais d'ici on ne voit que l'ensemble, les détails nous manquent.

Je pense qu'en nous en allant, soit à Gênes soit à Genève, nous trouverons madame de Beufvier et ses malades, et, j'espère, en meilleur état. Nous les chercherons sur la route, et nous nous arrêterons certainement pour les voir à notre aise et vous porter de leurs nouvelles, s'ils ne sont pas avant nous auprès de vous.

Voilà donc M. de Sade député : sa vie commence. Je crois qu'il fournira une brillante carrière. Ce n'est pas un homme de la foule. Aymon s'est fait fabricant de fer fondu. Je viens de lui écrire une épître burlesque sur ce burlesque emploi de son génie. A quoi l'ennui nous réduit-il? Il ne faut pas lui en parler trop fort, cela le choque.

Adieu, Madame. Mille et mille tendres et éternels souvenirs. Ne me répondez pas ici, mais à Mâcon dans six semaines. J'espère y être alors ou bien près.

A. DE LAMARTINE.

CCCCXLII

A monsieur le comte de Virieu

Mâcon, 12 septembre 1828.

Je m'afflige du délai et de l'incertitude. Qu'est-ce que des affaires? On a toujours le temps; mais des amitiés, non.

Quand je dis que mon discours à Mâcon est un discours pour rire, cela veut dire, non pas qu'il est un jeu d'esprit, je n'aime pas les jeux d'esprit, mais que c'est une babiole peu importante.

Mais tu ne comprends pas ma pensée centralisatrice et décentralisatrice, quand tu m'accuses de contradiction. Ma pensée, en cela conforme à la nature des choses, a toujours été ceci : décentraliser les forces intellectuelles et centraliser l'action administrative, car la pensée est une chose essentiellement libre, multiple, diverse et décentralisée, et l'action est une chose essentiellement une et centralisée. Sans unité et centralisation, nulle action concordante, efficace et

forte. Décentraliser un pays, c'est le démembrer, c'est le tuer.

Je ne vous comprends pas de ne pas le comprendre. Si on vous laissait faire il n'y aurait pas de France dans dix ans, il n'y aurait que des provinces, et, comme le même principe appliqué à l'unité provinciale la démembrerait et l'énerverait aussi, bientôt il n'y aurait plus de provinces, il n'y aurait que des municipalités, puis bientôt plus de municipalités mais des individualités. Votre système se résout par l'individualisme, la chose la moins patriotique et la *moins humaine;* le mien par la collection et l'unité donnant à l'action humaine l'intensité et l'irrésistibilité d'une action divine. Vous oubliez trop la grande utilité des gouvernements, c'est de produire non pas seulement la liberté, le droit, la sécurité, mais la *force sociale* pour opérer ce que Dieu veut opérer par l'homme et pour l'homme. Les nations sont de *grandes machines*, vous les disloquez.

Adieu. Viens causer, je ne sais pas écrire.

LAMARTINE.

CCCCXLIII

A monsieur le vicomte de Marcellus

Ministre plénipotentiaire à Lucques.

Mâcon, 14 septembre 1828.

On m'écrit, mon cher Marcellus, que vous avez eu la bonté de nous attendre à notre passage présumé à Lucques, ainsi que M. de Maistre. Une inadvertance de notre voiturin qui a pris la route de via Reggio, au lieu de celle de Lucques, nous a privés du bonheur de vous voir. Arrivés à Pietro Santo, il était trop tard. Ma femme aurait pris les commissions de madame de Marcellus, et moi les vôtres. Mais vous pouvez les envoyer ici, et, à mon retour à Saint-Point, je les exécuterai en bon voisin. Je dis à mon retour, parce que je pars demain pour ma terre en Bourgogne, de là huit jours à Paris, puis un an de Charolais. Disposez de moi alors.

J'ai trouvé la France bien tranquille, malgré le bruit que nous faisons au dehors. Je ne crois

pas à une commotion imminente, mais à une pente douce qui nous fera descendre par échelons jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'à remonter. Les esprits sont sans boussole politique, mais ils sont aussi sans aucun entraînement révolutionnaire. Vous pouvez croire à ces symptômes et en conclure ce que votre excellent esprit doit attendre de l'avenir.

Adieu, mon cher Marcellus. Croyez à tous mes anciens sentiments pour vous. Mes hommages respectueux et les souvenirs de ma femme à madame de Marcellus.

LAMARTINE.

CCCCXLIV

Au comte de la Grange

Château de Montculot, près Dijon, 29 septembre 1828.

Après quelques détours, votre lettre m'est arrivée, mon cher Édouard, au moment où j'allais partir pour Paris. Je me hâte de vous répondre afin de vous y rencontrer, mais je n'y serai que pour dix jours. J'y vais seulement pour dire que j'y suis allé. Je reviens passer l'hiver et, j'espère, printemps et été dans ma solitude dont j'étais affamé autant que d'autres sont affamés du monde et du bruit. Je voudrais seulement vous avoir pour voisin, à quelques milles d'ici, et aller de temps en temps rafraîchir mes idées dans les vôtres.

J'ai cherché vainement à me procurer en Italie votre ouvrage (1) de l'année dernière. J'espère être plus heureux à Paris. Je l'ai lu. Beaucoup d'éloges. Mais j'attends quelque chose de

(1) *Les Pensées de Jean Paul.*

votre propre fond : il ne faut greffer que sur les arbres non fertiles, or traduire est une greffe.

Je sais que Suleau est plongé, comme je viens de l'être, et comme vous le serez, dans les ennuis officiels. J'ai cependant remarqué ses allocutions dans les journaux. Elles ont toutes plus de caractère que les lieux communs préfectoraux. On sent la griffe d'un écrivain jusque sous la plume du préfet. J'ai toujours fortement auguré de lui depuis que je l'ai lu, et surtout vu.

Vous me parlez de mes vers, je n'en fais plus ; de mes projets diplomatiques, je n'en ai point. J'ai trente-sept ans, et je trouve dur d'aller recommencer le métier d'attaché ou de secrétaire sous quelque animal que je n'aurais pas choisi. Je ne veux pourtant pas me retirer avant d'avoir le droit de rentrer ministre.

On me dit que vous désirez Florence. Je vous le souhaite, c'est enchanteur. Je vous dirai, quand je le saurai, si je le quitte sans retour, comme je le pense. Vous y trouverez un homme très-agréable, le baron de Vitrolles. Nous som

mes, vous et moi, trop en arrière, il y a de quoi hésiter, et j'hésite.

Adieu. Venez donc dîner un jour à Paris, à l'hôtel de Rastadt, rue Neuve-Saint-Augustin, et revoir un homme qui vous apprécie et vous aime sincèrement et vivement.

LAMARTINE.

J'arrive à Paris le 2 ou le 3 octobre. J'en pars le 12 ou le 14.

CCCCXLV

A madame de Lamartine

Mâcon.

Paris, 14 octobre 1828.

Ma chère maman,

J'ai vu le roi ce matin qui m'a traité avec toute bonté et témoigné toute satisfaction de mes services. Il m'a dit qu'il lisait toutes mes dépêches avec un vif intérêt, et m'a assuré de la continuation de sa bienveillance. Il m'a gardé fort longtemps à parler de choses graves avec toute confiance. Je ne lui ai rien demandé et me suis borné à lui exprimer ma reconnaissance pour sa confiance royale. J'ai été enchanté de sa santé, de sa bonhomie, de sa manière de voir et de parler, et surtout de sa parfaite bonté pour moi, dont je n'oserais répéter les expressions dans une lettre.

Rien de nouveau sur M. de la Ferronnays. Je crains que je ne puisse le voir avant le 27 ou le 30.

Dites à Marianne que toutes ses commissions sont faites : une superbe fourrure en petit-gris avec un manteau de velours de je ne sais quoi bleu de la Chine, une robe de popeline ravissante, une capote, deux bérets à jour, des gants, des souliers, et une jolie voiture à sa guise. Je suis ruiné; j'aurai à peine pour m'en retourner. Mais nous aurons de l'argent dans deux ans quand je voudrai publier mes vers. Cependant cet argent est destiné à des œuvres pieuses.

Mme de Vaux part ce soir pour Hondschoote. Je n'ai pas pu la voir, quoique j'y sois allé deux fois hier encore. J'ai vu les Messieurs; M. de Pansey ne sera pas de retour avant le 30.

Adieu, mille et mille tendresses.

ALPHONSE.

CCCCXLVI

A madame de Lamartine

Mâcon.

Paris, 18 octobre 1828.

J'ai reçu votre charmante lettre, chère mère, en arrivant à Paris. Je n'y réponds qu'aujourd'hui en vous priant de faire savoir de mes nouvelles à Marianne. Elles sont bonnes, si ce n'est une fièvre de mal de gorge qui m'a retenu deux jours dans ma chambre et qui ne me laissera sortir bien couramment que demain. Ma chambre ne désemplit pas de monde à me fatiguer ; il vaut mieux aller soi-même. Ma réputation littéraire n'est pas si tombée que je le croyais : les libraires me font toutes les offres que je pourrais désirer. Mais, à mon grand regret comme financier, je ne puis accepter comme poëte et comme diplomate.

Au ministère on est à merveille pour moi, on m'a classé en première ligne, on ne me placerait que trop vite si je ne me sentais pas le besoin d'un

bon et long temps avec vous. L'ambition m'ennuie au lieu de m'enivrer. Mais je puis calculer avec certitude que je serai ministre avant peu d'années. Malheureusement je le désire trop peu.

Mme de Vaux est de retour, elle part demain pour aller voir Eugénie. J'écris à Eugénie que, si elle veut venir ici vers le 22, je l'emmènerai. J'ai acheté une voiture comme il nous la fallait.

La politique générale, très-au-dessus de nos petits intérêts particuliers, me paraît, entre nous, moins rassurante de près que de loin. J'ai vu deux cents personnes de toute opinion, et le résultat n'est pas favorable. Le républicanisme, que je croyais bien mort, recommence à germer dans toutes les jeunes têtes. Ceci donne à penser et nuit aux longs projets. Il n'y a pas fanatisme révolutionnaire, mais il y a détachement complet du royalisme et des Bourbons. Fions-nous, comme vous dites, à la politique divine.

Mille tendresses à vous et à mon père. Mme de Vaux m'a remis un paquet à vous porter. Je lui ai remis pour vous trente-deux francs. Écrivez.

Adieu et mille choses à mes tantes.

ALPHONSE.

CCCCXLVII

A monsieur le comte de Virieu

Paris, 28 octobre 1828.

Je suis ici malade, comme à l'ordinaire dès que j'y suis, maintenant accablé de visites à faire et inondé de monde chez moi comme une puissance du siècle. Tout cela ne m'enfle pas mais me donne le flux de sang que j'ai eu et dont je me guéris en ne vivant que de riz à l'eau depuis huit jours, aussi ne tiens-je plus ma plume. J'espère être assez bien pour décamper dans la semaine, vers le 30.

J'ai été reçu mieux même que je ne le méritais. Le roi, Rayneval, la Ferronnays, Bourjot, d'Hauterive et *tutti quanti*, m'ont comblé d'éloges. Je suis le seul qui les aie éclairés et instruits. Ils me regrettent en Italie. Mais, ne pouvant plus y être en second, je suis désigné et comme nommé en premier à Londres. Ils m'ont annoncé officiellement cette destination ; ce sera exécuté au premier mouvement, dans les six ou sept mois. La

Ferronnays m'a dit : « Si je sors du ministère, comptez-y également, je ne sortirai pas sans avoir pris ces arrangements avec mon successeur. » Or tu juges que je suis satisfait, cela me lance sur la grande route et me fait ministre dans trois ou quatre ans. Voilà pour moi.

Pour la France, elle n'est pas si heureuse. Je n'y vois plus clair depuis que je suis au foyer. De loin j'espérais, de près j'appréhende. Il n'y a pas d'intentions révolutionnaires ; mais de la folie ultra-libérale dans la jeunesse pensante et du bonapartisme dans la population agissante, il y en a. De plus, attendons-nous sous ce rapport à de fiers tours de l'Autriche : elle ira jusque-là, je te l'ai dit et te le répète. Espérons en Dieu et dans le bon sens des *country-gentlemen*, et surtout dans la peur de la révolution quand nous la reverrons face à face, chose qui se pourrait voir en 1829, et dont le ciel nous garde !

Parlerons-nous amis? Vignet *talis qualis* est ici chargé d'affaires. Toujours se voulant fiancer et toujours ratant la future ; mais il ne ratera point le ministère, il le tient dans un an. Mareste, toujours l'homme de plus d'esprit de Paris, dé-

sespérant à entendre sur la politique. Mme de Montcalm où je passe ma vie avec nos anciens amis, Lainé, Pasquier, Mounier, Portal, Villemain, Pozzo, etc. Rien autre à Paris en fait de grand monde. Mais du bas monde, des mandarins et des lettrés, en veux-tu voir? Viens le matin chez moi, j'en reçois, sans exagérer, trente à quarante par jour. J'ai germé et grandi pendant mon absence et mon silence. C'est trop commode pour ne pas s'en aller et se taire encore un ou deux ans, et que dire?

J'aurais donc tort cependant si je me plaignais des humains. Je suis écrasé, étouffé d'amitiés, de prévenances, de cajoleries, de dévouements universels, ce serait à en perdre la tête. Je n'en ai perdu que l'appétit et le sommeil, mais l'ivresse ne me plaît en rien; je me renferme et je m'en vais, et je n'ai toujours qu'un ami : tu sais qui. On me parle beaucoup de toi. Tu es une preuve qu'on n'oublie pas si vite qu'on le prétend ici. Tu y as laissé trace toute fraîche. Tu peux reparaître député; mais tout le monde, à commencer par Mounier l'industriel, blâme ton industrialisme. Sur ce point on est comme moi inflexible. Du

reste on t'aime bien, on te fera pair quand tu voudras, et, si j'avais un fils moi-même, ce que le ciel m'accorde! je pourrais rondement arriver aussi là, car quand les masses marchent et qu'on est, comme dit Canning, dans le torrent, où n'arrive-t-on pas? Hélas! si j'avais vingt ans, et que je ne fusse pas un honnête garçon, je ne donnerais même pas ma part de royauté, par le triste temps qui court.

Or adieu. Je vais te revoir dès que j'aurai été à Saint-Point recevoir une réception à pied et à cheval avec tambour et canon, qu'on m'y ménage à mon insu. Autant en ai-je reçu de bonne grâce à Montculot, il m'en coûte cinq cents francs pour l'avoir rendue au village; mais je ne donnerais pas cette cordialité du vieux temps et ces liens entre le pays et l'honnête habitant du castel pour cent mille.

Tu vois à mon épître que je t'écris un soir d'octobre, après avoir mangé mon écuelle de riz à l'eau, seul et m'allant coucher en paix. Fais-en autant, *et vale*, ainsi que mon filleul et sa mère.

AL. DE LAMARTINE.

A Mâcon dans dix jours.

CCCCXLVIII

A monsieur le comte de Virieu

Saint-Point, 21 novembre 1828.

Tu me demandes où je suis? Je suis à Saint-Point, à la tête de soixante ouvriers jusqu'à Noël. Tu me demandes quand je t'irai voir? Quand tu voudras, mais de préférence vers Noël. Je t'ai écrit de Paris ma nomination à Londres. J'irai, mais à mon cœur défendant : j'aime mieux ma vallée et ma paix. Mais une fois dans le torrent du siècle, où ne mène-t-il pas, *reluctans* ou non?

Je suis plus philosophe, plus ennuyé du monde actif que jamais, c'est pourquoi j'irai loin dans le monde actif. Qui a ce qu'il rêve? Je ne rêve plus.

Tu as donc enfin ta mère et ta sœur. J'en jouis pour elles et pour toi : voilà les vrais biens du bon Dieu. Je jouis aussi des miens à présent. Garde-les près de toi ou le plus près possible toute

leur vie, et dis-moi où elles sont, et si je puis les voir en allant à Lyon en décembre,

Voilà le moment qui approche où je dois rembourser chez toi je ne sais combien de mille francs empruntés pour solder Florence. Si tu le sais, dis-le-moi que je les porte. Je crois que c'est, 1° six mille francs cette année.

J'ai cent ouvriers à Montculot, j'en ai soixante ici, et je suis toujours à mon aise. Je crois qu'il y a multiplication pour l'homme qui, comme nous, ne mange son argent que sur sa terre et dans son ménage. Mon avenir de fortune est fort beau ici, et, en attendant, j'ai le jeu de cinquante mille francs de rentes.

J'ai le cœur plein de poésie, et j'en ferais si j'avais du temps sûr devant moi. Je voudrais bien quitter tout pour suivre mon génie, mais je ne sais comment faire. J'invoque la Providence pour qu'elle me dirige elle-même, et non moi. Je suis trop faible pour prendre un grand parti. Cependant l'ombre du Dante m'apparaît et me reproche. J'ai un remords, un vautour poétique dans l'âme.

Adieu. Ce monde va mal politiquement, mais il va bien physiquement. Que ne venez-vous tous

les six passer quinze jours ici! Nous aurions chaud, nous peindrions, nous parlerions, nous dînerions. Propose-le à tes dames et à mon filleul. Nous y sommes jusqu'à Noël.

Adieu.

25 novembre.

J'ai oublié de te dire qu'en arrivant ici j'ai eu une marche triomphale de deux lieues. Il y avait trois corps municipaux en rubans blancs, deux curés, cent hommes notables des communes voisines, armés et endimanchés, des discours, des batteries de bottes tirant sur les deux collines, des décharges de garde nationale tous les cent pas, des tambours, des musettes et des fifres, des vers, des lauriers, des discours et des devises, des groupes de tout le pays sur le chemin, nous prenant les mains et nous embrassant, enfin un coup d'œil charmant et touchant, plus un beau soleil par le 16 novembre. Arrivés au château, j'ai répondu par une harangue où j'ai prêché Dieu, le roi et les honnêtes gens. J'ai arrosé mon éloquence de deux tonneaux de vin, puis un déjeuner de cent soixante couverts. La cérémonie n'a fini qu'avec le jour. Rien n'était ni commandé

ni inspiré, tout spontané. Cela attache à un pays, et qu'on dise qu'en se comportant avec bonté et bon sens on ne peut exercer aucune influence ! Pendant un an, je les mènerais à la brêche. Nous étions à cheval avec quelques-uns de nos amis. J'aurais donné cent louis pour que tu visses ce coup d'œil.

CCCCXLIX

A monsieur l'abbé Dumont

Curé de Bussières.

Saint-Point, 1828.

Mille remercîments du charmant chien. J'irai vous en remercier plus au long un de ces matins et vous rappeler vos promesses. On me dit que cela ne va pas bien : Saint-Point vous fortifiera. J'y suis retenu par une espèce de goutte au pied. Je vous en souhaite autant.

Adieu. Mille hommages à vos aimables voisines, et constante amitié, malgré vos respects qui me pèsent sur le cœur.

ALPHONSE.

CCCCL

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Saint-Point, 11 décembre 1828.

Quand je fais des vers, je n'écris guère : tu n'auras donc qu'un mot ce matin. J'ai reçu ta lettre. J'ai mis Florence en vente, et j'espère avoir ou cette année ou l'autre une trentaine ou une quarantaine de mille francs à placer chez toi. Tu es mon homme, comme je suis le tien. Puisque tu ne veux de moi que le 20 janvier, je te porterai ce que je te dois le 20 janvier à Lyon. J'ai tout aussi le désir et le besoin de tè voir que toi moi.

Je suis dans un des rares moments où l'homme modéré et dégrisé peut dire : Je suis heureux. Je me repose entre deux fatigues. Mais mon repos est occupé. J'ai cent ouvriers à Montculot et presque autant ici. Je me lève la nuit pour ajouter au jour. Ma santé est supportable, mon âme paisible, mon cœur doucement rempli, mon esprit

intéressé, la route de ma vie sans pierre ni épines. Je n'ai qu'à remercier Dieu, et le bonheur et la reconnaissance sont, tu le sais, pour nous deux, les deux colonnes du sanctuaire. Puisses-tu être en même phase, et puissent-elles durer pour nous et pour la France! Je suis plus religieux quand je suis, comme ici, solitaire et content :

Ainsi plus le temple est vide
Et mieux l'écho retentit!

Parle de moi à mère, sœur, femme et filleul. Je pense sans cesse à vous et à ce qu'aurait de doux votre réunion dans cette solitude au mois de mai ou de septembre.

Je fais ou refais quelques vers parmi lesquels la plupart seraient de votre genre. Je pense au Grand-Lemps et je te vois à Pupetières, faisant ce que je fais à Saint-Point.

Je rentre à Mâcon la veille de Noël, je vais passer quatre jours à Montculot, alors je reviens à Mâcon passer janvier et février, pendant ce temps nous *se* verrons! Adieu.

CCCCLI

A la marquise de Raigecourt

Saint-Point, 15 décembre 1828.

Nous ne savons plus où vous êtes ni comment vous êtes depuis le douloureux événement. Que fait Raoul? Sa douleur, amortie par le coup même, n'est-elle pas plus sensible encore maintenant? Je le crains. Mais le temps ensuite, en venant à plus forte dose, tempérera tout ce qui est trop âpre aujourd'hui. Il lui faudrait au printemps un ami voyageur qui le prît avec lui et l'enlevât à lui-même pendant six mois ou un an. Si je vais alors en Angleterre, je pourrais être cet ami-là. Nous en parlerons en passant. Je le mènerais un peu à Londres, un peu en Écosse, un peu en Irlande. Il vous reviendrait, je l'espère, moins malheureux; car ce n'est heureusement pas à l'âge où les douleurs sont les plus vives qu'elles sont sans consolation : c'est plus tard qu'il ne faut rien perdre parce qu'on ne peut plus rien recouvrer.

Je n'ai aucune nouvelle indirecte de tout ce qui vous entoure. J'étais retiré au fond des montagnes où nous avons un hiver aussi doux et aussi brillant que le plus doux printemps. Nous travaillons et faisons travailler à force. Cette vie est cent fois au-dessus de toute vie politique ou même poétique. Il ne nous manque que quelques amis à l'âme élevée dans notre voisinage. Pourquoi ne sommes-nous voisins nulle part, pas même à Paris ?

J'ai été bien content de vos santés à Paris quand je vous ai vus. J'espère que cette secousse morale trop prévue n'aura pas sur vous de fâcheux effets. Nous-mêmes nous sommes très-bien ; dès que je repasse la barrière de Paris, je me guéris. Cet air humide, froid, bruyant, agité, ce mouvement physique et moral, désordonné, ne me vaut rien. Je suis ailleurs dix fois plus actif, mais d'une activité réglée qui ne me fait que du bien. Vive la campagne, même au mois de décembre ! J'y voudrais vivre et mourir.

Parlez de nous à Raoul et à madame de Beuvier. Nos pensées sont bien souvent où nous vous supposons. Que les vôtres nous rencontrent aussi

quelquefois ! Au mois de mai nous nous reverrons, j'espère, et vos blessures seront un peu cicatrisées. Adieu encore. Souvenez-vous de quelqu'un pour qui vous avez été plus qu'un ami, et qui ne saurait jamais l'oublier.

Ma mère et ma femme veulent encore que je vous les nomme à la fin de ma lettre. Elles vous sont attachées comme moi-même.

AL. DE LAMARTINE.

P. S. Rappelez à M. de Las Cases de m'envoyer au moins et bien vite deux ou trois cents bouteilles de vrai bon vin de Bordeaux comme le vôtre.

ANNÉE 1829

ANNEE 1829

CCCCLII

A monsieur le comte de Virieu

Mâcon, 13 janvier 1829.

Parlons affaires :

Voici les huit mille francs promis, savoir deux mille que je te rembourse sur la cote mal taillée que nous avons établie, il y a trois ans, et d'après laquelle je me suis reconnu ton débiteur de trois mille francs sur nos anciennes transactions de jeunesse, transactions par lesquelles tu me donnais toujours et je ne rendais jamais. Je crois t'avoir remis en deux autres fois mille francs, ce qui, avec ces deux mille, fait la somme arrêtée. S'il en était autrement, souviens-toi, dis-le-moi, et nous rectifierons à ton profit. De plus je te dois pour divers achats faits par toi pour moi, comme papier peint, etc. ; mais d'un autre côté j'ai payé à Florence je ne sais quoi, et à Paris des papiers, et à Sylvestris je ne sais combien ; voici entre autres un reçu de Margherini de cent francs. Fais

addition et soustraction, si tu as des souvenirs écrits, et établis ce petit compte que j'acquitterai ou que tu acquitteras selon le chiffre final.

2° Voici les six mille francs que tu as empruntés pour moi l'année dernière, et pour lesquels tu te substitueras vis-à-vis des créanciers que j'ignore, en les prenant pour toi, comme cela a été convenu, et en m'en renvoyant le billet que je t'envoyai de Florence en décembre 1827. Quant aux intérêts, paie-les pour moi, et je te les porterai à Lyon dans dix ou douze jours.

Je ne reste donc plus devoir par toi à Lyon que quatre mille francs que tu m'as pris à la même époque, mais dont l'échéance n'est que dans un an ou deux. Dis-le-moi, précise dans ton accusé de réception, et réponds-moi vite.

Je n'irai pas te voir avant le 23 du mois de janvier. Je logerai où tu dis. Je t'écrirai, deux jours d'avance, pour y avoir une chambre bien chaude au soleil, et voilà tout. Mais je ne pourrai rester plus de quatre jours, ce qui ne fait que soixante-quatre heures de conversation ; c'est bien peu en deux ans. Au reste, je suis comme toi, je n'ai pas grand'chose à dire, je laisse aller

le monde et la vie jusqu'à ce qu'ils disent du nouveau eux-mêmes. On me parle de députation de tous les côtés, mais je ne crois pas que l'on voulût réellement de nous par le vent qui court. Il nous faut dix-huit mois pour relever l'esprit des élections jusqu'à notre degré de température.

L'événement de ce pauvre M. de la Ferronnays me ferme, je crois, ma carrière. Londres me sera enlevé par quelque brave garçon qui inspectera le service de la table ou du lit chez M. de Chateaubriand; or je me sens trop vieux pour aller ailleurs, et trop fier pour ce métier. Adieu, nous parlerons de tout ceci entre les chenets.

LAMARTINE.

CCCCLIII

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Mâcon, 27 janvier 1829.

Archi-paresseux ! écris au moins pour affaires. As-tu reçu huit mille francs que je t'ai envoyés le 18 courant, sur MM. Beaup. et Cie, à Lyon, par un mandat de notre receveur général, M. Delahante? Je te demandais un accusé de réception, une quittance pour les deux mille que je restais te devoir et le billet de mes six mille que tu devais me renvoyer en t'y substituant, comme nous l'avions arrangé.

Écris-moi vite : oui ou non. Il fait trop vilain pour aller à Lyon avant la fin de février. Je suis souffrant et ennuyé. J'ai eu un automne plus beau que l'hiver, c'est naturel.

Je ne cause à fond ici avec personne, mais je suis bien vu de tous. On s'occupe beaucoup de

mon élection future. J'aurai un fort parti, si cela dure.

Je viens de faire pour la réunion du département une pétition pour les vins, qui a réussi.

Je lis des *Mémoires*, je tiens mon poêle à 14 degrés, je me couche à dix heures, et je me lève *idem*. Je ne fais ni vers ni prose : le temps en est-il passé? Je me sens bien plus apte à l'action et à la parole politique, et je m'en méprise.

Adieu. Je vais dîner à une noce que j'accompagne à minuit à l'église, insupportable et honorable fonction. Dis-moi donc où sont ta mère et ta sœur?

Adieu encore.

Je t'envoie ceci par Montherot, craignant de ne pas savoir ton adresse et de l'avoir *sbagliato*, en t'envoyant les huit mille francs.

CCCCLIV

Au comte Édouard de la Grange

Secrétaire de légation à Bruxelles.

Saint-Point, près Mâcon, 14 février 1829.

Ah! j'en viens enfin à vous, mon cher la Grange, après une litanie d'ennuyeuses lettres à répondre: c'est le plaisir gardé pour la fin.

Oui, j'avais reçu *Jean Paul* depuis quelques jours; et, qui plus est, une phrase de votre préface m'avait inspiré un morceau de poésie, que j'ai presque achevé. Je ne suis pas étonné qu'on trouve l'homme bizarre (par homme j'entends Jean Paul). Le commencement de sa pensée est solide et beau, l'explication qu'il en fait est souvent recherchée et maniérée. Mais, tel qu'il est, je suis enchanté de le connaître, et je vous remercie pour ma part de la connaissance que la France vous en doit. Vous êtes donc *in bivio*, comme moi. M. de la Ferronnays est une perte capitale pour mon ambition. Je n'ai éprouvé

qu'une longue injustice de celui que vous m'annoncez comme devant lui succéder. J'étais désigné pour Londres, je faisais mes paquets; je ne sais plus ce qu'il en sera. Il faudra nous faire nos places à nous-mêmes, si on ne veut pas nous les octroyer. Je pense que vous ne pouvez pas tarder à avoir infiniment mieux que Bruxelles. Quand on est marié, les seconds rangs sont les derniers. Il faut du dévouement à l'avenir pour résister aux déboires de notre situation à tous deux. Heureusement que la Providence nous l'a faite meilleure que la politique.

Remerciez madame de la Grange de l'aimable souvenir qu'elle veut bien me conserver. Je ne l'ai vue que deux fois et ne lui ai pas ou peu parlé, mais je l'ai vue et entendue : c'était assez pour la souhaiter à un de mes meilleurs amis.

Je mène, comme vous dites, une vie philosophique ici. C'est ce qu'on a de mieux à faire quand on n'a rien autre à faire. J'aime cependant la vie active, mais les affaires ne veulent pas de nous. Je fais peu ou point de vers, mais je lis, je griffonne des pages que je brûle. Je pense, et je vis suffisamment heureux. Il ne faut pas deman-

der plus à cette vie humaine qui ne trompe que les sots.

Adieu. Je vous quitte avec regret pour une réunion municipale. Je ne saurais assez vous dire combien votre fidèle et tendre souvenir me fait plaisir. Je vous ai aimé du jour où je vous ai vu. Je suis bien aise que cela dure et se renforce par la constance de vos propres sentiments et la sympathie de nos études et de nos talents.

Adieu encore.

LAMARTINE.

CCCCLV

A monsieur le comte de Virieu

Rue du Plat, Lyon.

Mâcon, 15 février 1829.

Je suis en esprit avec toi dans ces tristes moments, mais, comme tu le dis, je n'y vais point en réalité. Premièrement, je ne pourrais jouir de toi pendant que ton âme est troublée par la maladie de ton enfant, et puis je craindrais d'en rapporter les miasmes à ma petite fille. Attendons donc la guérison bien complète pour nous visiter. J'irai alors à Dijon, un de ces jours, faire une route pour Montculot, qui sera ma grande œuvre de cette année. Je reviendrai ensuite me reposer à Saint-Point, puis te voir à Lyon.

Si tu es triste, je ne suis pas gai. Je subis toutes les afflictions de l'hiver, je souffre comme un martyr, et je dois m'amuser et faire bonne mine, avec beaucoup de monde. Je n'ai pas le sol, et je suis accablé de dépenses; je voudrais

écrire des vers, et j'ai mal à la tête. Je suis obligé de désorganiser ma maison en domestiques, j'en renvoie trois ou quatre, pour libertinage, aujourd'hui même, c'est un ennui à fendre la tête.

Mais tout cela n'est rien auprès des tourments que donne la petite vérole d'un enfant. La mienne n'est pas mal, mais ma femme toujours souffrante, s'ennuyant de Mâcon outre mesure. A présent que j'aime ma vieille patrie, elle ne rêve que l'Italie. Son désir ou son regret qu'elle déguise mal me tiennent en suspens pour tout établissement. J'espère que nos établissements de l'autre côté des nuages seront plus solides, plus confortables, plus durables.

Vignet m'écrit qu'il va enfin être fait ministre. Qui l'eût dit qu'il aurait marché mieux que nous, parti si tard et si paresseux! Je ne sais rien de mon sort diplomatique, et je ne souffle pas mot. Le Chateaubriand me renverra comme toi à mes moutons. J'aurais aimé à ne quitter que premier secrétaire d'une grande cour pour rentrer ministre à la députation. Mais le ciel sait mieux que nous le chemin de la terre et du ciel. Je me fie toujours à lui de tout, quoique je vaille mieux

dans la prospérité que dans les misères de ce bas monde. Nous n'étions pas nés pour cette boue.

Adieu. Donne-moi fréquemment des nouvelles de l'enfant; donne-m'en de ta femme, mère et sœur. Où sont-elles?

Tu ne me réponds rien à mes aperçus financiers. Examine-les, et envoie moi l'ultimatum à ton loisir. Adieu encore.

LAMARTINE.

CCCCLVI

A monsieur le comte de Sercey

Paris.

Mâcon, 21 février 1829.

Mon cher Sercey, j'ai reçu votre bon et aimable souvenir, mais je ne sais où vous adresser le mien : vous serez peut-être à Rome quand lui arrivera à Paris.

Je ne puis vous dire rien de plus certain sur mon sort que vous sur le vôtre. Les promesses de M. de la Ferronnays me paraissent à Nice avec lui. Si on me replonge dans les inutilités à mon âge, si, après l'ambassade où on m'emploiera, je n'ai pas le droit de passer ministre, j'enverrai ma démission. Je suis révolté, comme vous, de la manière dont le personnel est entendu chez nous. Il vaudra mieux quitter que languir honteusement, à près de quarante ans, un des derniers secrétaires d'ambassade de son pays. Mais je ne quitterai pas pour de la politique, au contraire, et j'espère montrer à mes

chefs que j'étais capable d'être au moins employé au second rang par eux.

Ne comptez donc pas sur moi, mon cher Édouard, pour vous mener nulle part; selon toute apparence, je n'irai plus que pour mon propre compte, et je n'écrirai plus que pour le public. J'ai mandé tout cela à M. de Rayneval.

Vous êtes heureux de voir mesdames Gay. Dites-leur que je suis indigné de cette bête de calomnie qu'on a insérée sur moi, et que je viens de protester de nouveau à cause d'elles : je n'ai pas lu un vers de cette demoiselle, et je n'en ai entendu parler à personne.

Nous sommes venus passer le carnaval chez mon père à Mâcon. Au carême nous repartons pour la campagne. On vous dira toujours à Mâcon, chez ma mère, où nous sommes.

Adieu. Je vous aime toujours beaucoup et pour longtemps, Julia aussi.

CCCCLVII

A monsieur le vicomte de Marcellus

Ministre plénipotentiaire à Lucques.

Saint-Point, 25 février 1829.

Je vous remercie, mon cher Marcellus, des choses aimables que vous me dites au sujet de nos travaux sur le vignoble. Si vos souhaits pour moi se réalisent, j'espère que vous m'en ferez un jour sur des objets plus importants. Les hautes questions politiques ne manqueront pas plus à l'avenir qu'au présent. Le monde est une œuvre qui n'est jamais finie, il ne dure que pour changer, il ne change que pour occuper notre intelligence et toutes nos facultés. Elles auront leur jeu dans deux ans tout comme aujourd'hui, et dans mille ans comme dans deux. Vous n'êtes pas plus que moi de ces bonnes gens qui pensent faire du définitif : Dieu seul en fait.

Je suis affligé de ce qu'un peuple, fût-ce même le peuple romain, se réjouit à l'enterrement d'un

brave et saint pontife comme Léon XII. Nous en vîmes autant à la mort de lord Castelreagh, s'il vous en souvient. Les peuples n'aiment pas les hommes qui les connaissent. Jamais la popularité ne va qu'aux dupes ou aux coquins. Aussi voyez comment on l'achète, toujours avec des bassesses ou des sottises.

Vous êtes spectateur de près de ce mouvement qui va nous donner un nouveau pape. Il est important. Il a, dans sa main, sinon les foudres antiques, du moins des vents et des tempêtes qui pourraient ébranler le monde. Choisissez-le bien doux, bien prudent et bien patient. Ce furent les seules armes du christianisme naissant : ce doivent être celles du catholicisme éprouvé. Il triomphera par elles. Il se compromettra avec celles de l'abbé de Lamennais et consorts.

Je suis ici en paix, occupé de mes champs et de mes moutons, de temps en temps faisant quelques vers ou jetant un regard sur le monde politique qui ne me fait plus si peur. J'y trouve le bien prévalant sur le mal. Je crois que notre arbre constitutionnel s'enracine par les orages mêmes. Une énergie morale se développe par

l'oppression dans l'esprit des hommes de bien. Il n'est pas temps de la mettre en jeu, parce que leurs ennemis sont très-sages, mais vous verrez son effet à leur premier excès.

Je ne sais rien de mon avenir diplomatique. M. de la Ferronnays m'avait désigné officiellement pour Londres. On me mande que ses intentions ne seront pas suivies. J'offre ma démission, ne voulant plus être en troisième ligne à mon âge. J'attends la réponse, et je vous en instruirai.

Je n'ai rien entendu de désagréable sur la famille de madame de Marcellus. Je ne sais de quoi vous parlez. En tout cas, cela ne pourrait pas vous dégoûter d'Andour. Revenez-y entre deux légations. On vous a blâmé, il est vrai, dans le temps, de n'avoir pas employé vos influences contre un élu qui ne peut être celui de vos opinions, quoique homme de bien lui-même ; mais vos explications sont irréplicables.

Adieu, mille respects à madame de Marcellus.

Excusez mon griffonnage.

LAMARTINE.

CCCCLVIII

A monsieur le comte de Virieu

Montculot, 16 mars 1829.

Je n'ai point eu de lettre de toi, mais je sais que tu es mieux, que ta femme a trouvé un courage proportionné au besoin. La Providence équilibre tout, sans quoi tout périrait dans le monde moral comme dans le monde physique.

Je suis venu passer quinze jours seul ici pour des ouvrages considérables que j'y termine, et entre autres un chemin d'une lieue. J'ai fini pour ce printemps; je m'en retourne demain à Mâcon, j'irai de là te voir. Mais où seras-tu ? Écris-le-moi bien vite.

J'ai vu Fréminville, toujours tout près d'enfanter, mais n'enfantant jamais. C'est un fâcheux état et dont l'esprit se décourage. Il m'a laissé entrevoir de belles et grandes idées, comme à l'ordinaire : il est éternellement suspect d'avoir du génie. Qui pourra l'en convaincre ?

Et toi, en as-tu quelquefois ? Reprends-tu à la politique, à la philosophie, à la députation ? Ou bien t'en moques-tu, ce qui vaut mieux ? Tu me diras tout cela quand nous nous verrons. Moi je ne sais que dire de moi-même. Je me sens des capacités très-fortes en divers genres ; mais tout me donne des remords excepté la poésie, et je n'en fais presque plus. Elle me semble, dans sa forme, un enfantillage au-dessous d'un homme de trente-huit ans. On me parle *universellement* de me nommer député. Ce moment décidera de mon immortalité, s'il en est. Je ne refuserai pas, mais je fais des vœux secrets pour être renvoyé à mes vers.

Au reste, en tout et pour tout, ce monde m'ennuie. Il n'y a qu'un bonheur, l'amour, et nous nous l'interdisons. Celui de ce qu'on appelle la vertu est bien froid et bien sec ; et cependant j'y tiens par conviction et instinct d'avenir. Ah ! que Ninon de Lenclos avait raison de dire : Qui m'eût proposé une pareille vie, je me serais pendue !

Tu riras de m'entendre citer Ninon, à moi son éternel contempteur, mais c'est que je lis Saint-

Évremond et que j'ai trouvé là quelques lettres d'elle pas si mal. Pour Saint-Évremond, je persiste à le trouver charmant, plus naturel et aussi spirituel que Voltaire : une bonne médaille antique à l'effigie de Périclès. Nous n'avons plus de cette race d'hommes : les aimables de l'ancien régime sont d'un autre moule.

Adieu, on m'interrompt.

LAMARTINE.

CCCCLIX

A monsieur le comte de Virieu

29 mars 1829.

Je ne pars pas encore pour Saint-Point, seulement jeudi ou vendredi. Il fait trop froid et trop humide.

J'ai été bien content de te voir si moralement bien et si physiquement passable. J'espère que tu auras d'autres enfants qui te rattacheront davantage encore à cette vie d'ici-bas, qu'il faut aimer pour la trouver supportable.

Rien de nouveau ici. Je t'écrirai de Saint-Point où je désire faire des vers. Madame de Montcalm m'écrit d'aller à Paris, où Rayneval va être ministre. Je n'en ai pas le courage. Il faut que l'ambition, si elle veut de moi, vienne me prendre dans mon lit à Saint-Point.

Adieu.

LAMARTINE.

CCCCLX

A monsieur le comte de Virieu

Mâcon, 23 avril 1829.

Que fais-tu? Que dis-tu? Montherot, qui passe, me dit qu'il t'a laissé assez bien portant : c'est le grand point. Je n'en dis pas autant de moi, ces jours-ci. Je suis ennuyé, malade, ne sachant que dire, que projeter, que faire. Cependant je viens d'ébaucher une nouvelle et capitale *Harmonie poétique*, intitulée : *Hymne au Christ*, dont je suis assez content. C'est le pendant ou contrependant de l'*Épître à Uranie*, de Voltaire, mais c'est vu d'un autre point de vue. C'est écrit avec foi et amour. Quand je l'aurai enregistrée dans un album, je te l'enverrai pour que tu la retouches et me l'amendes. Cela a 350 vers en tout, mais il y faut du beau ou rien. Elle est dédiée à Manzoni, l'auteur des *Promessi sposi* que traduit madame Yemenitz.

Après cela, que ferai-je ? Je n'en sais rien : quelques *Harmonies* encore, avant la fin de cette année, pour toucher quelques cordes de plus et remplir deux volumes in-octavo. Puis je ferme la page lyrique et rouvre la page épique pour le reste de ma verve.

Je ne sais rien de ma destinée politique. Le ministre n'est toujours pas nommé. Peut-être irai-je vingt jours à Paris, à la fin de mai. Veux-tu le faire ensemble ? J'irais ou tu viendrais me prendre.

Je suis venu faire les Pâques à Mâcon. J'y reste jusqu'à lundi parce que ma mère a un rhume. Du reste nous étions déjà tout établis à Saint-Point et très-confortables. C'est là que le loisir m'a rendu à la poésie.

Come sta mon filleul ? Comment est ta femme ? Et la compagne de vos bonnes soirées, madame Yemenitz? Je crois qu'un jour on parlera beaucoup d'elle. Je lui crois du génie par ses qualités et par ses défauts mêmes, si elle en a. Fais-lui mes meilleurs compliments.

Pourquoi n'es-tu pas à deux lieues ou même à quatre de Saint-Point ? Comme nous gloserions !

Ma femme va seule aux eaux d'Aix. J'irai te voir à Fontaine pendant son absence.

Adieu. Tu as payé des gravures pour moi. Je t'en remercie. Combien est-ce ?

Addio encore et à revoir. Écris-moi.

LAMARTINE.

CCCCLXI

A monsieur le comte de Virieu

Place Bellecour, à Lyon.

Mâcon, 3 mai 1829.

J'ai reçu ta lettre et, en même temps, une du comte d'Hauterive et une de Vignet, qui m'appellent à Paris. Je m'y décide donc pour le 12 ou 15 mai.

Je n'espère rien de ce voyage, mais je le fais pour acquit de conscience. Je ne veux pas retourner à Florence au même titre, et dans trois mois : j'y suis acculé, on m'y rappelle. Je vais voir si le duc de Laval avec qui j'ai eu des rapports importants et intimes s'en souviendra. Si je puis raccrocher Londres, j'y vais ; si, au lieu de Londres, on me proposait Rome ou Constantinople, j'accepterais. Hors de là, démission définitive. C'est ce qui est plus probable, quoique j'aie tous les d'Hauterive, Rayneval, Bourjot, Bois-le-Comte, pour moi.

Je suis malade du printemps. Je t'écrirai mon *Hymne au Christ* dans quelques jours, mais pour toi seul. Il est possible que je fasse à Paris une affaire de librairie, pour l'automne prochain, de deux volumes à 40,000 fr. Ces 40,000 fr. sont destinés, et je n'en aurai que la crasse. Mais je n'en ai pas besoin : j'aurai assez de fortune pour un poëte et un honnête homme.

Belle occasion de venir vingt jours à Paris. Je te prendrais ou tu me prendrais, nous reverrions Pottier, et nous reviendrions en fonds pour rire quelques années.

Vignet ne rit plus : il est acharné contre l'impiété et la démagogie; il les prend au sérieux. S'il les voyait à fond comme nous, il en aurait moins peur.

Adieu, à revoir,

LAMARTINE.

CCCCLXII

Au comte de la Grange

Saint-Point, 4 mai 1829.

Mon cher la Grange, je reçois votre lettre. Je savais ce qui vous afflige à propos de Mme de Caylus. Je connais aussi Rochemure, parent de mes parents; mais je n'en sais rien, si ce n'est qu'il était joli garçon.

Vous voilà lancé dans l'histoire, cela vaut bien mieux que le roman et la politique. Pour moi, je me suis plongé dans les maçons et les jardiniers, ce qui est encore supérieur à tout.

Mais, comme on a toujours un aiguillon pour vous mener où vous n'avez que faire, je serai à Paris du 15 au 20 mai, à l'hôtel de Rastadt, rue Neuve-Saint-Augustin, et je vous en préviens vite pour vous y voir, s'il se peut. Je n'y serai que quinze jours, pour décider mon sort diplomatique auprès du duc de Laval. Je ne vous dis que cela, devant bientôt causer avec vous à fond de toutes choses.

Mille respects à madame de la Grange que je me fais un grand plaisir de revoir, et mille vieilles amitiés à vous. M. de Suleau sera-t-il encore à Paris, le 16?

LAMARTINE.

CCCCLXIII

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

12 mai 1829.

Je t'ai écrit, *dieci giorni fa*, pour te dire que la nomination du duc de Laval me ferait incessamment partir pour Paris.

J'ai remis mon départ de quelques jours pour attendre ta lettre. Je vois ce matin que le duc de Laval a refusé, mais, comme on insiste fortement, il acceptera. J'ai aussi une lettre de M. Bourjot et une de M. d'Hauterive, qui m'assurent de tout leur appui pour l'accomplissement des promesses de M. de la Ferronnays, dont ils se reconnaissent dépositaires. Mon affaire reprend donc de la consistance.

Je resterai à Paris vingt jours au plus. Ce voyage me contrarie et m'ennuie, mais il faut mettre son billet à la loterie quand on a tant de

chances et une famille qui vous pousse sans savoir pourquoi.

Adieu. J'ai mal à la tête du matin au soir, je ne puis ni lire ni écrire; je pourrais causer tout le jour si tu venais à Saint-Point ou si j'allais à Lyon, mais je te dirai une fois pourquoi je n'y vais pas. Ma femme s'inquiéterait de ce voyage.

Adieu donc, écris-moi vite. Je suis à Mâcon pour un jour et ensuite à Saint-Point jusqu'au départ.

L.

CCCCLXIV

A monsieur le comte de Virieu

1829.

La grande nouvelle de tes deux cavalcades est d'un bon augure. Je voudrais, par intérêt personnel, que tu pusses en faire une jusqu'ici : tu serais ravi de mes œuvres d'architecture. J'ai mes élèves de Ciceri, qui commencent ma façade. J'ai une tour qui sort de terre.

Le voyage à Paris m'ennuie et me dérange bien. Mais il faut jeter son filet en eau trouble pour voir si l'on attrapera un esturgeon. On me garantit Londres : j'aimerais, comme toi, encore mieux Constantinople, mais c'est pour le Bosphore et non pour le divan.

Je lis, je dors, j'écris un peu. *E cosi passa il tempo*, jadis si long, maintenant si court. Il me manque toi à deux lieues d'ici pour être complet. A mon retour de Paris, dans vingt-cinq jours,

j'irai certainement à Fontaine. Ma femme va dans huit jours à Aix en Savoie.

Adieu, écris-moi encore une fois avant mon départ des nouvelles de ta santé, de ta femme et du filleul.

LAMARTINE.

CCCCLXV

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Mâcon, 2 juillet 1829.

Eccomi, *caro amico*, revenu de Paris comme j'y suis allé : mon sort n'est pas plus décidé. On n'a pas voulu de ma démission; on m'a comblé de bontés, d'argent, d'égards, de coquetteries : je reviens donc en attendre patiemment les effets.

J'ai vu, à la lettre, tout Paris. J'y suis toujours de mieux en mieux fêté, aimé, prôné, caressé, enivré d'encens et de faveurs : jamais popularité élégante n'a duré si fort ni si longtemps, les absences ne font jusqu'ici que la fortifier.

J'ai vu nos amis, Vignet, Mareste, etc., etc. Tout le monde me parle et me reparle de toi. On est furieux contre ton indifférence. J'ai promis ta résurrection aux élections prochaines, s'il fait chaud alors.

Maintenant je suis à attendre ma femme qui va

revenir des eaux d'Aix. Nous irons passer à Saint-Point juillet, à Montculot août, à Saint-Point ensuite septembre, puis je retournerai un mois à Paris en octobre, puis, si rien de nouveau, l'hiver ici au coin du poêle. A propos de poêles, demande à ton faiseur combien il me prendrait de temps et d'argent pour m'en apporter et poser un comme le tien avec bouches de chaleur. Je dis *un*, mais j'en ferai mettre plusieurs autres à Saint-Point et à Montculot.

Comment vas-tu, et comment sont femme et enfant? Es-tu triste ou bien? Que vois-tu, que lis-tu, que penses-tu?

Tu verras Vignet passer bientôt allant ministre en Suisse : il n'a changé ni d'un cheveu, ni d'une idée ni d'une résolution, toujours prêt à se marier ou à se faire capucin; le plus sûr est qu'il sera ambassadeur, et moi aussi, rien moins que cela, pourvu que je vive. Mais je meurs de souffrance, ennui, mal de tête, rhumatisme, fièvre, estomac et goutte. Quel métier! cela me dégoûte de tout. Je n'apprécie rien qu'un rayon de soleil et une heure de non-douleur, avec un livre amusant sur les genoux et des chiens sur mes pieds.

Dieu met le fiel dans le miel : sans cela la vie peut-être m'enivrerait. Mais cette vie, si brillante aux yeux de ceux qui me voient passer et rayonner à Paris, c'est une espèce d'agonie. J'ai pitié et envie de ceux et de celles qui m'envient !

Adieu. Je ne t'ai pas écrit, non plus qu'à personne, de Paris, par la raison que, de sept heures du matin à minuit, je n'étais pas une minute seul, mais toujours accablé de visites, billets, invitations, etc., etc. Quelle vie ce doit être que celle d'un premier ministre, puisque celle d'un poëte secrétaire d'ambassade est si rongée par le public !

Me voici livré au loisir, quelquefois trop lourd, mais du moins plus sain. J'en profite pour te griffonner ces lignes.

Adieu. Écris-moi ou viens à Saint-Point; parle de moi à ta femme et à mon filleul, dis aussi quelque chose d'aimable à madame Yemenitz, ta voisine.

L.

CCCCLXVI

A monsieur le comte de Virieu

Saint-Point, 1er août 1829.

J'ai vu Fréminville : il est venu un jour ici et m'a dit que tu étais à Pupetières, ce qui m'explique pourquoi je n'ai pas de tes nouvelles depuis mon retour de Paris et ma lettre de Mâcon. Tu dois être heureux dans le vallon célèbre dont l'ombre est à toi et le bruit à moi. Je le vois d'ici, et, si Saint-Point me laissait quelque chose à envier, je te l'envierais; mais j'ai ici tout ce qu'il me faut : ombres, ruisseaux, vallées et montagnes, solitudes inaccessibles aux importuns, où je vais après déjeûner avec un album, un crayon et Pope ou Virgile, et dont je ne redescends qu'au son de la cloche du dîner. Je fais quelques vers, je t'en ai même adressé deux cents d'un nouveau style, moins pompeux, moins solennel, que je tente de me faire d'après ce que j'ai vu et entendu à Paris. Ne t'alarme point, ce n'est pas du romantisme

à la Hugo, c'est quelque chose de plus intime, de plus vrai, de plus dénué d'affectation de costume et de style. J'en ferai cinq à six morceaux pour tâter le public et toi, avant-goût du public.

Fréminville m'a dit de la métaphysique belle et bonne. Le voilà dans le christianisme formel, après avoir, il me semble, resté longtemps sous le portique du platonisme qui y conduit. Mais sa santé m'afflige, je l'ai trouvé changé.

Comment va la tienne, et celle de mon filleul? J'espère que l'air énergique des montagnes de Lemps te corroborera insensiblement : un changement d'air seul est un immense remède. Je suis bien aise de t'en voir respirer un autre que celui de la place de Bellecour, tout tiède qu'il est. Travailles-tu moralement ou physiquement? Lis-tu, écris-tu, ou bâtis-tu? Te sens-tu prêt pour accepter un vote électoral? Je te préviens (entre nous) qu'avant peu nous aurons du nouveau. Dieu veuille que ce soit du beau! mais j'en doute. Il y aura deux cents députés de plus à élire par les grands colléges, tu seras sûr de ton coup. Je crains que cette finesse si blanche ne trompe pas beau-

coup l'esprit démocratique et constitutionnel du pays. M. de Polignac va nous diriger, et, pour nous engager à nous laisser faire, il arrive, dit-on, avec du libéralisme dans une poche et autre chose dans l'autre. Je crains qu'il n'y ait rien dans toutes deux. La foi en lui n'est pas forte.

Je compte retourner à Paris quand nous aurons enfin un ministre des affaires étrangères. On dit que ce sera M. de Martignac. Si c'était un *homme*, ce serait, ma foi! le plus aimable et le plus séduisant des hommes : il m'a fait l'effet de ces charmantes femmes qu'on aime tant qu'on voudrait les estimer. J'ai été capté ; je le crois honnête, mais trop faible.

Mais adieu.

LAMARTINE.

P.-S. L'adresse de ton poêlier fumiste à Lyon?

CCCCLXVII

A monsieur le comte de Sercey

Paris.

Château de Saint-Point, 12 août 1829.

Voici une lettre ostensible et que même je désire bien que vous fassiez lire à la princesse, naturellement. Les vers y sont joints. Je serais bien aise qu'elle vît dans ce que je vous dis l'expression sincère de ce qui est.

J'espère que votre convalescence vous décidera à venir une quinzaine avec nous. Cette partie de lettre est bien sincère.

Le bouleversement ministériel me fait tout appréhender pour la France. Comme je ne puis pas aller abonder dans un sens que je redoute, je reste en paix et j'attends.

Adieu.

LAMARTINE.

CCCCLXVIII

A monsieur le comte de Sercey

Château de Saint-Point, 12 août 1829.

Mon cher Sercey,

Je vous sais bien bon gré d'avoir surmonté un peu de faiblesse pour m'écrire et m'informer d'une chose à laquelle j'attache un grand prix, la bonté avec laquelle Mademoiselle s'est exprimée sur mon compte et le désir qu'elle a témoigné d'avoir quelques vers de moi. Le malheur involontaire que j'ai eu de déplaire à une famille que la mienne vénère et pour laquelle j'ai été élevé dans les mêmes sentiments est un des remords de ma vie. J'attends avec impatience une occasion favorable et convenable de témoigner publiquement ces sentiments et de démentir ceux qu'on m'a injustement supposés : elle se présentera sans doute; mais, pour qu'elle ait de la grâce pour eux et de la dignité pour moi, il faut qu'elle soit naturelle et opportune.

Je vous envoie une copie, que je fais écrire le moins mal possible, d'une des pièces que M. Vatout a entendues, et qui est sans doute celle dont vous voulez parler puisqu'elle rappelle les impressions douloureuses; l'autre est au contraire sereine et gaie. Je vous prie, en la présentant à S. A. R., de vouloir bien la recommander non à sa discrétion, mais à son indulgence. Je désirerais seulement qu'elle voulût bien n'en pas laisser faire de lecture trop publique devant des gens de lettres. Comme cela n'est pas destiné à être publié de longtemps, on en pourrait faire des imitations qui détruisent plus tard l'originalité de toute poésie.

J'espère que votre maladie est bien finie. Si quelques bons jours bien paisibles, dans une retraite bien isolée et bien pittoresque, dans un climat chaud et un air de montagne, pouvaient hâter votre convalescence, vous devriez bien venir à Saint-Point : vous y trouveriez santé, et nous plaisir. Vous savez combien nous vous aimons et nous vous regrettons : le temps n'efface rien de nos trois ans d'intimité, de souvenirs et d'affections. Nous retrouverons-nous quelque part? Votre sort et le mien le décideront-ils? Voilà un changement

qui remet tout en problème et qui me laisse peu de choses à espérer de bon.

D'après cela je ne vais pas à Paris, comme j'en avais le projet, pour le mois de septembre. J'attendrai ici, et je pense que j'attendrai longtemps, mais je suis heureux et occupé, et je me console aisément des retards de mon avancement.

Adieu, mon cher ami. Écrivez-nous de temps en temps. Je suis fâché que vous n'ayez pas Florence, mais j'espère voir enfin votre nom bientôt prononcé. Personne, à mon avis, n'est si digne et si injustement oublié.

Votre ami.

LAMARTINE.

CCCCLXIX

A monsieur le comte de Virieu

Saint-Point, 16 août 1829.

Tu n'as pas voulu cette fois de la députation, tu as bien fait. D'ici à six mois il y aura élection générale avec adjonction de deux cent cinquante membres aristocratiques : tu en seras alors, *volens nolens*. Voilà les projets. Je les sais depuis trois mois, comme je savais le ministère, sous le sceau du mystère. J'étais conscient, mais non pas complice, je suis loin d'approuver. Je te le dis entre nous, je crois maintenant à la possibilité d'une révolution qui emporte la dynastie, je n'y croyais pas hier.

Je ne sors pas de Saint-Point. Je ne sais l'effet produit, mais il me paraît indubitable. Les vaisseaux sont brûlés. Cette déclaration de guerre en pleine paix détache du Roi l'opinion *nationale*, dans le sens libéral du mot, comme la hache détache l'écorce de l'arbre sans qu'on puisse jamais l'y

recoller. Le moment va être grave : graissons nos bottes, c'est-à-dire tenons-nous fermes dans notre ligne, prêts à combattre avec la parole, à droite et à gauche. Nous serons, toi et moi, sur la brèche avant qu'un an soit écoulé. J'ai déjà griffonné hier mon manifeste électoral pour temps et lieu. Je ne l'imprimerai pas sans te l'avoir communiqué et soumis quant aux paroles. Pour le sens, j'ai la consolation d'avoir une conviction politique et par conséquent une conscience. Qui peut en dire autant sans se réjouir?

Voici une chose pour toi seul. J'ai reçu avant-hier l'invitation de me rendre sur-le-champ à Paris pour aider le prince de Polignac dans la réorganisation de notre ministère des affaires étrangères, et être moi-même placé *convenablement* ensuite. J'ai délibéré un instant, puis j'ai répondu que cela m'était impossible, mais que je tenais toujours à mes droits à Londres. Ai-je bien ou mal fait? Mais c'est fort. Voici mes motifs : je n'approuve ni la mesure intérieure ni la politique extérieure qu'elle entraîne. Je n'y vois ni bien pour le pays ni espoir d'aucune solidité. Je ne pourrais pas mentir à mon opinion et endosser

gratuitement l'impopularité qui va s'attacher à tous les faiseurs de ce mouvement. J'ai pensé qu'il fallait rester intact pour le moment précis où notre opinion précise aura à se montrer. Il ne faut jamais compromettre l'avenir quand il peut y en avoir dans notre destinée, surtout contre sa vérité politique. Je ne dis cela qu'à toi, pas même à mon père. Mais voilà bien de la politique ! passons à d'autres chapitres.

— Ah ! ah ! voici trois vers sur le revers de ma page. Je les efface, et je continue.

Je viens d'avoir ma belle-mère très-malade. Elle est dans l'enfance à peu près complète, c'est une chaîne à mon pied, qui va me retenir souvent au logis.

Je ne puis aller te voir avant la fin du mois prochain : il me faut un mois à Montculot avant.

Je tiens au poêle, et non au calorifère, par la raison que la maison de Mâcon n'est pas à moi, je n'ai à chauffer que deux chambres. Tu devrais me faire l'amitié de m'envoyer M. Revol, au premier jour, pour prendre sa mesure, ou pour poser même s'il avait tout prêt ce qu'il me faut : un poêle chauffant bien deux pièces, une dans

laquelle sera son foyer que je veux pouvoir contempler avec les pieds, l'autre où passeront une ou deux bouches de chaleur. Ma mère le recevra et lui montrera la place.

Adieu, à revoir. Mille hommages chez toi. J'embrasse le filleul.

LAMARTINE.

Je te porterai des vers. Copier, copier avec mal à la tête et à l'estomac la moitié de la semaine!

CCCCLXX

A monsieur le comte de Sercey

à Paris.

Château de Montculot près Dijon, 9 septembre 1829.

Mon cher Sercey, j'ai reçu votre lettre, mais, avant de partir de Mâcon, j'avais eu celle de Mademoiselle, charmante, affectueuse, prévenante, et, au nom de son frère et au sien, oubliant le passé en m'invitant à aller les voir. J'allais vous remercier de votre bonne et très-habile négociation quand j'ai été obligé de partir pour passer ici deux mois. J'y attends les Sainte-Aulaire, Barol, etc., etc., d'ici à dix jours. Que n'y venez-vous aussi? Il ne faut de Paris que trente heures : c'est trois postes avant Dijon. On quitte la route à un endroit nommé Pont-de-Pany. Je vous donne un itinéraire, comme si..... mais vous ne viendrez pas.

Je pense comme vous sur tout ce que nous voyons, aussi je ne bouge pas. Je trouve qu'il est plus aisé de manœuvrer avec le vent que contre le

vent, quand l'écueil n'est pas sous la quille. Nous avions, à mon avis, le temps de louvoyer et de l'éviter sans briser nos voiles ; mais il faut se taire, les partis ne permettent pas qu'on soit plus prévoyant qu'eux, ils vous accusent si vous leur dites la vérité : il ne faut donc la leur crier que quand un devoir vous place à la tribune.

Guérissez-vous, et songez que vous êtes jeune et qu'une bonne année vous avancera comme dix. Mais moi, chaque année m'emporte une espérance : qu'attendre une fois quarante ans sonnés !

Je demande la retraite d'Antoir qui m'en a prié. Si vous voyez Bois-le-Comte, recommandez-lui cette affaire : 2,000 fr. de retraite et la croix. Il en a 3,500 à présent, c'est tout économie. Je fais solliciter directement M. de Polignac pour lui, moi j'attends.

Adieu. Écrivez-moi, et soyez sûr d'un vrai et fidèle ami en moi.

Julia vous embrasse, jusqu'à quinze ans exclusivement.

L

CCCCLXXI

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Montculot, 15 septembre 1829.

Indigne paresseux, j'attends de tes nouvelles chaque courrier, depuis trois semaines ou un mois, et tu ne dis plus rien. Je t'avais pourtant répondu une belle lettre politique. Hélas! je crains d'appuyer sur ce sujet, tant je redoute mes propres prévisions. Est-ce que tu vois autrement, et que tu te tais pour ne rien contredire? Contredis hardiment, et puisses-tu trois et quatre fois avoir raison!

Je suis hors de toute atmosphère contagieuse, car je suis seul ici et presque sans journaux même. C'est bien une autre solitude que Pupetières. C'est du Vallombreuse en laid. J'y attends ce soir M. et madame de Barol et leur neveu d'Aulnay, et j'y attends dans trois jours tous les Sainte-Aulaire avec leurs charmantes filles. Il y

sera donc souvent mention de toi. J'attends Vignet au milieu d'octobre ; pourquoi ne pourrais-je pas t'y attendre? J'y ai pour ta femme, pour toi, pour l'enfant, des logements beaux, commodes, indépendants et chauds si on veut. Nous nageons dans le bois. J'y serai, sauf contre-avis, jusqu'à la fin d'octobre. Je viens d'y restaurer aux trois quarts le château, qui est très-beau. Je m'occupe à présent des bois et des terres. C'est un dévouement de la vie que le métier de propriétaire de terre. Je ne m'étonne pas qu'on ait de la considération pour nous et que le sol enchérisse tous les ans : nous sommes, par notre état même, non des jouisseurs, mais des acquéreurs perpétuels, même en n'achetant pas. Il est plus doux, mais moins sûr et moins beau, d'avoir un banquier et des rentes sur le grand-livre.

Je ne vais pas à Paris. J'ai refusé net, *entre nous deux*, d'aller mettre la main à une pâte où je vois trop de fâcheux ferments. Je servirai au dehors, si on m'emploie, mais je n'y désire même pas grand'chose.

Vous avez dû avoir de la rumeur à Lyon, ces jours-ci, à la réception du grand homme des Deux-

Mondes. A quoi pense-t-il de parader ainsi? Est-ce une farce, est-ce une revue de son monde? Cela a-t-il produit un effet réel?

Je suspends ma lettre pour les Barol qu'un postillon vient m'annoncer : je monte à cheval pour aller au-devant d'eux. Adieu. J'ai beaucoup à te dire, mais il faut se voir.

L.

CCCCLXXII

Au comte de la Grange

Château de Montculot, Dijon, 15 septembre 1829.

Mon cher la Grange, comment vous plaignez-vous de mon silence? J'ai toujours répondu, toujours écrit, toujours pensé à vous. Je suis bien loin d'avoir un grief contre vous, mais j'en ai un aujourd'hui. Pensez donc que j'ai refusé officiellement Bruxelles à M. de Damas avant que vous y fussiez, et vous me le proposeriez aujourd'hui! Pensez donc que Florence valait à mes yeux le double, et que je ne suis plus sur cette ligne, mais sur celle des premières dans une grande cour. Vous oubliez que j'ai eu Londres en promesse positive, et mes préparatifs faits par ordre. Croyez-vous que je veuille redescendre à ce point? Non. Je ne tiens pas à une place, mais je tiens à n'en pas accepter d'inférieure à mes droits; ainsi n'en parlons plus.

Qu'allez-vous devenir vous-même ? Je vous souhaite meilleure chance que je ne l'ai eue jusqu'ici.

Vous avez ce qu'il faut pour se consoler des injustices des ministères : une femme charmante, de l'indépendance et des loisirs studieux qui vous conduiront à la renommée; aussi ne suis-je pas en peine de vous plus que de moi. Nous dirons notre *vive le Roi!* quand même, si nous ne disons pas *vive le ministère!*

Adieu, mon cher la Grange. J'ai ici madame de Barol et beaucoup de monde. J'y attends les Sainte-Aulaire cette semaine. Pourquoi sommes-nous si éloignés vous et moi ! Je ne vais pas à Paris que je ne sois placé ou remercié. Je suis mécontent, c'est un métier comme un autre.

LAMARTINE.

CCCCLXXIII

A monsieur le comte de Sercey

A Paris.

Château de Montculot, près Dijon, 17 septembre 1829.

Vos lettres m'arrivent ensemble, mon cher Sercey, et je ne puis vous dire combien je suis sensible à votre amitié et à vos démarches. J'ai écrit à Marcellus, mais c'était avant vos lettres et sur une conversation où il avait dit qu'il me conseillait de retourner à Florence.

Je vous dis franchement, mon cher Édouard, que je ne servirai plus, à moins de Londres, Rome ou Constantinople en premier. J'ai assez de tous ces passe-droits. Je suis trop âgé, je ne veux plus servir aux dépens de mon honneur. Agissez donc pour vous en conséquence, dites hautement ma ferme résolution, et prenez ma place, je vous la donne comme à un frère. Mais qu'est-ce que La Noue va faire, si vous y songez ? Il m'écrit qu'il

y va ; je lui adresse un mot, à Dijon, chez sa cousine.

Adieu, soignez-vous. J'ai eu d'Aulnay chez moi, ces jours-ci. Il m'a bien parlé de vous. Il était avec les Barol. J'attends les Sainte-Aulaire.

Je ne veux pas mettre le pied à Paris que je ne sois nommé ou démissionnaire. L'un et l'autre m'est presque égal, tant je suis dégoûté et honteux d'être ce que je suis, à trente-neuf ans bientôt.

Adieu encore. Ne passez ni à Dijon ni à Mâcon sans nous voir, ou nous nous brouillons. Que ne suis-je ambassadeur! vous seriez mon ombre.

C'est au prince même que j'ai écrit pour Antoir. Il m'avait promis que ce que je demanderais pour lui serait fait à la minute (ceci entre nous). J'espère que cela ne tardera pas. 2,000 francs et la croix. Il le veut.

L.

CCCCLXXIV

A monsieur le comte de Virieu

Montculot, près Dijon, 22 septembre 1829.

Oh, oh ! ah, ah ! une lettre de toi, de Clermont-Ferrand ! une lettre longue et suscrite d'une main vigoureuse et jeune ! Tout cela veut dire : je me porte fameusement, extraordinairement bien. Réjouissons-nous donc pour toi, et non pour moi, car je me porte mal et m'ennuie bien.

Mais quoi ? tu as compris que j'allais publier un manifeste électoral, à présent et de but en blanc ? Non, mon cher ami. Je ne suis pas à ce point de démence. Je disais que, ne sachant que faire, je me tenais prêt et je griffonnais, pour l'heure et le moment où je me présenterais, un manifeste individuel. Je ne pense pas comme toi, dans une position donnée, sur la convenance d'une déclaration de principes. Quand un homme a un petit nom, chacun lui prête ses idées ; il est bon, il est sain qu'il ne réponde au public que des siennes.

Si j'étais inconnu, je ne dirais rien : connu, il faudra parler et bien parler. Or c'est de quoi je te ferai juge en son temps, avant d'imprimer mes quatre pages politiques : aucune concession aux partis, au moment, à la faveur électorale ; la vérité toute nue, la conscience toute pure, en style court, nerveux et antique. Voilà mon idée. J'y persiste, sauf la discussion pièces en mains.

Je n'ai pas voulu aller à Paris. Le prince de Polignac vient de m'écrire, avant-hier encore, *propriâ manu*, mais en termes vagues, insignifiants, que je connais de longue main. Je persiste dans mon abstinence. De tout ceci je suis ennuyé, dégoûté, honteux : à mon âge, des troisièmes rôles ! Toutes les faveurs de ce bas monde sont pour les imbéciles ou les flagorneurs. La cause des honnêtes gens repousse avec soin ce qui est honnête et habile. Je suis, comme notre ami Genin, misanthrope ; mais je le serais en riant, si la chose ne touchait que moi. Malheureusement je vois en noir et en très-noir tout ceci, et je sais pourquoi, mais c'est trop long à écrire. Espérons dans la Providence, premier ministre de toutes nos fourmilières, et remercions-la, toi et moi, d'être

indépendants et sans ambition. Le danger viendra nous chercher dans nos Pupetières; une fois passé, on nous y renverra. Espérons qu'on nous trouvera fermes et habiles au jour de la tribune ou de la place publique.

Je suis ici, occupé de bois et de terres. Le château est beau et arrangé passablement. Il y aurait pour y être à merveille, nos deux familles, indépendants et chauds. Tu devrais y venir. Je te donnerais un étage entier de onze belles pièces, et du bois tant qu'on en peut brûler, et un bon dîner, et de vieux livres, et pas une visite en six mois. Et pourtant je m'y ennuie. Mais ce temps pluvieux, froid et lourd, ennuierait un bienheureux.

Je retournerai à Saint-Point vers le 15 ou le 20 octobre. Alors prépare-moi une chambre chaude, et je vais te voir deux ou trois jours à Fontaine. Il n'y a que toi qui ne m'ennuies jamais, et que j'aime toujours au même degré du thermomètre; les années n'y font rien. Le reste commence à s'évanouir pour moi. Des vers, nous en parlerons une autre fois.

L.

CCCCLXXV

A monsieur Aimé Martin

Mâcon, 19 octobre 1829.

Mon cher ami, dites encore à M. Lainé qu'il ne se tourmente pas, dans son extrême bonté, du sort de mon élection. Je suis bien loin de douter et de son vif intérêt et de son habileté. Si on peut vaincre, il vaincra. *Si Pergama dextrâ!* Si nous sommes défaits, je n'aurai point ce chagrin, et il aura toute ma reconnaissance, et vous aussi pour l'intention et l'exécution de votre bon article. Peu importe qu'on le refuse. Je pense qu'il n'est pas nécessaire de remettre les billets de visite. J'écris à beaucoup de membres pour m'excuser, et aux autres il suffit de dire que j'arrive la veille ou le lendemain. Je voudrais que tout cela fût fini et décidé, pour mon père surtout qui y met un vif intérêt d'enfant. Pour moi je n'y mets qu'un intérêt réfléchi et indirect.

Je n'ai point reçu la lettre de M. Lainé que vous

m'annoncez; mais répétez-lui que tout ce qu'il fera ou ne fera pas sera à merveille. Tout le monde me parle de ses admirables *exertions* en ma faveur.

Je ne comprends rien à ce que vous me dites de M. de Chateaubriand portant M. Bassano. Est-ce bien sûr ? Je voudrais savoir à fond. Il m'a écrit, il y a huit jours, une lettre charmante où il me parle de son *admiration* et de son dévouement; mais peut-être que le vote n'y est pas compris. Il n'y a qu'à attendre.

Villemain me mande hier que ma nomination est certaine. Je lui envoie deux ou trois lettres en guise de visite. Je n'ai pas le cœur d'aller chercher et rapporter un désappointement, comme en 1825, ce serait par trop ridicule dans mon pays. J'aime mieux risquer tout et ne rien avoir.

Adieu encore. Voilà de nouveau le soleil. Je voudrais vous voir arriver. Je vous lirais un petit morceau de six cents vers que je viens de faire pour me venger de l'Académie, si elle me refuse. Cela s'appelle *Job*. Adieu, adieu.

LAMARTINE.

CCCCLXXVI

A monsieur Aimé Martin

24 octobre 1829.

Eh non, mon cher ami, ce n'est pas contre l'Académie que je fais des vers. Je vous ai dit que cela s'appelait *Job*. Ce sont des vers philosophiques, religieux, lyriques, et nullement satiriques. Je disais « je me venge de l'Académie, » mais c'était figuré.

Nos nouvelles sont bonnes. J'ai, par le même courrier, des lettres de Campenon, Roger, etc., etc. Je compte environ dix-sept voix sûres, si M. de Ségur ne m'en débauche. Dites à M. Lainé de bien soigner M. Villemain, on me mande qu'il paraît faiblir. C'est peut-être faux : il m'a comblé et écrit quatre fois.

Adieu. Au 17 novembre !

Mille amitiés, etc.

LAMARTINE.

CCCCLXXVII

Monsieur l'abbé Dumont

Curé de Bussières.

Montculot, 7 novembre 1829.

Mon cher pasteur, je ne comptais être ici que quinze jours, et m'y voilà depuis deux longs mois. Mais j'en reviens certainement dans huit jours, et je vous en préviens afin que vous disiez à tous les créanciers à qui j'ai signé vos petits billets, qu'à mon arrivée à Saint-Point ils pourront les apporter et seront payés. N'ayez sur ce sujet aucune inquiétude, et vivez en paix. Ma mère et Revillon, qui a passé avant-hier ici, m'ont dit que la santé allait bien. J'avais bien jugé que ce n'était que du rhumatisme dans la tête et dans l'estomac. Je connais cet hôte ennuyeux, et j'en suis fréquemment visité.

Vous me verrez, j'espère, incessamment aller demander la soupe aux raves et le veau aux carottes au presbytère de Bussières.

Mon père est en courroux contre moi de ce que je n'ai pas voulu quitter ma femme et mes bois pour aller me mettre sur les rangs pour l'Académie. Quand vous le verrez, calmez-le. J'ai bien le temps d'être immortel comme messieurs tels et tels, et, en attendant, j'aime mieux jouir de mes champs et de mon loisir ici et à Saint-Point surtout. Quand on vous dira : tous les hommes sont partout les mêmes, n'en croyez rien. Cette population-ci est aussi loin de la nôtre que la barbarie est loin de la civilisation. Il y a encore chez nous des sentiments, de la délicatesse, un certain honneur dans le paysan ; ici que fourbe, bassesse et ingratitude. Nous travaillons à les civiliser pour un avenir éloigné.

Adieu, mille amitiés sans fin.

AL. DE LAMARTINE.

Mes hommages à vos aimables voisines.

CCCCLXXVIII

A monsieur le comte de Virieu

A Paris.

Mâcon, dimanche 18 novembre 1829.

Lisez seul.

J'ai recours à votre amitié pour Alphonse dans la terrible circonstance où je me trouve. L'accident qu'a eu sa mère est beaucoup plus grave que nous ne l'avions pensé. Nous avons les plus grandes inquiétudes, et j'en suis dans un désespoir que vous ne pouvez imaginer.

Je bénis pourtant le ciel que vous soyez à Paris auprès d'Alphonse : il n'y a que vous qui puissiez préparer mon pauvre Alphonse à accoutumer sa pensée à l'idée affreuse que sa mère qu'il adore est tombée, en un instant, de l'état de la plus parfaite santé à celui où elle est malheureusement à présent.

Vendredi matin, elle est allée au bain seule, comme elle fait toujours. Elle a voulu réchauffer le bain, et, trouvant que le robinet tournait diffi-

cilement, elle le souleva. L'eau qui s'est trouvée bouillante a rejailli tout à coup sur elle avec violence, la frayeur l'a saisie, et il paraît qu'au lieu de sortir immédiatement, elle perdit un peu la tête et ne pensait qu'à remettre le robinet. Pendant ces courts instants l'eau lui tombait sur le corps, la frayeur de plus en plus s'est emparée d'elle; à la fin, pourtant, elle est parvenue à sortir de la baignoire et à crier. Les femmes de la Charité sont accourues, l'ont couverte de coton et mise dans un lit.

On vint me chercher tout de suite ainsi que le médecin, M. Cortambert. Elle commençait à se remettre lorsque j'accourus. Elle nous dit qu'elle s'était un peu brûlé le dos, mais que la principale brûlure était aux mains, qu'elle avait écorchées. Elle se plaignait d'une colique violente, mais nous assurait qu'elle n'avait point de brûlure sur le ventre du tout, que sa colique était tout intérieure et venait des nerfs, que cela passerait, et que le reste ne serait rien; elle ne voulait pas même prendre de potion calmante, disant que cela lui dérangerait l'estomac. Je l'ai ramenée dans la calèche, l'ai mise au lit, et elle a alors pris

toutes les choses propres à calmer ses coliques qui augmentaient toujours. Nous avons insisté pour voir l'état de ses blessures et avons trouvé que la plus grande brûlure était au ventre. Malgré l'assurance qu'il n'y avait rien d'alarmant, je suis restée auprès d'elle toute la nuit pour lui donner ses remèdes à chaque instant. Hier matin elle s'est calmée, il ne survenait toujours point de fièvre, et tout semblait se bien passer pendant la journée. Sa fille Sophie l'a veillée; la nuit a été en apparence calme. — Mais ce matin il est survenu un changement extraordinaire, ses forces l'ont abandonnée tout à coup. Le médecin et le chirurgien en paraissent très-alarmés; ils est possible que cette prostration ne soit pas de longue durée, et qu'elle se relève par l'action des antispasmodiques qu'on lui donne, mais l'état est très-alarmant, et mes frayeurs l'exagèrent peut-être.

Toute la douleur d'Alphonse me tombe sur le cœur, et je ne sais comment la supporter. Je n'ai d'espoir qu'en vous pour lui adoucir cette terrible nouvelle. Je n'ai pas besoin de vous dire de lui laisser ignorer que vous avez une lettre de moi, quant à présent, mais de le préparer de bien loin

à penser que l'état de sa mère peut empirer, que les nouvelles de demain seront peut-être plus inquiétantes, sans pourtant le laisser penser à se remettre en route pour revenir. Car j'ai demandé au médecin s'il serait possible de le faire revenir, sachant que ce serait pour lui une grande consolation que d'être auprès d'elle; mais il m'a répondu que, si l'état était aussi grave qu'il le craignait, vu le changement rapide qui s'était opéré, tout serait décidé en trop peu de temps pour qu'il fût possible de le faire arriver, et que si, au contraire, elle se soutenait deux jours seulement, elle serait sauvée.

Le changement a été si soudain, de hier au soir à aujourd'hui, que nous sommes frappés comme par la foudre. Jugez de ce qu'éprouve mon pauvre père qui a passé d'un état de sécurité à celui de la plus vive alarme! — Mais c'est l'affliction d'Alphonse qui m'atterre. Ne le quittez pas, je vous en conjure! Usez de toute votre amitié; je ne sais ce que je dis tant je suis troublée. — Sa mère prend des calmants et de la nourriture en petite quantité, que son estomac supporte bien, mais ses forces semblent épuisées; les médecins aime-

raient mieux de la fièvre, de la souffrance même, que cet état. Voilà ce qui m'inquiète au dernier degré. Elle me connaît, me nomme, mais n'a pas la force de parler, de dire deux mots de suite.

Enfin je suis accablée de tant de douleurs diverses que je ne sais comment y résister. Mon pauvre Alphonse va être désespéré. C'est lui surtout qu'il faut soigner. Enfin tout espoir n'est pas perdu. Mais on est toujours porté à s'exagérer ce qu'on craint. Je vous écrirai encore demain. Fasse le ciel que j'aie quelque chose de mieux à vous mander !

M. DE LAMARTINE.

CCCCLXXIX

A monsieur le comte de Virieu

Mâcon, 19 novembre 1829, lundi, 3 heures du matin.

Tout est fini. C'est un ange qui est déjà au ciel. Mais Alphonse, que deviendra-t-il? Je vous prie de prévenir M. Alain afin qu'il ne quitte pas Alphonse, ni jour ni nuit. Je vous envoie un mot pour Alphonse, que vous ne lui remettrez que lorsqu'il saura toute l'étendue de notre malheur. Je pense qu'il faut différer d'un jour au moins, afin qu'il ait un peu plus de préparation. Ah! ménagez-le, de grâce! Je tremble. Mon inquiétude est au comble. Mais je tâche de me reposer sur vous, sur votre amitié, sur l'influence que vous aurez sur lui.

Comme rien ne presse pour son retour, prenez tout le temps nécessaire, ne pressez rien. Laissez-lui peut-être penser que le courrier d'aujourd'hui n'a pas apporté de nouvelles, pendant quelque temps, afin que l'inquiétude puisse agir comme

préparation. Appelez Dieu à son secours, comme je le fais jour et nuit. Je lui écris tous les détails de ces dernières douze heures, vous lui aurez dit petit à petit le principal contenu dans ma lettre d'hier. Je vous laisse celle pour lui ouverte, afin de ne la lui donner que lorsqu'il pourra la supporter.

Mon père ne le sait pas encore. J'attends le jour pour rassembler autour de lui ceux qui peuvent avoir quelque influence, sa sœur, le curé, dans lequel il a grande confiance, et Montherot, que j'attends. Il est préparé à peu près, mais pourtant il dort encore. Quel réveil! Et quel retour pour Alphonse! Je pense un peu que Vignet l'accompagnera, car on me mande de Savoie que M. de Sales est parti pour Paris depuis huit jours. Mais je n'ose penser à ce terrible voyage. Je tâche de ne le voir qu'entouré de vos soins, de votre amitié, des soins médicaux d'Alain. Enfin j'ai besoin de me tranquilliser, et pourtant je tremble, et quel tourment de ne pouvoir aller auprès de lui! Je le voulais absolument, mais on ne veut pas me le permettre. Madame de Cessia, la fille aînée, a une fille mourante et ne peut venir. Sa sœur So-

phie, qui est ici seulement depuis deux jours, a de la fièvre. Les vieilles tantes sont peu capables de rien, et ma mère a la mémoire si affaiblie et le système nerveux si ébranlé que, si je disparaissais, elle me croirait morte aussi et aurait peut-être un désespoir funeste. Enfin il faut passer ces mortels jours d'attente. Je vous prie de m'écrire et *surtout* de ne me *rien* cacher. Adieu, que Dieu nous soit en aide!

M. DE LAMARTINE.

Il est cinq heures. J'envoie chercher le curé qui parlera à mon père. N'oubliez pas, je vous prie, de bien faire remarquer à Alphonse que, si nous eussions été alarmés tout de suite et eussions envoyé un exprès, le messager ne serait pas encore arrivé à Paris lorsque tout était terminé, puisque l'accident n'est arrivé que dans l'après-midi de vendredi et qu'elle est morte le dimanche dans la nuit. Ma main tremble et ma tête se brouille. Adieu.

Mon pauvre beau-père, tandis que je croyais qu'il dormait, veillait et priait, mais n'osait sortir de sa chambre de peur d'apprendre ce dont il

voulait douter encore. Il ne l'a su qu'à sept heures et a eu une grande explosion de sensibilité. Maintenant il est plus calme. Consolez mon Alphonse par la béatitude de sa mère. Elle la représente même dans sa dépouille mortelle. Ne le quittez pas, et ne le laissez pas partir de Paris seul. Si je puis, j'enverrai Montherot le chercher, mais je ne sais quels seront ses arrangements ni s'il pourra arriver aujourd'hui. Je n'écrirai qu'après-demain à Alphonse pour vous laisser le temps de le préparer. Cachetez ma lettre avant de la donner, s'il vous plaît.

CCCCLXXX

A monsieur le comte de Virieu

A Paris.

29 novembre 1829.

Je suis arrivé. Le retour a été aussi affreux pour moi que le premier coup, et chaque jour je sens plus que j'ai perdu la moitié de ma propre existence.

Nous sommes réunis ici à arranger mon père et nous partager tous les biens. Je me prête à tout pour simplifier et pour que mon père soit tranquille et heureux. Il le sera. J'ai acheté ici sa maison. Je ne sais ce que nous arrangerons ensuite pour son ménage annuel et intérieur, mais j'y suis peu nécessaire, je le vois bien.

As-tu fait ma commission à Bois-le-Comte? Fais-la en disant ce qui est vrai, que, si Rouen n'était pas lésé et qu'il fût content et placé, rien ne m'empêcherait d'aller en Grèce, au contraire.

Quand reviens-tu? quand te reverrai-je?

Adieu.

Charge-toi de parler pour moi aux Raigecourt, j'ai le cœur trop navré. Je ne puis ni dormir maintenant, ni écrire ni manger. Jamais je ne me consolerai, et j'aurai trop raison. Mille choses à Vignet. Je ne lui écris pas. J'écris un mot à Mme de Montcalm.

CCCCLXXXI

A monsieur le comte de Virieu

A Paris.

Saint-Point, 6 décembre 1829.

Que deviens-tu? Quand reviens-tu? Nous sommes venus passer deux jours ici pour changer de scène à ma femme. Nous allons retourner dans nos larmes pour tout l'hiver, et je dis, pour moi, pour toute ma vie. Elle est à moitié vide pour moi maintenant, et, quand je me réveille ou que je me recueille, je sens ce vide plus qu'au premier moment.

Nous avons arrangé nos affaires d'intérêt. J'ai acheté, pour tout simplifier, la maison paternelle de Mâcon; Montherot achète Milly, que je regrette tant à cause d'elle et de notre enfance. Mon père partage tout, et également, et se réserve dix mille livres de rente en jouissance viagère.

Je suis malade autant que désespéré, cela fait un déplorable tout. Si tu étais à Lyon dans une

quinzaine, j'irais te voir. Parle de moi à ta mère et à ta sœur qui, j'en suis sûr, partageront ce que j'éprouve.

J'écris aux Raigecourt. Dis à Vignet de me prévenir quelques jours avant son passage.

Mille choses à nos amis.

Adieu.

L.

CCCCLXXXII

A monsieur Ronot

Avoué, Mâcon.

Mâcon, 7 décembre 1829.

Oui, mon cher Ronot, je pleurerai à jamais une perte pour moi irréparable et inexprimable, mais cette douleur n'ouvre que davantage nos cœurs à nos vieux amis. Je vous compte du nombre depuis bien des années, et, à ce titre, un souvenir de vous m'est précieux. Je suis malade depuis deux jours, je devais m'y attendre. Quand je serai rétabli, j'aurai un vrai plaisir à vous voir.

Mille affectueux sentiments.

LAMARTINE.

CCCCLXXXIII

Au comte de la Grange

Mâcon, 14 décembre 1829.

Je réponds bien tard, cher la Grange, à votre lettre si bonne et si affectueuse, mais vous devinez le motif. Que dire sous l'accablement d'un coup pareil ! Ma mère était pour moi plus de la moitié de l'existence. J'ai perdu la meilleure moitié de ma vie et de ma raison de vivre.

Mais je veux vous dire au moins que l'accent de votre amitié a été entendu : on n'y est jamais plus sensible que dans la douleur, notre âme cherche un asile alors dans la pitié de nos amis. Vous êtes du petit nombre pour moi de toute manière. Vous avez tort de penser que j'eusse la moindre aigreur contre vos dernières lettres. Je n'y pensais plus, et je n'y ai jamais rien vu d'offensant. Je vous ai seulement dit que j'avais refusé. C'est contre le département que j'avais du mécontente-

ment. Mais que tout cela est loin de moi à présent!

Que devenez-vous vous-même? Écrivez-moi. J'irai à Paris passer mars et avril pour être reçu à l'Académie. Après cela, je ne sais rien de moi et m'y intéresse infiniment moins depuis que je n'ai plus le grand mobile de mes actions, le grand but de mon avenir. Cependant je ne désire pas quitter, car je viens de voir, depuis quelques jours, en jetant les yeux forcément sur mes affaires, qu'elles sont de nature sinon à m'alarmer au moins à me faire une sorte de nécessité d'être employé quelques années.

Adieu, mille vieilles amitiés. Permettez-moi d'y joindre mes remercîments et mes respectueux hommages pour les bontés de madame de la Grange.

LAMARTINE.

CCCCLXXXIV

A monsieur le comte de Virieu

A Paris.

17 décembre 1829.

Je t'écris toujours de la même profondeur d'affliction. Chaque jour y ajoute. J'ai été malade. Cela va un peu mieux, mais pas bien. Nous avons de plus mille ennuis d'affaires et d'arrangement de fortune, très-désagréables et très-pénibles...

Nous avons perdu tout comme lien de famille, surveillance d'intérêts, autant que comme délices de la vie. Je prends de l'humeur, je vois ou crois voir des choses déplaisantes ; tout m'attriste et me dessèche. On paie une mère trop parfaite par le sentiment de ce qu'elle n'est plus pour nous.

Que fais-tu là-bas? Reviens-tu? Je voudrais être en Grèce ou à Rome. Je vois que rien ne nécessitera ma présence ici, et qu'il vaudra mieux même que je sois beaucoup ailleurs; je ne puis pas même garder ce que j'estime le plus, comme mon Pu-

petières : Milly. Il passe forcément à un autre.

Adieu. Je voulais t'écrire moins tristement, mais je t'aime trop pour me gêner. Je t'écrirai une autre fois. Mon père n'est pas mal, tel que tu le connais, juste, mais un peu sévère pour moi à force de justice aux autres.

Adieu.

CCCCLXXXV

A monsieur le comte de Virieu

Décembre 1829.

J'ai reçu hier ta bonne lettre, elle m'a fait du bien : tu es pour moi en amitié ce qu'était ma mère en maternité, l'idéal, ne voulant rien de mieux. Je suis bien aise que tu reviennes à Lyon. Avertis-moi, et j'irai aussitôt t'y voir. Je vais mieux de corps et non de cœur. Je suis occupé ces jours-ci de transporter la dépouille mortelle à Saint-Point, sous ma garde, et d'y préparer une petite chapelle pour y prier et pleurer sous ses auspices et m'y souvenir avec moins d'amertume et d'horreur qu'ici.

Nous sommes aussi dans les affaires jusqu'à satiété. Mon père sera fort convenablement arrangé, mais il a peu besoin de nous. Il a le goût, à ce qu'il croit, de vivre seul. Au lieu de loger chez lui, dans cette immense maison que j'ai achetée

ad hoc, madame de Cessia, il la fait établir avec ses enfants chez mes deux tantes.

Je n'ai pas le moindre petit crédit. Je n'aurais aucune difficulté à m'en aller si j'étais placé, et il conviendra même que je le sois pour mon existence de fortune présente et à venir. J'ai écrit à M. de Polignac ce que je t'avais prié de dire à Bois-le-Comte. J'irai en Grèce si on n'en déplace personne pour moi. Sinon, je ne veux rien là, mais j'irais à Londres, Rome, etc. J'aurais bien désiré que tu fusses à Paris pendant les deux mois que j'y passerai au printemps, car je ne serai bon maintenant qu'avec toi, le reste m'ennuie ou me vexe.

J'ai fait, en deux matinées, mon insipide éloge de M. Daru pour qui je n'ai nulle sympathie, pas plus que pour un mandarin à Pékin. J'attends maintenant les éléments de cette grande renommée, comme Vertot attendait le siége de Malte. Ne dis rien de cela à personne. Tout se répète à Paris comme à Mâcon. J'y dis (dans mon discours) quelques bonnes vérités sans me gêner. Il est fort royaliste et cependant plausible comme doctrines honnêtes du temps. Je n'ai qu'à le copier,

mais voilà tout ce que je puis faire. La poésie est pour moi une fête intérieure dont je serais à mille lieues, même pour en lire.

As-tu remis mes 200 fr. à Nodier, bibliothécaire à l'Arsenal, et mes 50 fr. à Mlle Rosalie Ravel, aux Carmélites de la rue de Vaugirard ? Fais-le, je te les porterai à Lyon.

Voilà Vignet marié. Je m'en réjouis beaucoup : il lui fallait cette ancre sur l'agitation de cette vie et l'instabilité de ses pensées. Il sera le mari le plus accompli de nous trois, c'est assez dire. Parle de moi à sa femme. Dis-lui combien je lui sais gré d'avoir aimé et pleuré ma mère. Parles-en aux Raigecourt.

Adieu, adieu.

L.

CCCCLXXXVI

A monsieur le comte de Virieu

A Paris.

Saint-Point, 24 décembre 1829.

Je t'écris du fond de cette solitude où je suis venu me recueillir quatre ou cinq jours absolument seul, la nuit même où j'y fis apporter la dépouille, la relique de ce que j'aimais et regretterai le plus sur la terre. Enfin je suis plus heureux, je la possède ici. Je puis prier, pleurer, gémir et me consoler sur son cercueil. J'ai l'espoir d'y dormir une fois avec elle. J'élève une chapelle. En attendant, elle est dans une chapelle de l'église même, et il n'y a pas d'interruption à la prière sur son tombeau. J'ai organisé les choses de façon que son âme ne fût jamais seule. Que j'ai pleuré ces jours-ci ! Mais ces larmes sont moins amères auprès de ce qui fut elle, dans le recueillement de l'église et du lieu qu'elle aimait, que sur la terre tous les dix ans labourée d'un cime-

tière de ville. Au moins à la douleur l'horreur n'est plus associée. Je suis content.

Je m'en vais demain, comme je suis venu, à pied, par un pied de neige sur nos montagnes. Je vais reprendre le courant de la vie, qui a bien moins de but et bien moins de délices depuis qu'elle ne la partage plus. Voilà une leçon, la plus forte que j'aie reçue : le reste encore pouvait s'effacer, se réparer, s'adoucir ; mais à ceci il n'y a pas de remède, il n'y a plus qu'un éternel souvenir qui me montre un immense vide, qui me dit : tout s'évanouira aussi ; pourquoi remuer ? pourquoi travailler ? pourquoi grandir devant les hommes ?

Mais je t'attriste peut-être en répandant la sombre tristesse qui m'environne seule depuis ce mois affreux. Celle de ces tristes jours derniers est pourtant d'une meilleure nature.

Nous avons à peu près terminé nos arrangements d'affaires. Le comble de l'amertume pour moi, c'est de n'avoir pas Milly, ce berceau où nous fûmes si heureux avec elle, et de ne l'y continuer. C'est une épine dans un pied déjà blessé. Je suis forcé d'y passer toujours en venant ici, c'en est comme une fraction. Je vois cette maison à

volets fermés, ce jardin, ces arbres tous plantés par elle, et je n'y puis mettre les pieds; j'en ai le cœur déchiré. Les actes ne sont pas encore signés, et je voudrais qu'ils ne le fussent jamais.

Es-tu encore à Paris? A tout hasard j'y adresse mon griffonnage. J'avais besoin de dire un mot à quelqu'un, et ce quelqu'un, c'est toujours toi. Elle t'aimait avec enthousiasme aussi, elle t'adorait pour le bien que tu m'avais fait, et parce que tu m'aimais et que je t'aimais.

Adieu. Je me remets à pleurer, et j'ai la tête assez fendue et le cœur assez brisé. Il vaut mieux penser, s'il se peut, à autre chose et lire de vieilles gazettes de 93, seule occupation au niveau de mes forces. J'ai repris mal au foie, mal qui trois fois m'est venu de chagrin. Je ne le sentais plus depuis six ans. Écris-moi quand tu peux. Mille choses à ta bonne femme et un baiser au filleul.

ALPH. DE LAMARTINE.

CCCCLXXXVII

A monsieur Rocher

A Paris.

Mâcon, 26 décembre 1829.

Mon cher Rocher, soyez mille fois remercié pour votre bonne lettre. Jamais je n'eus un égal besoin de consolations, jamais je ne les sentis mieux. Je suis dans l'abîme de la douleur, et il n'y a pas d'espoir. On retrouve ou l'on peut retrouver tout dans ce monde, excepté une mère, et une mère pareille.

Je suis accablé, de tous les pays, de demandes de recommandation pour vous. J'en ai reçu huit hier. J'en ai éludé sept, mais en voici une d'un voisin, d'un ami de la famille, que je vous soumets. Elle vous sera remise par son fils qu'il désire faire auditeur ou employé au ministère. On dit le jeune homme excellent sujet. La famille est des premières et des plus influentes en richesse, etc., et du pays. C'est M. Siraudin. Faites donc pour

lui, en sûreté de conscience, ce que vos combinaisons vous permettront ; mais ne me répondez pas, vous avez autre chose à faire. Je ne veux pas vous dérober une minute par sollicitations, mais, tant que vous pourrez, par amitié, quand je serai à Paris.

J'y serai en mars et avril avec ma femme. Je termine ici de douloureux devoirs et d'ennuyeuses affaires. Puis j'irai vous faire mon discours qui ne sera pas séditieux. Si vous avez occasion de dire un mot pour moi un peu fort à M. de Polignac, dites-le. Je tiens maintenant à m'éloigner pour plus d'une raison. Il m'a parlé de la Grèce où je pourrais être envoyé comme chargé d'affaires résident. Cela réunirait tout pour moi, diplomatie, poésie, Orient, climat, et intérêt politique. Adieu.

LAMARTINE.

ANNÉE 1830

ANNÉE 1830

CCCCLXXXVIII

A monsieur le comte de Virieu

A Paris.

Mâcon, 21 janvier 1830.

Je ne t'écrivais plus, mon cher ami, parce que je te croyais ou à Lyon ou sur les grands chemins. Je reçois une lettre de la Grange qui me dit que tu es à Paris, très-sain de corps et d'esprit, et qu'il espère, pour Paris et pour toi, que tu y reprendras goût. C'est mon avis. Lyon est le Manchester de la France, mais n'a rien à faire avec la capitale des intelligences. Il n'y a rien là à respirer pour toi qu'une fumée de charbon de pierre et des vapeurs de puritanisme, qui offusquent la raison la plus lumineuse. Vis donc à Paris quelques mois de l'année : la fortune te le permet, ta progression morale le demande, tes amis l'ordonnent. C'est la voix de la Providence.

Et moi qui te prêche, je n'y vais ni n'y veux

beaucoup vivre. C'en est fait. Je suis de plus en plus acoquiné à la province.

Voilà mes affaires de fortune très-chargées et très-compliquées pour plusieurs années. Je suis induit à acheter toute la succession de mon père et de ma mère. Montherot m'a cédé son lieu et place pour Milly, et je l'ai trop à cœur pour ne pas le prendre. Mon cœur mourrait de voir ce berceau de notre enfance, ce temple des souvenirs de notre adorable mère, en des mains étrangères, pendant que je vois le soleil, et que je puis le posséder et le vénérer. Je suis donc contraint de vendre ma belle terre de Montculot et d'augmenter Saint-Point de Milly d'abord, qui est un rameau, et puis de ce qui se présentera en fermes, bois et prés environnants. D'ici à ce que ma vaste opération soit finie, je suis dans les embarras les plus étroits. J'ai, dans ce moment, près de 30,000 francs viagers sur le corps.

Parle donc de Montculot à tes notaires, aux capitalistes que tu peux connaître. Cela peut faire un superbe majorat de pairie : superbe château et 1,800 arpents environ dont 1,200 en bois de 25 ans, avec le canal de Bourgogne passant à une

demi-lieue et dans deux ans fini, propriété par conséquent qui va beaucoup augmenter. J'en demande 700,000, et cela les vaut. Je la donnerai, entre nous, à 620,000 ou 610,000, et force termes. Je te donne ces notions pour que tu puisses les communiquer. Ma fortune repose sur ce pivot. Je voudrais que cela fût fini. J'ai besoin d'affaires, et je déteste les miennes. Une fois cela vendu, je serai fort bien en argent; mais je n'y aurai plus de plaisir comme quand vivait ma mère. J'aimais l'aisance, en partie pour elle. Nous terminons nos partages dans une quinzaine de jours.

La Grange m'apprend que Vignet est marié. J'en suis ravi. C'est un homme et une femme qui seront complétement heureux. Fais-leur-en mes compliments. Je lui écrivais hier sans m'en douter. Il est la diplomatie en personne.

Seras-tu à Paris dans six semaines? J'y vais du 1er au 5 mars. J'ai demandé le logement du général Bourmont. M. de Parseval doit me le prendre pour trois mois; aide-le s'il éprouve des difficultés. J'y serai trois mois en effet, si je n'y suis pas employé. On me dit que, sans m'en par-

ler, tu as fortement agi pour moi. Je te reconnais. J'aimerais la Grèce, si cela ne nuit en *rien* à Rouen. Respectons les droits acquis et les légitimités en tout. J'ai écrit mon discours de réception complétement, mais c'est déplorable, et je ne vois rien de mieux à dire. Je copie force *Harmonies,* pour les vendre cette année où le produit m'en devient employable pour une chose dont je t'ai tout bas parlé.

Adieu. Je voudrais bien que tu m'attendisses à Paris pour y être un mois ensemble. Fais ce beau trait; sinon je ne te verrai qu'un jour ou deux à Lyon. Passeras-tu ici ? Viendras-tu me voir ? Adieu. J'embrasse mon filleul, et mille choses senties et aimables à ta femme. Adieu. Je suis très-malade toute cette saison.

L.

Envoie-moi acheter chez Dufey, rue des Beaux-Arts, les Mémoires de Montlosier (de sa vie), 2 volumes in-8, et fais-les mettre pour moi à la diligence, Mâcon. Je n'ai rien à lire le soir et ne suis pas sorti une seule fois depuis ces deux mois.

CCCCLXXXIX

A monsieur le comte de Sercey

Mâcon, 22 janvier 1830.

Tout vous est permis en ce qui me concerne, mon cher Sercey.

J'étais bien en peine de vous depuis mon malheur et mon départ précipité de Paris. J'allai vous chercher en vain le lendemain de mon arrivée. On me dit que vous étiez dans une maison voisine avec M. votre père. Je n'insistai pas, comptant avoir du temps devant moi. Hélas! deux jours après, j'étais ici dans le deuil qui ne finira pas.

Je retourne à Paris vers le 1er ou le 5 mars. J'y fais chercher un logement. En connaîtriez-vous un dans votre quartier sur un jardin? Un salon et trois ou quatre pièces, trois ou quatre chambres de domestiques, écurie pour quatre ou cinq chevaux. Le tout meublé, sans linge ou avec linge, pour trois mois. Me trouverez-vous cela

à dater du 1er mars, et à 1.000 ou 1,200 fr. par mois? Écrivez-moi.

Il vous faut comme à moi le Midi. Je vous dis en confidence qu'il est question de m'envoyer en Grèce comme résident. Si vous voulez vous attacher à moi, je vous demanderai tant que je vous emmènerai. Ceci entre nous deux seuls, pas même un mot à Bois-le-Comte; mais vous pouvez en dire à propos deux mots au prince de Polignac (tête à tête), ou bien attendez-moi, c'est plus sûr. Nous serions bien heureux ensemble, car je vous aime comme un frère cadet. Soignez-vous bien, laissez les bals, lisez au coin d'un poêle. L'hiver a été dans ce pays bien pis qu'à Paris. Nous avons eu deux mois sans dégel et un mois entre 8 et 16 degrés sans cesser.

Je suis dans des embarras énormes d'affaires depuis la mort de ma mère. Je suis obligé de vendre ma superbe terre des environs de Dijon. Connaîtriez-vous quelques capitalistes de Paris voulant faire un majorat de 20,000 fr. de rentes avec un très-beau château? Indiquez-moi à lui, je ferai son affaire. Adieu. Voilà le temps adouci, vous serez mieux. Pour moi je suis si triste que je

ne pense pas à ma santé, qui est pitoyable aussi; mais ma femme et Julia sont bien, vous les verrez dans cinq semaines.

LAMARTINE.

L'original du portrait qui vaudrait mieux est chez un de mes amis, M. Amédée de Parseval, rue des Saints-Pères. Peut-être vous le prêtera-t-il, en lui demandant en mon nom.

CCCCXC

A monsieur le comte de Sercey

Paris.

Mâcon, 29 janvier 1830.

Je vous remercie, mon cher Sercey, du logement trouvé. Ne l'arrêtez pas encore, parce que je le trouve trop loin pour passer seulement deux mois à Paris; mais ne le laissez pas prendre sans me prévenir encore avant, s'il se peut, et soyez assez bon pour vous assurer si, étant réparé à neuf, on pourrait l'habiter et le faire habiter par femme et enfant, sans crainte pour la santé.

Voici un aperçu de ma terre pour M. le duc d'Istrie. Je voudrais bien que ce fût lui, parce que madame la duchesse d'Istrie conserverait de bonnes choses instituées par ma femme pour nos paysans, qui sont des sauvages.

Cela deviendra une possession magnifique pour l'homme qui s'en occupera; et cette terre acquerra un accroissement notable dans trois ans et quand

le canal ira jusqu'à la Seine : il n'en est plus qu'à peu de distance; on l'achève en 1832.

J'en veux sept cent mille francs. Cela vaudra plus dans dix ans de beaucoup. Mais, si je trouvais à terminer tout de suite avec M. le duc d'Istrie, je descendrais jusqu'à 620,000 fr. (dernier mot). Le château est réparé à neuf presque aux trois quarts, il y a un mobilier commencé et suffisant pour loger et coucher une vingtaine de personnes : sept ou huit maîtres, et le reste domestiques.

Je donnerai tout le temps qu'on voudra pour payer, sauf 200,000 ou 220,000 en faisant le marché, le reste en huit ou dix ans, si l'on veut.

Adieu. Écrivez-moi parce que je suis de tous côtés en pourparlers, et que je ne doute pas que d'ici à trois mois ce ne soit vendu. Ce qui retarde seulement maintenant, c'est le froid qui empêche d'y aller. J'y ai du monde à moi pour donner toutes les communications qu'on désirera. On y va en trente heures de Paris.

Adieu.

LAMARTINE.

J'écris par 14 degrés de froid, que nous avons, depuis huit jours, de nouveau.

Cherchez-moi un logement plus central et aussi beau et paisible, ne fût-ce qu'au 1er avril, car il fait trop froid pour voyager.

P.-S. Cela me vient d'un oncle qui le tenait de mon grand-père, et point de titres douteux ni d'hypothèques, franc comme l'or.

J'achète ces jours-ci toutes les possessions de ma pauvre mère et celle de mon père, ici, à côté de Saint-Point.

CCCCXCI

A monsieur le comte de Virieu

Rue de Grenelle, Paris.

Mâcon, 10 février 1830.

Sempre lo stesso. Toujours malade, triste, accablé de pensées et d'affaires lourdes comme des pensées. Nous attendons demain nos beaux-frères pour terminer nos arrangements. J'espère que dans cette semaine ce sera fini. Mais je reste bien pesamment chargé jusqu'à la vente de Montculot.

J'ai remis forcément d'une quinzaine mon départ pour Paris. Ne m'y attends guère avant le 15 mars au 1er avril, soit dit entre nous. Si je pouvais même me dispenser de l'Académie, je n'irais pas du tout. Onc ne fus plus dégoûté d'une vie inutilement remuée. Il n'y a qu'un voyage de deux ans en Orient, c'est-à-dire ma nomination en Grèce, qui me soulèverait un peu, tout en m'ennuyant comme autre chose. Mais peut-être qu'au

retour, si mes forces morales étaient revenues, je pourrais enfin en dix ans écrire mon poëme ou un autre plus de mon temps encore. Voilà au fond ma seule idée. Il est fâcheux d'avoir été gâté comme nous par ses propres pensées à l'aurore de son existence : tout ensuite paraît terne, excepté une grande destinée ou une grande œuvre. Or qui est-ce qui a une grande destinée? qui est-ce qui fait une grande œuvre? Il est plus fâcheux encore de perdre avant le milieu de la carrière ce qui la rendait douce et attachante. Enfin il ne faut pas se plaindre. Il nous reste beaucoup encore, femme et enfant et le reste, et beaucoup de bien à faire autour de nous.

Seras-tu à Paris au 1er avril? Je l'espère. Ta femme y accouchera; vous y passerez le printemps : ce serait bien bon pour moi.

Parle-moi politique, si tu y vois clair plus que les autres. Si tu peux prophétiser à un mois de distance, fais parler de moi au prince de Polignac afin qu'il me nomme s'il veut me nommer, avant qu'il ne soit hors d'état de nommer personne. Le gouvernement grec est-il réellement constitué?

Dis mille choses à Vignet, et que je lui écrirai

le jour où nous aurons ici terminé nos affaires.

Adieu. Embrasse le filleul, et puisse-t-il t'en venir dix autres! C'est le tourment et le bonheur d'une vie.

Mille choses à ta femme et à nos amis.

LAMARTINE.

CCCCXCII

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Mâcon, 3 mars 1830.

Je reviens de Saint-Point. Je rapporte le volume et demi de ta *Biographie* et te l'envoie. Je crains de ne pouvoir te voir avant mon départ que quelques circonstances rapprochent. Ce sera, je crois, pour le 11. Je suis ou je serai rue Saint-Guillaume, n° 20, faubourg Saint-Germain. Écris-moi d'abord ici ce que devient l'accouchement, et puis là-bas dans une quinzaine. Je me suis trouvé soulagé à la campagne, mais Paris m'ennuie. Il faut faire son devoir. Ma femme ne viendra que huit jours après moi.

Un bien honnête homme, mon marchand de vin, qui fournit l'hôpital de Lyon, me prie de te le recommander comme président de je ne sais quoi ou de tout dans cette grande machine. Il se nomme

Mathieu et mérite réellement protection des braves gens. Souviens-t'en, en cas de besoin.

Montherot va mieux. Nous avons craint un moment pour sa vie. Le voilà sur pied, mais non de longtemps encore dans le cas de s'acheminer.

Quel ennui que tu partes de Paris quand nous y allons! Ce monde est guignon aux trois quarts. Je vais savoir si j'irai en Grèce. Cela me ferait du bien physiquement et poétiquement peut-être. Pour moralement je suis bien dégoûté, mais il faut vivre jusqu'au bout.

Adieu. A revoir, mais seulement par lettres jusqu'au au 15 juin à peu près, sauf la Grèce. En tout cas je ne partirais pas pour ce monde de lumières sans te voir à Lyon deux jours.

Mille choses à ta femme et au filleul. A-t-il frère ou sœur?

LAMARTINE.

CCCCXCIII

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Paris, 25 mars 1830.

Merci de la bonne nouvelle. Que Dieu bénisse toi et ta race! qu'elle soit nombreuse et supplée à la mienne, qu'il refuse à nos désirs!

Nous sommes bien installés ici dans un vrai palais de campagne. J'ai écrit à madame de Béarn, et nous irons la voir en ton nom : écris-lui pour nous accréditer. Je prononce, jeudi à 2 heures, mon discours devant tout Paris; c'est médiocre, mais passable pour un quart d'heure.

Or voici de la politique; nul ne t'en dirait si ce n'est moi, car je passe ma vie chez le prince de Polignac, tête pour tête, et avec M. de Montbel et *tutti quanti*, pleins de bontés empressées pour moi.

L'effet moral de la prorogation a été évidemment et complétement bon. Le trône, comme dit

le public, en a deux marches de plus. L'administration, qui a eu cette vigueur, en ressent les effets. Elle tiendra sans nul doute jusqu'aux élections qu'elle préparera avec l'habileté qu'elle trouvera en elle. Si elles sont bonnes, elle demandera deux lois : une sur la presse, une des élections, modérées toutes deux. Si les élections lui manquent, elle tiendra, je n'en doute pas encore, mais alors, comment et par quoi? C'est ce que l'heure conseillera. Tiens-toi prêt pour l'élection. J'y serai, je crois aussi. Cependant le prince m'a promis énergiquement la Grèce et tient ferme contre Bois-le-Comte et compagnie qui ne me veulent pas; je suis indifférent à tout. Je pense à autre chose ou à rien du tout, ce qui vaut autant. Je suis dégoûté du présent, mais bien plus de l'avenir. Enfin n'en parlons plus. Remercions Dieu de ce qu'il nous laisse, et ne lui demandons pas plus que ce qu'il veut nous donner.

Adieu. Mille compliments à ta femme et baisers au filleul. Je te voudrais bien ici. J'ai vu les Sainte-Aulaire. J'y dîne lundi avec M. de Talleyrand et *tutti quanti*. Nous avons parlé bien de toi, et ta femme a conquis tout le monde. Écris sou-

vent rue Saint-Guillaume, n° 20, et prends pitié si je t'écris moins. Si tu savais la vie ou plutôt l'éclatante agonie d'un homme célèbre, tu me plaindrais, surtout d'être célèbre et de n'avoir plus de génie. J'en suis là.

Mille amitiés.

LAMARTINE.

CCCCXCIV

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Paris, 9 avril 1830.

Je reçois ton mot. J'y réponds malade et prenant la médecine du printemps, au fond moins malade que je ne l'étais à Mâcon cet hiver. Le monde seulement m'accable, de six à minuit. Toujours parler, penser, agir, est un spasme trop fort pour ma machine, élastique, mais délicate.

Mon discours a eu un bon succès politique et moral : c'est celui que je voulais. Les deux centres de l'opinion sont très-contents, les deux extrêmes mécontents et n'osant tout à fait le dire. Le *Constitutionnel* seul, comme impérialiste, m'attaque. J'ai des prévenances extrêmes de tout le reste, comme les journaux auront pu te l'indiquer, si tu lis de la *Gazette* ou du *National*.

Je t'envoie demain mon discours par Mâcon.

Je vois le roi demain et lundi. Je n'ai pas vu

mon ministre depuis quinze jours, mais tout le monde croit à mon ministère en Grèce ; moi seul j'en doute. Bois-le-Comte et tous les bureaux ne le veulent, dit-on, pas.

Adieu. Tout m'est égal, excepté toi, Saint-Point et le soleil.

La politique est morte, ils ne savent ce qu'ils feront, il n'y a que cela de vrai. On parle de Vitrolles et Berthier, ce serait alarmant. La *Gazette* se brouille et veut M. de Villèle. Tout finira dans un an par *lui* formant un ministère de coalition entre la gauche et la droite : voilà la seule *vérité*.

Adieu.

Écris-moi et parle de moi à Montherot. Je lui envoie aussi mon ennuyeux opéra. Comment va-t-il ?

L.

CCCCXCV

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Paris, 14 avril 1830.

Je ne suis point nommé ni ne le serai, et, si je l'étais jamais, ce serait trop inférieurement pour mener personne qu'un secrétaire intime.

Adieu. Voilà tout pour aujourd'hui. Je vais à la messe en toute hâte et pour reprendre. Je t'ai écrit hier.

LAMARTINE.

Il y a une intrigue de bureau, dont l'ami Bois-le-Comte est, je crois, le seul confident, qui empêchera ou retardera tout.

CCCCXCVI

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Paris, rue Saint-Guillaume, 20, 9 mai 1830.

Mon cher ami, je m'occupais de toi et de t'envoyer, avec MM. Lainé et de Gérando, tous les travaux relatifs à tes nobles et généreuses occupations, quand un triste événement est venu de nouveau troubler mon loisir, peu loisir, et me replonger dans mille soucis pénibles. Une tante chérie de ma femme, Mme Henry Churchill, venue de Londres pour passer un mois chez nous, y est morte vingt-quatre heures après son arrivée d'une fluxion de poitrine prise en route. Je viens de la conduire à son dernier asile. C'était une créature accomplie, et jamais je n'ai imaginé une mort aussi belle : il n'y a pas de sommeil après un jour de paix qui en approche. Cela fait envie. Aussi était-ce une rare vertu.

Je n'irai en Grèce que comme en Angleterre.

quand ceux qui m'y nomment n'y seront plus, c'est-à-dire jamais. Ainsi va ce monde politique. Les assurances que je donnerais à M. de Miramont seraient donc toutes vaines. Je ne puis en conscience agir contre Rouen occupant le poste, et je ne pense pas qu'on mette du zèle à lui en donner un autre. Ainsi tout cela est aventuré au dernier point et ne m'occupe plus du tout que quelquefois en pensée. Qu'importe ! est la grande devise, une fois que la Providence nous a donné de quoi le prononcer.

La politique est nulle, seulement il y aura persévérance du roi, et la lutte ainsi sera longue et terrible. Ce moment devait arriver, mais il arrive trop tôt.

Fais-toi nommer député, tu n'as qu'un mot à dire : « Je veux maintenir des institutions au pays. » Ainsi l'assurent les Dauphinois. Ils te revendiquent, mais on te croit antipathique à une charte. Je leur affirme que non.

Pour moi je corrige mes méchantes épreuves, et je ne suis pas à me repentir de les avoir livrées. C'est bien médiocre. Il faut mettre son capuchon et se sauver en Orient ou à Saint-Point.

J'irai aux élections seul. J'irai, entre les deux colléges, passer huit jours chez toi et reviendrai ici pour juillet. On t'y chérit et t'y estime. Adieu. Écris toujours.

CCCCXCVII

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Paris, 20 mai 1830.

Tu as reçu la statistique. M. de Chabrol me l'a envoyée avec une lettre charmante ; M. de Gérando, chez qui j'ai été hier, me donnera bientôt tout le *desideratum*.

Tu m'envies : ah ! plains-moi ! Je subis le martyre, et je vais, dans peu de jours, le subir pire encore, car mes vers sont médiocres, et il faut m'aller cacher à Saint-Point pour n'en pas entendre parler avec le dégoût qui les attend. J'en perds la tête, mais il est trop tard : je suis trop noyé dans mille autres embarras.

Je reviendrai aux élections ; j'espère avoir fini alors avec les imprimeurs et ne revenir ici qu'en automne pour voir si on décidera pour la Grèce quelque chose: il n'y a rien quant à présent que délais et incertitude.

La politique a besoin de toi et de moi et de nous tous, jeunes et hors des préventions des trois sales époques du passé. Je te répète de t'expliquer, on te croit un la Bourdonnaye tout pur. Il ne faut accepter que ses opinions : dis la tienne claire et nette dans un discours ou une brochure, et ton piédestal sera élevé. Mais tout le monde dit qu'il le faut. Je ne te dis pas de l'altérer, de la modifier, mais de la dire, c'est mon avis, et j'y persiste : tu irais loin.

Voilà un nouveau coup de gouvernail qui nous éloigne du port davantage, à mon avis, le changement du seul homme aimé et estimé de tous les partis, Montbel, et contre un homme capable, mais impopulaire.

Adieu, à revoir. Amitiés à Montherot. Explique-lui pourquoi je n'écris pas : je n'ai pas l'heure de manger et de dormir.

CCCCXCVIII

A monsieur le comte de Virieu

Paris, 1830.

Eh bien ! tu as raison si tu veux rester inactif; mais, si tu n'es pas bien sûr que Dieu t'ait créé pour rien ici-bas, tu as tort. Il faut une affiche sur toute boutique ; la tienne est pleine. Dis donc au public ce qu'il y peut trouver, ou bien ne dis rien : car l'un et l'autre sont bons, selon l'idée qu'on a pour l'avenir.

Je vais rentrer, comme toi, dans l'inaction, mais par force. On intrigue tant contre moi dans les bureaux que ce soir même on veut me faire aller en Espagne. Je vais refuser durement. Le prince de Polignac, de son côté, me garantit la Grèce quand il y en aura, mais tout cela est en l'air. Je m'en vais, après mes épreuves finies, à Aix et à Saint-Point, et je ne pense plus à rien que Montculot ne soit vendu; et alors, avec toi et douze ou vingt amis solides et riches, nous crée-

rons un journal indépendant et représentant les hommes de notre temps et de nos doctrines précises. Alors nous sommes forts, riches, et ministres à coup sûr. C'est le besoin du jour, nul ne peut y satisfaire que nous et nos amis. Mâche cette idée dans ta ronde tête administrative, et moi j'exécuterai. Il nous faut deux millions : nous les aurons aisément en mettant chacun cent ou deux cent mille francs.

Mes épreuves avancent, mais, hélas! cela fait peine à voir. N'en parlons pas. Je me vengerai par un poëme auquel enfin je vais me donner tout entier, en anéantissant encore ce qui en existe : simplifier et agrandir en raccourcissant mon plan.

La politique va, comme je l'ai prévu le 8 août, à la diable. Cela prend même décidément la route des abîmes, et on ne voit rien pour nous arrêter, si la Chambre surtout est mauvaise. Je m'en vais très-alarmé : or tu sais que je ne l'étais pas du tout, mais le mal n'est pas venu du pays, mais de ses conducteurs. Espérons en Dieu et dans la force de l'instinct de conservation!

Je suis un peu moins accablé depuis deux jours que je ne compose plus rien. Mais déjà je m'occupe du départ. J'ai envoyé encore à Pastoret une deuxième note pour toi. Il prétend t'avoir tout fait adresser. De Gérando s'en occupe aussi et M. Lainé.

Adieu, à revoir bientôt.

L.

CCCCXCXIX

A monsieur le comte de Virieu

Au Grand-Lemps.

Saint-Point, 27 juin 1830.

J'espère que je t'ai envoyé assez de livres. Eh bien ! en voilà encore que je mets pour toi à la diligence. J'ai remué toute la philanthropie de la rue Cassette et de la rue Férou pour te procurer ce que tu cherches. Mais tu n'y trouveras rien : cela tient de l'économie politique, c'est une langue qui n'a encore que peu de sens sous des mots innombrables.

Me voici arrivé pour t'aller voir, et tu n'y es pas, et je repars le 12. Écris-moi vite le jour où tu seras rentré à Fontaine.

J'ai publié le jour de mon départ les *Harmonies religieuses*. Je les ai livrées à leurs chances. Elles seront ce que j'avais prévu : médiocres d'abord et, j'espère, bonnes dans quelques années. Gosselin me mande que dans deux mois il ga-

rantit cinq éditions. Je te les porterai, si je vais te voir.

La France est-elle malade ou non? Je te le demande. Voyez-vous un mouvement en avant ou en arrière du 8 août? Pour moi je la vois mourante ou plutôt convulsive. Je ne donnerais pas *six mois* de son avenir intérieur. Je suis pénétré de douleur, d'effroi et de courage cependant, prêt à combattre à droite et à gauche, là des insensés, ici des forcenés et des coquins.

Qui diable t'a pu dire que je fausserais jamais compagnie aux honnêtes gens? Aux imbéciles oui, mais il y a heureusement d'honnêtes, de religieux royalistes sous d'autres drapeaux que celui de MM. Dudon, Vitrolles, Berthier et compagnie. S'il n'y en avait pas, je l'élèverais tout seul. Je ne suis ni avec Paul ni avec Céphas, mais avec le sens commun, la monarchie, la fidélité à la dynastie. Hélas, hélas! du train dont ils nous mènent, et dont l'opinion du pays se pervertit contre eux, nous n'aurons que trop tôt à faire preuve de nos paroles. Je reviens de Paris, pénétré d'inquiétudes comme j'y suis allé; je reviens et je trouve partout de plus graves motifs d'inquiétude encore.

Élevons les mains d'où vient le secours, car le secours n'est pas ici.

Mais adieu. Tu me trouveras noir. Dieu permette que l'horizon s'éclaircisse et que je ne sois qu'un sot! Je l'espère encore.

LAMARTINE.

D

A monsieur le comte de Virieu

Saint-Point, 8 juillet 1830.

J'ai reçu ta lettre, mais trop tard : je pars lundi pour les eaux d'Aix; nous ne pourrons donc nous voir qu'à mon retour, il sera temps encore de causer alors. Je croyais que tu me prenais pour un homme de défection. Dieu garde ! mais pour un homme que l'imbécillité violente de son propre parti n'entraîne pas ? Oui ; sortons de là dès que nous le pourrons. Mettons-nous dans le vrai : dans le vrai seul est la force. Or le vrai n'est pas pour la France dans un gouvernement de regrets, de repentir, de souvenirs théocratiques ou aristocratiques ou absolutistes, il est dans les besoins réels des esprits, dans le concours des intérêts et des intelligences les plus honnêtes et les plus larges, dans les espérances d'un avenir datant de la Restauration et non de l'Empire ou de l'ancien régime vermoulu.

Je sais par plusieurs qu'on voudrait beaucoup de toi dans le parti honnêtement libéral. On m en a proposé autant. Je fais comme toi, je ne me laisse pas prendre par un parti; mais, le jour venu, formons-en un, créons, rallions et marchons. Pour de la poésie le temps est passé. Je n'y pense qu'aux heures d'inactivité comme celle-ci, seul aux champs, entre deux batailles. A Aix je vais faire un drame, un seul, et reprendre ensuite non plus la lyre, mais la trompette du jugement.

Les *Harmonies*, dont quelques articles très-hostiles, un entre autres de mes coquins d'amis de l'*Universel*, m'avaient fait craindre la chute, vont assez bien pour leur début. Je viens de recevoir une trentaine d'articles littéraires qui sont magnifiques; celui de la *Gazette*, dont j'ignore l'auteur, et que je redoutais pour cause, est au delà de tout. Je sais que ceux des *Débats* sont faits et beaux aussi, on me le mande; et Gosselin m'écrit que cinq éditions seront écoulées en trois mois. Aussi je n'y pense plus et laisserai faire au temps le triage du bon et du plat. Le temps, en fait de réputation, est tout, il apporte chaque jour sa pierre: vous n'écrivez rien pendant dix ans, vous vivez

hors du monde, vous revenez à Paris, et vous vous trouvez cent fois plus populaire que le jour du succès. J'ai vu cela cette fois. Mais qu'est-ce que la renommée ! Ce qui est beau, c'est de faire et de faire bien. Un poëme ! un poëme ! mon royaume pour un poëme ! *mon royaume pour un cheval !* comme dit Richard III. J'en dirais autant, mais rien pour la gloire.

Adieu. Revoyons-nous beaucoup au retour des eaux, le 20 août. Je t'enverrai lundi les *Harmonies*. Sur les cinquante n'en lis que quinze. J'attends madame de Villeneuve. Ne pourrais-tu pas venir à Saint-Point en septembre ? Mille choses à madame de Virieu et au filleul.

DI

A monsieur le comte de Virieu

Juillet 1830.

Hélas ! je reçois ta lettre, et j'ai plus envie que toi de te voir. — Mais impossible avant mon retour, à moins que nous ne nous voyions à Pupetières où j'irai volontiers te chercher d'Aix ; ou bien à mon retour ici, au 25 août.

Alger est un beau fait d'armes. Cela colore une restauration. Sous ce point de vue excellent, je ne vois plus que, dans les idées présentes, le gouvernement puisse se dispenser de marcher en avant. J'en suis fâché quand c'est sans nécessité. Elle n'y était pas au premier abord, et qui tire l'épée, dit l'Évangile, périt par l'épée. Le nuage est noir, voyons-le passer, nul ne sait maintenant ce qu'il contient.

Je t'ai envoyé les *Harmonies* par madame de Villeneuve. Je ne crois à aucun avis bon ou mau-

vais avant d'avoir le tien à fond et non précipité. Ces choses-là doivent être lues comme des *Heures*, par heures.

On me dit que tu aurais passé à Lyon, même par bien des libéraux, si on t'eût porté; c'est M. de Brosse lui-même. Je ne doute pas, puisque ta santé se consolide comme le ciment par les années, que ton rôle politique ne soit prêt à commencer. Médite-le bien d'avance; tu n'as qu'un défaut intellectuel : *trop de pensées*. Mûris-en une, deux et trois, et rejette les autres pour les années de spéculation, quand tu vieilliras et rumineras au coin d'un bois ou d'un feu, comme ton guide Montaigne.

Je n'ai pas mis la main encore à ce drame. J'ai ton système, grâce, beauté, pureté et pathétique, au lieu de tout ce qu'ils brassent. Mais il vaut peut-être autant faire autre chose ou rien du tout. Je verrai ce que produira le loisir à Aix et sur le lac.

Je suis trop triste pour prendre à cœur une gloire même : la mort de ma mère m'a coupé bras et jambes, et j'ai peu de but à rien.

Adieu. Écrivons-nous souvent d'Aix. Montherot

y est avec moi, rimant de fort jolies choses. Sa lyre est un drôle de psaltérion.

Mille amitiés à ta femme et aux enfants. Que tu es heureux d'en avoir !

LAMARTINE.

DII

A monsieur le comte de Virieu

Aix-les-Bains, 29 juillet 1830.

C'est un beau jour pour moi que celui où je reçois ton avis motivé sur les *Harmonies*, et quel avis ! Tu sais que je ne crois ni à mon sentiment propre en fait de poésie, ni à celui du public des salons, ni à celui des articles de journaux, mais je crois au tien comme infaillible, et rien jusqu'ici ne m'a détrompé de cette infaillibilité. Or, quand un avis si favorable se renforce encore d'une amitié de vingt-cinq ans, il n'y a rien à désirer après. Je suis content, et je pense à autre chose qui te contentera, j'espère, mieux encore.

Mais j'ajourne cette pensée même, car, depuis que je suis ici, je souffre de nouveau horriblement. J'ai essayé de quelques bains qui m'ont désorganisé, et je suis à m'en remettre à grand'peine. Voilà la seule lettre que j'aie écrite de longtemps, et la tête me tourne en l'écrivant. Je partirai

lundi pour Chamouny pour cinq ou six jours, et je reviendrai ici d'où je repartirai pour la vallée d'Aoste. — Nous nous verrons au retour.

Les journaux de ce matin m'ont apporté le coup d'État en compensation de ton épître. Il n'y a rien à dire maintenant : nos vaisseaux sont brûlés. Mais je ne trouve pas que cela ait été fait avec l'élévation, la dignité et l'ampleur qu'une mesure désespérée comporte. La loi électorale, si elle était exécutée, amènerait une chambre libérale encore. Or, quand on en fait une à soi seul, il ne faut pas se gêner. La commotion des esprits ici est grande et dans un seul sens. Je ne sais ce qui en sera en France. J'aurai encore deux mois en arrière de l'éligibilité le 28 septembre, aussi je n'ai pas à faire de réflexion pour mon compte. Pour toi, tu seras élu si tu te présentes, mais je ne préjuge rien de tout ceci. Nous voilà lancés dans le domaine des faits et hors des conjectures rationnelles. Dieu et le roi nous en tirent ! Mon esprit est accablé de pensées d'avenir. Serions-nous assez malheureux pour avoir une révolution au berceau et l'autre au tombeau de notre passage ici-bas ! Comment tout cela se prend-il à Lyon ? C'est un

point important, un des deux ou trois les plus à observer en France. Ici nous ne savons rien.

Nous passons nos jours à errer avec des peintres sur les bords du lac. Ma femme en rapporte des trésors pittoresques et moi un grand mal de tête. Nous n'avons d'intéressant en société que la marquise de Cortanza, de Turin, femme très-agréable et très-distinguée, qui se vante d'être ton amie, et je le lui accorde.

Je vois Vignet, mais rarement, parce qu'il est à Servolex d'où sa femme ne peut sortir. Elle est en soi-disant convalescence, mais bien inquiétante, à mon avis, pour l'avenir même le plus rapproché ; fort jolie et fort bonne au reste.

J'ai été à la Motte où nous avons parlé de toi. J'ai chez moi Almeyras, de Genève, qui aime et admire ta sœur, et madame de Murinais ; il en vient. J'ai Montherot, et je lui ai fait ta commission. Adieu, je suis noyé dans les idées politiques avec lui.

L.

DIII

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

1830.

J'ai reçu ta lettre. J'y réponds en deux mots. Rien de ceci ne m'a étonné, si ce n'est la rapidité de l'exécution et l'élan unanime de Paris. A mon avis, nous marchions inévitablement à un tel résultat. Il faut bien arriver où l'on tend de toutes ses forces, malgré la raison publique et particulière. Aussi suis-je affligé, mais sans aucune espèce d'irritation : ne t'ai-je pas toujours dit qu'un système de contre-révolution pouvait seul rendre la vie à la révolution? La voilà à nos portes! Si elle les franchit, si nous tombons en anarchie, c'est fait de nous, de la France et de l'Europe; c'est le déluge universel sans arche pour s'en tirer. Mais, entre elle et nous, il y a encore un gouvernement improvisé, fortifié de tous les vœux de la classe moyenne, de toutes les lumières et de

bonnes intentions. Ceci trace la route aux honnêtes gens. Tout plutôt que l'anarchie, plutôt que cette niaise et honteuse complicité avec les ennemis de nos ennemis, qui nous dévoreraient après eux! Laissons ce rôle aux imbéciles qui nous ont amenés où nous sommes, et qui voudraient se venger de leur propre stupidité par nos mains!

Voilà mon opinion ferme et nette : de là partira ma conduite. Entre deux ou trois partis, il y en a toujours un moins mauvais; je l'adopte et l'adopterai jusqu'au *sauve qui peut*, et peut-être le préviendrons-nous, et au moins n'aurons-nous sur l'échafaud ou dans l'exil nul reproche à nous faire.

Ce n'est point ainsi qu'on pense et qu'on déraisonne ici autour de moi; mais peu m'importe! on ne nous jugera pas sur la conscience des autres. La mienne me dit que, pendant qu'on peut combattre encore pour son pays, pour les principes sauvés de la ruine d'un trône, il faut le faire et ne pas s'inquiéter trop si le drapeau a trois couleurs ou une seule, si ce qui subsiste de monarchie, de liberté, de religion, de stabilité, s'appelle Pierre ou Paul. Aussi accepterai-je tout

mandat que les hommes pensant ainsi voudront me donner à la tribune ou ailleurs. Les scrupules sont bons dans les petits périls ; dans les extrêmes comme celui-ci je n'en aurais qu'un : l'inaction et l'apathie.

Adieu. Des motifs que je t'expliquerai me retiennent encore un certain temps en voyage. Je voudrais être inaperçu et oublié au ministère. Je pars pour six jours pour les montagnes.

LAMARTINE.

DIV

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Saint-Point, 7 septembre 1830.

Je te donne d'ici de mes nouvelles. J'y suis venu à cheval et bien armé, mais sans nécessité pour le moment. Tous ces bruits, à la source desquels je viens de remonter, partent d'une bande de vagabonds et de mendiants, à deux ou trois lieues d'ici dans les montagnes. Ils voulaient piller un château présumé riche et susciter pour cela un prétexte. Le pays en masse est bon et bien disposé : ils n'ont fait que répéter comme des imbéciles, croire et gémir. Toutes les communes voisines, bourgs et villes, viennent de m'envoyer offrir leur assistance armée pour toute occurrence, mais je n'en ai nul besoin.

Je pars pour Paris seul jeudi. J'y serai huit jours seulement pour mes affaires, et je reviendrai faire mes vendanges à Milly, si on nous laisse en repos. Ma femme sera à Milly plus tranquille et

plus près de la ville à tout événement. Au moment où je t'écris, j'apprends que d'autres instigateurs de la montagne demandent à se porter ici pour fouiller le château plein d'armes et de poudre, à ce qu'ils assurent; ils y trouveront des livres et des plumes. Tu vois qu'ils ne négligent rien pour me discréditer dans le pays. C'est le cas de dire le *tutto passa e tutto finisce* du peintre Pinelli, car tout cela est bien pénible pour un ami du repos et des vers, mais *fiat voluntas!*

Je ne puis te parler un peu politique qu'après avoir vu les choses et les hommes à Paris. J'espère encore que le gouvernement se soutiendra et s'édifiera; sans cela nous n'avons pas de refuge, et l'esprit anarchique, qui tente ses efforts contre moi ici, s'étendrait bientôt partout et ne laisserait pas un honnête homme en paix sur le sol de la France.

Je ne change rien à mes résolutions jusqu'ici : séjour jusqu'au 15 novembre ici ou à Milly, hiver en Provence. Écris-moi à Paris, à l'hôtel de Rastadt, si tu as à me dire quoi que ce soit; mais souviens-toi que je n'y serai que huit à dix jours.

Adieu.

L.

DV

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Paris, 21 septembre 1830.

Je reçois ta lettre. J'ai donné ma démission avant-hier, après l'avoir poliment négociée avec le Palais-Royal, pour ne pas manquer à la reconnaissance et à la convenance. Le roi a dit au conseil, en la lisant : « Voilà enfin une démission donnée d'une manière honorable, digne et délicate. » Il l'a lue tout haut et m'a fait témoigner sa satisfaction.

Je ne partage nullement les idées bonnes femmes : elles sont bonnes aux bonnes femmes en temps paisible, nullement en temps de lutte où la société périt sur nous, si nous ne la soutenons pas sans regarder si des ennemis la soutiennent avec nous. Je trouverais à cela culpabilité en conscience. Pour le serment il n'y a pas option, du moment qu'il n'y a pas possibilité pour autre

chose. *Ceci* ou l'anarchie la plus effroyable, voilà la question. Aussi je l'offre tant qu'on en voudra. Mais, la chose étant de conscience et de décision personnelle, je t'approuve si tu penses autrement. Servir avec faveur est une autre chose avec des hommes qui ne nous plaisent pas.

Les choses sont toutes diverses de ce que vous les imaginez là-bas. L'esprit est très-bon, et tout marcherait si on peut surmonter les clubs. Si on ne se soulève pas contre eux d'ici à trois mois, tu auras le plaisir de la République, mais quelle République ! On ne peut le savoir qu'ici et comme j'y suis placé !!! Je te la refuserai tant que je pourrai.

Adieu. Je pars dimanche, je suis libre enfin. Je vends Montculot tant que je peux, puis je vais passer l'hiver à Marseille. Je t'en dirai long en te revoyant dans un mois.

LAMARTINE.

DVI

Minute de ma démission à monsieur le comte Molé

Monsieur le Comte,

De nobles sentiments ont pu interdire à quelques personnes le serment que les circonstances leur demandent. Je respecte ces scrupules; je ne les partage pas.

Convaincu qu'à défaut du pouvoir légitime, dont j'ai depuis longtemps déploré l'aveuglement, le pouvoir nécessaire, la patrie sous un autre nom, doit être le point de ralliement de tous les cœurs droits et de tous les esprits justes; convaincu que les devoirs d'homme et de citoyen ne cessent pas pour nous le jour où un trône s'écroule, où une famille s'exile; convaincu qu'il serait aussi absurde que coupable de se frapper à jamais d'incapacité civile et politique en refusant d'adhérer à un pouvoir nouveau qui surgit de la nécessité pour sauver la patrie du mal sans remède de l'anarchie, cette mort convulsive des nations, je

suis prêt à prêter librement et volontairement le serment de fidélité au roi des Français et à accepter du prince et du pays tous les devoirs que ce serment impose aux jours du péril.

Mais d'un autre côté, monsieur le comte, et par des motifs de convenance et de situation tout personnels, je vous prie de vouloir bien accepter ma démission des fonctions diplomatiques dont j'avais été chargé par le précédent gouvernement, et j'oserais vous prier de plus de vouloir bien mettre et ma démarche et mes expressions sous les yeux du roi, envers qui je professe non-seulement les devoirs de tout Français, mais encore des sentiments de reconnaissance et de dévouement qui m'ont été imposés par ses bontés envers ma famille.

LAMARTINE.

DXVI

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Milly, 12 octobre 1830.

Me voici, depuis huit jours, établi à vendanger à Milly, tout aussi paisiblement qu'en 1810. Le pays est universellement calme, bon, bien disposé, plein d'amour de l'ordre et de terreurs des rechutes ; c'est comme à Montculot d'où je viens, comme à Paris d'où je t'ai écrit. Il n'y a eu apparence de terreur et de brigandage qu'à Saint-Point, là où, la première révolution n'ayant pas pénétré, celle-ci avait plus de ravage à faire comme l'invasion d'une première maladie. Maintenant le pays est consterné et repentant, mais je suis brouillé avec eux. Ils ont été au moins de fiers lâches. Toutes les autres communes se sont proposées en masse pour y marcher et y défendre leur château plus que le mien. J'y vais tout à l'heure passer huit jours seulement pour la bénédiction de

la chapelle de ma mère. L'hiver, je le passerai à Milly, plus près de mon père, des courriers et de la ville. Je veux travailler beaucoup dans le silence des matinées. C'est mon seul loisir.

Me voici libre par ma démission. Tout s'est passé à ravir, et le roi m'a compris comme je désirais l'être. Tu vas l'être aussi, me dit-on, mais d'une autre manière.

Je ne te loue ni ne te blâme : la conscience est le livre fermé de sept sceaux, Dieu seul peut y toucher ; tout ce qu'on y lit est bien et beau, mais je n'y lis pas comme toi cette fois-ci. Je vois un *to be or not to be* écrit sur toute l'Europe. Il ne s'agit pas de la manière, mais de l'existence même des corps sociaux et politiques. *Ma basta!*

Je retourne dans huit jours à Montculot, avec un nouvel acquéreur. Quel métier que celui de vendeur! Je n'en sais pas un pire.

Où es-tu? est-ce en Dauphiné? est-ce à Fontaine? Si c'est à Fontaine, j'irai t'y voir à loisir maintenant au retour. Il y a de quoi parler quand on revient de Paris et qu'on a vu les chevilles ouvrières de tous les événements *intra* et *extra muros*. L'histoire convenue est une grande dame

qui porte du blanc et du rouge, l'histoire véritable est faite autrement.

Addio, tout à toi maintenant de la plume et de la parole. J'ai du temps.

L.

DVIII

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Mâcon, 24 octobre 1830.

Nous attendons aujourd'hui la nouvelle d'une révolution nouvelle à Paris. Mes lettres sont très-alarmantes. Tu auras ta République, j'en frémis. Je ne vois pas comme toi le bien sortant du mal, faux principe : le mal sort du mal, et le mieux sort du bien. Si la révolution nouvelle a réellement éclaté hier, si nous sommes en république trois mois, je te le dis avec la confiance d'un prophète, il n'y a plus de France ou il n'y a plus d'Europe. J'en suis aussi convaincu que je l'étais des coups d'État, le jour du ministère Polignac, et de leur impuissance le jour qu'ils éclatèrent. — O seconde vue, malheureux don des hommes très-politiques !

Oui, nous sentons exactement de même mora-

lement, religieusement, politiquement, mais nous ne pourrions faire un journal ensemble. Nous partons, comme dit très-bien ta femme, de deux principes opposés. Tu dis : la révolution de 89 est le mal sans mélange. Je dis : les grands principes de la révolution de 89 sont vrais, beaux et bons, l'exécution seule a été atroce, inique, infâme, dégoûtante. Pour que 89 fût si mal, il fallait que ce que 89 détruisait fût beau ; or je trouve 88 hideux. Nous ne pouvons nous convertir sur ce grand principe originel. Nous ne nous rencontrons que dans le sentiment d'horreur pour la Révolution-action, mais non pour la Révolution-principe. La Révolution-principe est une des grandes et fécondes idées qui renouvellent de temps en temps la forme de la société humaine ; et, si tu veux raisonner sans passion avec toi-même, tu verras que l'idée de liberté et d'égalité légales est autant au-dessus de la pensée aristocratique ou féodale que le christianisme est au-dessus de l'esclavage ancien. Il y a sur ce point une tache dans ton œil. Une idée que le monde entier avoue, adopte, conçoit, défend, ne peut être une erreur : l'erreur est dans sa pratique incom-

plète, mais non dans sa nature. Plusieurs siècles passeront sur nos tombes avant que cette idée ait enfin trouvé sa vraie forme, mais tout indique qu'à travers des flots de sang et de misères elle la revêtira enfin ; alors le monde sera transformé. Les souvenirs, les regrets, les habitudes de pensées et de formes politiques, les positions personnelles, font longtemps illusion aux hommes : ton fils ne pensera plus comme toi, et son fils comme lui.

Mais à quoi sert de discuter? Le monde est en route, et par un horrible chemin. Selon toute apparence, à l'heure qu'il est, le pouvoir, s'il y a pouvoir, a changé de mains. Nous tombons dans un nouveau chaos d'où Dieu seul peut nous tirer. Les hommes n'ont plus de regard qui perce cet horizon nouveau. La guerre, les ébranlements de toute l'Europe, d'affreux malheurs au dedans, point de bannière pour aucun parti : voilà où nous en sommes si la République, comme je le crains, est déjà proclamée aujourd'hui. *Quod Deus avertat!* Mon parti à moi est bien pris : je reste en France, je ferai office de citoyen tant et comme le moment se présentera. Je vais éloigner femme

et enfant jusqu'à ce qu'on y voie clair, à Genève. Cette séparation est dure, mais je ne pourrais me consoler si ma femme et mon enfant étaient ballottés de cahots en cahots. Ma peau m'intéresse peu; je ne crains ni la balle ni la guillotine affrontées avec conscience et pureté d'intention, j'ai l'une et l'autre.

Adieu. Je présume que nous ne nous écrirons plus guère librement. Peut-être cependant irai-je à Lyon, si Lyon prend une attitude individuelle et forte de raison contre l'anarchie menaçante à Paris. Alors nous nous retrouverions.

Si, contre mon attente, cette semaine n'amène pas de calamité, écrivons-nous encore.

L.

DIX

A monsieur Aimé Martin

Milly, 4 novembre 1830.

Mon cher ami, voici une ode au peuple du 29 juillet ou du 19 octobre, que je viens de griffonner hier et avant-hier avec un grand enthousiasme, pour tâcher de mettre mon grain de sable dans la balance de l'honneur et de l'humanité. Je vous prie de la lire avec attention plusieurs fois, puis de la lire à madame Aimé Martin et à M. Lainé et à quelques amateurs de vers et de bons sentiments, puis de m'écrire si vous pensez qu'il soit bien de l'imprimer dans le plus de journaux possible, pour faire rougir ces jeunes *verseurs*. Si M. Lainé la trouve digne, priez-le de la lire à madame de Montcalm, et d'avoir aussi son avis sur quelques expressions, lancées dans la verve bouillante, et qui pourraient peut-être paraître trop amères contre les rois tombés. Une femme d'esprit sent à merveille ces nuances d'o-

pinion et de sentiment royaliste que je ne voudrais pas blesser, même dans un but louable et utile.

Vous m'écririez vite en me soulignant les mots qu'on désirerait changer, et je vous renverrais la pièce corrigée. Alors vous la donneriez aux *Débats*, au *Temps*, à l'*Écho*, à la *Gazette* si elle en voulait, au *Voleur*, à la *Revue*, enfin à tous ceux que vous pourriez faire déterminer à l'insérer; puis Gosselin pourrait l'imprimer en grand in-8°. Répondez-moi vite.

Si vous la trouvez médiocre, brûlez-la même tout de suite. D'ici je ne puis juger ni le moment pour la lancer ni l'effet. Si, par aventure, vous voyiez qu'elle arrive au point juste, et que vous la trouviez vigoureuse et bonne, alors n'attendez même pas les corrections et faites-la publier telle quelle.

Seulement, si l'on trouvait chez madame de Montcalm ces deux vers trop forts et prêtant à un sens odieux qu'ils n'ont pas dans ma pensée :

Sixième strophe :

Et rejetait sans choix sur une plage anglaise
Trois rois pour une trahison !

Mettez une platitude à la place, comme :

Trois débris d'une trahison !

Ou bien :

Trois rois d'une seule maison !

Ou bien :

Et rejetait brisés sur une plage anglaise
Ce tronc mort et le rejeton !

Ou bien :

Et rejetait deux rois sur une plage anglaise
Et l'enfant coupable d'un nom !

Ou bien :

Et rejetait sans choix sur une plage anglaise
Trois règnes frappés d'un seul nom !

Adieu et amitié.

L.

Mettez mon nom en toutes lettres à la pièce.

AL. DE LAMARTINE.

DX

Au peuple du 29 juillet 1830

« Tremblez d'une stérile audace!
Me disent des amis au geste menaçant,
Jamais le tigre ne fait grâce
A qui lui dispute du sang.
Taisez-vous, ou chantez comme rugit la foule,
Attendez, pour passer, que le torrent s'écoule,
De sang et de lie écumant !
On peut braver Néron, cette hyène de Rome:
Les brutes ont un cœur; le tyran est un homme,
Mais le peuple est un élément.

« Élément qu'aucun frein ne dompte,
Qui se roule semblable à la fatalité.
Pendant que sa colère monte,
Jeter un cri d'humanité,
C'est au sourd Océan qui blanchit ses rivages
Jeter dans la tempête un roseau de ses plages,
La feuille sèche à l'ouragan;
C'est aiguiser le fer pour soutirer la foudre,
Ou poser, pour l'éteindre, un doigt réduit en poudre
Sur la bouche en feu du volcan !

« Souviens-toi du jeune poëte,
Chénier, dont sous tes pas le sang est encor chaud,
Dont l'histoire en pleurant répète
Le salut triste à l'échafaud.

Il rêvait, comme toi, sur une terre libre
Du pouvoir et des lois le sublime équilibre,
Dans ses bourreaux il avait foi.
Qu'importe! il faut mourir, et mourir sans mémoire :
« Eh bien! mourons, dit-il. Vous tuez de la gloire :
J'en avais pour vous et pour moi ! »

« Cache plutôt dans le silence
Ton nom qu'un peu d'éclat pourrait un jour trahir !
Conserve une lyre à la France,
Et laisse-les s'entre-haïr,
De peur qu'un délateur à l'oreille attentive
Sur la table future en pourpre ne t'inscrive,
Et ne dise à son peuple-roi :
« C'est lui qui, disputant ta proie à ta colère,
Voulant sauver du sang ta robe populaire,
Te crut généreux. Venge-toi ! »

Non, non, Dieu, qui trempa mon âme
Dans des torrents de force et d'immortalité,
N'a pas mis le cœur d'une femme
Dans le sein qu'il a visité.
Que l'autel de la Peur serve d'asile au lâche !
Ce cœur ne tremble pas aux coups sourds d'une hache,
Ce front levé n'en pâlit pas ;
La mort, qui se trahit par un signe farouche,
En vain, pour m'avertir, met un doigt sur sa bouche :
La gloire sourit au trépas.

Il est beau de tomber victime
Sous le regard vengeur de la postérité,
Dans l'holocauste magnanime
De sa vie à la vérité !

L'échafaud pour le juste est le lit de sa gloire :
Il est bien de mourir au soleil de l'histoire,
Au milieu d'un peuple éperdu ;
De léguer un remords à la foule insensée,
Et de lui dire en face une mâle pensée
Au prix de son sang répandu.

« Peuple, dirais-je, écoute et tue !
Oui, tu fus grand le jour où, debout sur tes droits,
Tu débouchais de rue en rue
Contre la mitraille des rois !
Tu fus fort quand, pareil à la vague écumante,
Au nuage qui gronde, au volcan qui fermente,
Étouffant la voix du canon,
Tu bouillonnais, semblable à l'or dans la fournaise,
Et rejetais brisés sur une plage anglaise
Trois rois pour une trahison !

« Tu fus grand, tu fus magnanime,
Le jour où, recevant les balles dans ton sein,
Tu marchais d'un pas unanime,
Sans autres chefs que ton tocsin ;
Où, n'ayant que ton cœur et tes mains pour combattre,
Relevant le vaincu que tu venais d'abattre,
En l'emportant tu lui disais :
Avant d'être ennemis le pays nous fit frères ;
Livrons au même lit les blessés des deux guerres,
La France couvre le Français !

« Quand dans ta chétive demeure,
Le soir, noirci du feu, tu rentrais triomphant,
Près de l'épouse qui te pleure,
Du berceau nu de ton enfant,

Tu ne leur rapportais pour unique dépouille
Que la goutte de sang, la poudre qui te souille,
Un tronçon d'arme dans la main !
En vain l'or des palais dans la boue étincelle;
Fils de la liberté, tu n'avais conquis qu'elle,
Seule elle assaisonnait ton pain.

« Un cri de stupeur et de gloire,
Sorti de tous les cœurs, monta dans chaque ciel,
Et l'écho de cette victoire
Devint un hymne universel.
Moi-même dont le sang date d'une autre France,
Moi dont la liberté n'allaita pas l'enfance,
Rougissant et fier à la fois,
Je ne pus retenir mes bravos à tes armes,
Et j'applaudis des mains, en suivant de mes larmes
L'indigne fuite de nos rois.

« Tu reposais dans ta justice
Sur la foi des serments conquis, donnés, reçus :
La démence dans un caprice
Brise les nœuds qu'elle a tissus !
Tu t'élances bouillant de honte et de délire ;
Le lambeau mutilé du gage qu'on déchire
Reste dans les dents du lion.
Tu triomphes, le champ te reste. Qu'il se lève
Celui qui jetterait ou la pierre ou le glaive
Au réveil d'une nation !

« Mais tous les tyrans ont des grâces
A jeter aux flatteurs qui lèchent leurs genoux.
Les courtisans des populaces
Sont les plus serviles de tous.

Ceux-là, des rois honteux pour corrompre les âmes,
Offrent les pleurs du pauvre, ou son or, ou ses femmes
Aux désirs d'un maître puissant ;
Les tiens, pour caresser tes penchants plus sinistres,
Te font sous l'échafaud, dont ils sont les ministres,
Respirer des vapeurs de sang.

« Dans un aveuglement funeste
Ils te poussent de l'œil vers un but odieux,
Comme l'enfer poussait Oreste
En cachant le crime à ses yeux
La soif de la vengeance, ils l'appellent justice :
Eh bien ! justice, soit ! Est-ce un droit de supplice
Qui par tes morts fut acheté ?
Que feras-tu, réponds, du sang qu'on te demande?
Quatre têtes sans tronc, est-ce donc là l'offrande
D'un grand peuple à sa liberté ?

« N'en as-tu pas fauché sans nombre ?
N'en as-tu pas jeté des monceaux, sans combler
Le sac inépuisable et sombre
Où tu les écoutais rouler?
Depuis que la mort même, inventant ses machines,
Eut ajouté la roue aux faux des guillotines
Pour mieux rouler son char glissant,
Tu comptais par centaine et tu comptas par mille!
Quand on presse du pied les pavés de ta ville,
On craint d'en voir jaillir du sang.

« — Oui, mais ils ont joué leur tête.
— Je le sais; et le sort les livre et te les doit.
C'est ton gage, c'est ta conquête ;
Prends, ô peuple, use de ton droit.

Mais alors jette au vent l'honneur de ta victoire;
Ne demande plus rien à l'Europe, à la gloire,
Plus rien à la postérité :
En donnant cette joie à ta juste colère,
Va-t'en, tu t'es payé toi-même ton salaire :
Du sang, au lieu de liberté !

« Songe au passé, songe à l'aurore
De ce jour orageux levé sur nos berceaux;
Son ombre te rougit encore
Du reflet pourpré des ruisseaux.
Il t'a fallu dix ans de fortune et de gloire
Pour effacer l'horreur de tes six mois d'histoire.
Songe à l'Europe qui te suit,
Et qui, dans le sentier que ton pied fort lui creuse,
Voit marcher, tantôt sombre et tantôt lumineuse,
Ta colonne qui la conduit!

« Veux-tu que ta liberté sainte
Comme toi de la mort arbore aussi la faux,
Et que partout sa main soit teinte
De la fange des échafauds ?
Veux-tu que le drapeau qui la porte aux deux mondes,
Veux-tu que les degrés du trône que tu fondes,
Trempent dans ce bourbier glissant?
Que ton roi, rougissant du trône où tu le places,
Ne puisse à son réveil descendre sur tes places
Sans poser son pied dans le sang ?

« Dans tes honteuses saturnales,
Quels dieux n'ont pas été fabriqués par tes mains ?
Des divinités infernales
Reçurent l'encens des humains,

Tu dressas des autels à la Terreur publique,
A la Peur, à la Mort, Dieu de ta république;
Ton grand prêtre fut ton bourreau.
De tous ces dieux menteurs qu'adora ta démence,
Tu n'en oublias qu'un, ô peuple, la Clémence!
Essaye d'un culte nouveau.

« Le jour qu'oubliant ta colère,
Comme un lutteur grandi qui sent son bras plus fort,
De l'héroïsme populaire
Tu feras le dernier effort;
Le jour où tu diras : Je triomphe et pardonne!..
Ta vertu montera plus haut que ta colonne
Au-dessus des exploits humains;
Dans des temples voués à ta miséricorde
Ta gloire enchaînera la force à la concorde,
Et les siècles battront des mains!

« Mais le jour où, le long des fleuves,
Tu reviendras, les yeux baissés sur tes chemins,
Suivi, maudit par quatre veuves
Et par des groupes d'orphelins,
De ton morne triomphe en vain cherchant la fête,
Les passants te diront en détournant la tête
De ton lugubre tombereau :
Marchons, car ce n'est rien qu'un peuple qui se venge.
Le siècle en a menti; jamais l'homme ne change :
Toujours ou victime ou bourreau!

DXI

A monsieur le comte de Virieu

Château de Pupetières, par le Grand-Lemps (Isère).

Milly, 19 novembre 1830.

Je te remercie de ta longue et bonne lettre. Je te croyais à Fontaine quand j'écrivis mon *Ode au peuple* pour les ministres. Je l'envoyai à Montherot pour avoir sur-le-champ ton avis. Je ne savais ce qu'elle était devenue.

Elle va paraître en effet, parce que, le moment approchant, je l'ai envoyée à Paris à M. Lainé, madame de Montcalm et autres personnes dévouées à la même cause qui est plus la nôtre que nous ne pensons. On m'écrit lettres sur lettres pour m'en demander l'instante publication au nom des victimes mêmes. M. de Martignac et le duc de Guiche m'écrivent encore à l'instant et en espèrent beaucoup pour faire rougir la partie écrivante et agissante des journaux et des cafés.

Je ne puis résister à un désir si vivement et si saintement témoigné, et je l'autorise. Mais j'ai fait précisément les mêmes corrections qui te semblaient indispensables, toutes celles du moins qui sont dans la nuance de mes opinions, diverses des tiennes sur plusieurs points. Il n'y a plus de *trahison*, *entrailles des rois*, *juste colère*, *indigne fuite*, qui ne devaient en tout cas pas y rester. Je vous ai vite envoyé le brouillon où cela devait être changé et l'était le lendemain. J'ai adouci aussi contre le peuple et attribué plus à ses instigateurs. J'ai ajouté deux strophes pour l'encourager au bien et à la vertu avant la dernière qui l'écrasait trop, dit-on, pour l'objet désiré. Bref j'ai fait tout ce que M. Lainé, madame de Montcalm, et toi et Montherot avez demandé ; le reste à la garde de Dieu ! Il faut bien parler puisque tout le monde se tait, mais j'aurais voulu qu'un libéral fît le morceau. Quant au péril, je pense en prose ce que je leur dis en vers. La vie n'est pas si douce qu'elle vaille un peu de couardise, et, quand viendra le jour des guillotines, on ne nous demandera pas : qu'as-tu pensé? qu'as-tu dit? mais qui es-tu?

Maintenant, pour des sacrifices autres que de convenance aux royalistes, je n'en ferai pas. Je ne puis me mentir à moi-même. Je suis convaincu qu'ils ont librement, gaiement et volontairement perdu la France et l'Europe, et que, le bon Dieu la leur remît-il dix fois dans la main, dix fois et mille fois ils la reperdront. J'en sais aussi plus long que toi sur cet article, j'ai vu de mes deux yeux faire le 8 août avant qu'il vous fût connu, et par hasard. Je connais les masques, je sais pour qui et pourquoi ils agissent aujourd'hui et vantent M. Mauguin. Je les méprise et les exècre, politiquement parlant. Je suis décidé à n'être plus jamais d'aucun parti, et à vivre seul. Il est impossible de conserver *bon sens* ou *vertu*, si l'on y trempe. Les partis blancs, rouges ou bleus, ne sont que des passions, souviens-toi de ce mot, et des passions haineuses et honteuses et féroces, exploitant en riant quelques sentiments généreux et nobles. Aussi je ne serai pas député, je ne me mêlerai de rien que de soutenir, tant que j'aurai voix et talent, le bon sens et la vertu envers et contre tous.

Voilà la position que je prends et qu'on peut

garder au coin du feu, si Dieu et les anarchistes nous laissent un coin de feu. Cette position va se rapprocher de la tienne. Cependant nous différons sur le moment présent. Je crois que vous faites un grand mal, mal qui, comme tous les torts, retombera sur nous. En refusant le serment à une nécessité, en n'allant pas aux élections, vous semblez demander ou l'*impossible*, un retour subit à la légitimité, ou l'*horrible*, l'anarchie et les échafauds.

Si je te parlais une heure là-dessus, je te convaincrais. Je connais, depuis mon voyage à Paris, mieux que toi le fond des choses du 27 juillet et d'aujourd'hui. La conjuration du 3 août est la plus ridicule invention d'un parti tombé qu'on pût faire, mais il fallait bien la faire, et, quant aux désirs et aux projets du gouvernement actuel, on vous trompe également. Il est faible et sans appui, parce que vous lui manquez d'un côté, pendant que les républicains l'assiégent de l'autre. Mais voilà tout. Vous le laisserez tomber, vous enfoncerez dans la boue la planche que le sort vous tendait, et vous verrez !

Ne me crois pas pour tout ceci du gouverne-

ment, ou voulant ou espérant en être. Tu te tromperais de mille lieues. C'est la raison pure que je te dis tout bas et rien autre.

Adieu, ma bougie s'éteint. *A riveder.*

LAMARTINE.

DXII

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Mâcon, 27 novembre 1830.

Je t'écris du corps de garde pour savoir de tes nouvelles. Je suis, depuis cinq jours, sur pied ou à cheval pour maintenir l'ordre ou aller à votre aide. Mais on dit que ce 27 juillet de la propriété et du commerce a heureusement les caractères de sagesse et de mesure dans le mal qu'a eus le 27 juillet politique. Tu vois si les honnêtes gens de toute couleur devaient s'abstenir de la garde nationale, et combien elle est punie de ce qui lui manque.

Je m'occuperai, quand tout sera calmé, de tes sorbiers. Voici ma vieille brochure; c'est trop raisonnable pour un temps de parti, mais je ne puis mentir à ma raison ni à ma conscience.

Adieu, à revoir en meilleurs jours.

LAMARTINE.

DXIII

A monsieur Aimé Martin

13 décembre 1830.

Mon cher ami, plus je réfléchis au moment où en effet un profond silence me paraît utile au salut des accusés, plus je suis de l'avis du préfet de police, et vous engage, *sauf* la prière formelle et officielle du conseil de défense, de ne point prendre de moyens de publicité extraordinaires, par affiches, distribution dans les faubourgs, etc. Cela me semblerait dangereux pour les ministres et pour le gouvernement. Bornons-nous à ce qui a été fait. Vous verrez ensuite aux derniers jours, au moment et surtout après le jugement, s'il y avait des cris de mort ou de grâce, à fortifier ces derniers cris par mes faibles vers.

Ne vous inquiétez pas de la renommée poétique en ceci, je n'y songe pas. Si j'avais été là, j'aurais suspendu ou tout à fait remis la publica-

tion, sur l'avis du ministre qui, d'ici au jour où nous en sommes, me paraît juste : trop tard ou trop tôt.

Adieu.

LAMARTINE.

DXIV

A monsieur le comte de Virieu

Milly, 25 décembre.

J'ai ta lettre du deuxième secrétaire, et je vois que tout va bien, sauf ta foulure. Mais à la main ce n'est qu'un petit inconvénient, on peut se passer d'écrire ; mais, s'il fallait me passer de marche et de cheval, je serais comme mort. Nous, nous sommes comme tu nous as laissés avec cinquante pionniers, à cheval tout le long du jour, lisant le reste, jouant au billard, et rendant grâces à Dieu du loisir que la révolution nous laisse. Nous ne méritons pas tant en vérité, aussi ma reconnaissance est grande.

Ma brochure, comme tu le dis, est tombée sur le ventre; mais je ne dis point *amen*. Je suis dans l'intime et évidente conviction qu'elle mérite un autre sort, et qu'elle vaut pour la pensée cent et une fois plus que celle de M. de Chateaubriand,

qui a fait le grand tapage de journaux. *Habent sua fata.* Les hommes jugent sur le nom et l'étiquette. On a dit : M. de Chateaubriand est un grand politique parce qu'il est ambassadeur et ministre, plus c'est un grand publiciste parce qu'il est pair et orateur, donc ce qu'il dit est superbe ; et M. de L. n'est rien ; et qui a fait des vers n'a pas le droit d'être lu. De plus on veut des injures, de la haine, du fanatisme, et je n'en veux pas donner. Cette popularité-là est de la boue qui reste et qui tache. Ainsi donc je suis fâché, mais pas le moins du monde humilié pour moi. Je suis trop sûr de mon fait, de conviction et de conscience, pour avoir des regrets, des doutes ou des retours. J'y vois clair comme dans un miroir, et tu verras dans dix ans que j'avais raison de le dire. J'appelle mon année au tribunal de dix ans, au futur concile, et je me tais, faute d'un journal pour m'annoncer. Je suis comme un excellent cuisinier qui a de bons ragoûts sur le fourneau, mais pas de plats pour les présenter, il est forcé de les humer tout seul. Le plat, c'est un journal ; nous n'en aurons pas à moins que je ne m'y dévoue. L'argent manque en ceci comme en

autre chose. L'égoïsme l'a resserré et ne veut pas même le consacrer à son propre salut.

Je te crois dans l'erreur en attribuant mon insuccès au défaut d'idée claire et juste. Elle y est, l'idée. Cela dit, attendez : et, en attendant, marchez dans une voie hardie de civilisation indépendante des personnalités gouvernementales. Cela ne peut pas dire plus aujourd'hui. Ma différence d'avec vous, c'est que je ne fais pas de la légitimité un remède immédiat à tout mal, parce que, en vérité, je n'en crois rien et que cela n'est pas. J'en fais ce qu'elle est : une bonne condition relative à laquelle il faut, si l'on peut, revenir, mais pas à tout prix, mais pas à travers tous les périls d'une minorité qui ne peut pas être logiquement, après le 27 juillet, autre chose qu'une guerre civile et le chaos. Vous n'êtes pas justes envers les choses. Le 27 juillet est un malheur, mais c'est aussi une faute, une rupture immense, du fait du gouvernement et de la dynastie, avec le temps et le pays. Toute faute porte son expiation plus ou moins longue, mais, le lendemain d'un coup d'État ou d'une révolution tentée et manquée, on ne peut pas (c'est anti-logique, anti-humain), on ne peut pas se retrouver

dans les conditions de la veille. Voilà ce que dit ma brochure.

Mais le parti carliste veut de la restauration toute chaude et des malédictions pour tout ce qui tient sa place, et le parti jacobin n'en veut ni aujourd'hui ni jamais et s'indigne qu'on en admette la possibilité. Plus, tous les deux veulent qu'on caresse leur haine contre le *statu quo* qui les empêche de s'égorger. Voilà pourquoi on ne veut pas de moi. M. de Chateaubriand, cajolant Béranger et pactisant ou souscrivant avec M. Marrast, est bien leur fait à tous deux.

Adieu, à revoir. Je monte mon coursier pour passer deux jours de fête à Mâcon, et j'en appelle au temps.

DXV

A monsieur le comte de Sercey

Mâcon, 31 décembre 1830.

Je ne vous réponds qu'un mot, mon cher Sercey. Je suis malade et ne tiens guère bien la plume.

Vous voilà donc avec un roi qui vous lancera loin comme un ami de la famille. Je m'en réjouis. Allez vite et bien où vous méritez d'être : jamais je ne vous verrai trop heureux. Ne m'oubliez pas dans votre bonne fortune, et faites m'en jouir.

J'ai donné ma démission, il y a quatre mois, honnêtement et comme je devais vis-à-vis du roi et de madame Adélaïde, à qui je porte tant de reconnaissance. J'ai pensé que, dans ma position spéciale, l'honneur le voulait. J'avais aimé, servi, chanté les anciens rois : la palinodie ne pouvait me convenir. Cela ne m'empêche pas d'être politiquement et personnellement très-dévoué au roi

actuel, roi par la nécessité. Sans lui la France était perdue. Je le sers comme citoyen, mais je n'ai pas voulu le servir comme salarié.

Nous sommes à la campagne et à Mâcon, tranquilles tant que vous le serez à Paris, après cela persécutés comme tout ce qui possède un sol et un nom. Je tâcherai de sauver femme et enfant, mais moi je resterai et prendrai un parti courageux quelconque.

Adieu, mon cher ami. Écrivez-nous quand vous le pourrez. Si vous trouvez occasion de me rappeler à madame Adélaïde, ne manquez pas de lui dire que vous savez que je suis tout à son frère et à elle malgré ma démission qui a pu les choquer, mais qui n'est que sentiment d'honneur et pas du tout éloignement politique. Le temps viendra peut-être de marcher dans une voie plus libre et plus douce.

Je ne sais rien d'Antoir ni de Florence. Julia vous embrasse, et ma femme le permet.

LAMARTINE.

ANNÉE 1831

ANNÉE 1831

DXVI

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Montculot, 30 janvier 183..

Que deviens-tu? Sommes-nous donc brouillés par le 27 juillet? Il ne me manquerait plus que cela pour bénir les ordonnances et leur suite! Je vis au jour le jour en attendant un mot de toi. D'où vient ton silence? Nous avons, j'espère, l'un et l'autre le cœur trop net pour qu'une exhalaison politique nous y ternisse une amitié de trente-deux ans. Nous pouvons penser sur quelques points diversement, nous ne pouvons, même en politique, sentir autrement.

Je suis ici, moi seul, avec 13 degrés de froid et un demi-pied de neige, ruminant à part moi les sottises de tous les partis, les afflictions du présent, les terreurs de l'avenir, le ridicule et la vanité de tout. Je pense combien il est risible à l'homme, royaliste ou républicain, doctrinaire ou

Saint-Simonien, de prétendre à du définitif dans cette création toute provisoire. Les choses roulent avec les siècles, tout s'élève et s'abîme, tout se forme et se transforme et se reforme et se déforme; et nous nous plaignons que notre petit calcul social reposant sur des inconnues s'écroule de temps en temps par le sommet ou par la base! et nous disons comme l'enfant : nous le rebâtirons, ce château de cartes, et il sera éternel! Quelle pitié! Nous ne rebâtirons rien, nous aurons du nouveau, de l'imprévu, du bon, du mauvais; mais ce que nous voulons, et précisément ce que nous voulons, n'arrive jamais : ce monde n'est pas ainsi fait. Ma parole seule est éternité, cette parole de vérité et de justice dont les siècles depuis deux mille ans ont balbutié quelques syllabes, et qu'ils apprendront par ces événements mêmes à expliquer et à articuler mieux. Telle est ma doctrine. Je suis tout à fait en dehors du tourbillon, je deviens un Fréminville.

Cependant je cherche en ce moment même du définitif en fait d'arrangement de famille et d'affaires, je cherche à vendre Montculot. Je suis embarrassé d'offres incertaines d'un côté et d'un

autre. Je vis la vie d'un galérien calculateur. J'espère avoir fini bientôt avec les uns ou les autres.

J'ai passé un triste hiver, malade et souffrant outre mesure. Ici je suis mieux : je chasse dans la neige quatre heures par jour et rentre solitaire pour me chauffer et lire des journaux ou des romans de Cooper. Ma femme est à Mâcon, je l'y rejoindrai dans peu, la vente terminée ou renoncée. J'irai alors te voir dans deux ou trois jours, si tu y es.

Adieu. J'embrasse le filleul et me recommande à ta femme, quoique j'aie ébranlé sa foi dans les prophéties. Vous êtes une nouvelle Judée, mais je crains que si le Sauveur vient vous ne le reconnaissiez pas non plus.

Réponds à Mâcon.

L.

DXVII

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Montculot, 7 février 1831.

Non liquet : disait M. Wrintz. C'est ce que je dis en lisant ta lettre. Tu penses que le monde *social* (je me borne là) est à une de ces époques critiques où tout se renouvelle pour s'améliorer : je suis précisément et de longtemps dans cette idée. Tu ajoutes que la société tend évidemment à la diffusion du pouvoir ou des institutions libres : je pense encore de même. Tu dis qu'il faut que la France et l'Europe acquiescent à ce mouvement de la fatalité ou de la Providence, sans quoi elles se briseront cent fois en nouveaux débris : c'est encore mon opinion.

Mais à cela tu ajoutes que cependant toute révolution est infernale, diabolique, hideuse, et te fait horreur, et te persuade de plus en plus que

rien ne peut s'opérer par elle : ici je trouve le défaut de la cuirasse, et je commence à ne plus comprendre. Si le renouvellement de la forme sociale est nécessaire ou inévitable, s'il est dans la raison des choses ou même seulement dans la nécessité des faits, comment ce renouvellement ne peut-il pas s'opérer? comment toute révolution est-elle nécessairement mauvaise, fatale, diabolique? comment tout ce qui a découlé de son principe depuis quarante années ou depuis mille et mille ans (car tout siècle est révolutionnaire) est-il selon toi immoral, irréligieux, infâme, etc.? Ton raisonnement pèche évidemment, faute d'une distinction. La révolution peut être bonne, utile, féconde en résultats heureux et moraux pour l'humanité et la religion véritable, et cependant détestable dans quelques-unes de ses phases, dans ses agents, dans les masses ignorantes et féroces qu'elle soulève momentanément. Voilà la vérité sur les nôtres et sur beaucoup d'autres.

Certes, le christianisme fut une grande révolution, et une révolution féconde et divine, et cependant, si on la jugeait du point de vue où le paganisme expirant la jugeait, si on la jugeait par les

guerres de Constantin et les férocités du moyen âge, si on comptait les mensonges et les horreurs dites ou commises en son nom, et les gouttes de sang innombrables répandues sur sa route à travers les siècles et les climats, on le jugerait comme tu juges ce qui se déroule dans l'époque moderne, on le jugerait à mon avis très-mal. Si tu admets le principe ou le fait seulement, comment peux-tu nier ou exécrer toutes les conséquences? On ne nous fera pas une humanité nouvelle pour opérer sous nos yeux avec la vertu des anges, il ne faut pas nous y attendre. Les hommes, et surtout les hommes agents ou victimes d'une révolution, seront toujours sous l'influence des plus féroces et des plus viles passions : c'est l'ère des passions même que celle où il faut vivre quand on ébranle toutes les idées et toutes les habitudes admises pour faire place violemment à d'autres. C'est notre malheur d'être tombé en ce jour-là dans le monde; mais cela ne doit pas fausser la justesse de nos idées, bien que cela froisse et souvent brise notre cœur. D'ici, et en gémissant sur le présent, je suis extrêmement loin de désespérer de l'avenir.

Oh! que les Bourbons avaient un beau rôle! Oh! que la Restauration bien comprise par eux était un beau rêve! Ils étaient la planche du vaisseau pour passer de la mer au rivage, le pont sur l'abîme pour descendre du passé à l'avenir. Ils ont préféré le faire sauter et nous précipiter avec eux : que la paix soit avec eux, avec leur erreur et leurs regrets! Mais l'amertume est dans mon cœur quand je contemple où ils étaient et où ils pouvaient sans secousse guider la civilisation moderne. Elle prendra d'autres guides, il n'y a pas de doute ; elle ne peut pas revenir à ceux qui lui ont trois fois prouvé qu'ils étaient aveugles de naissance. Je le déplore, car je les aime comme les rois et les pères de nos pères, comme ceux à qui nos pensées et notre sang étaient dévoués depuis le berceau ; mais ma conviction douloureuse de leur faute irrémédiable envers nous, envers eux, envers l'avenir surtout, n'en est pas moins profonde pour en être pénible et amère.

Ohé! quelle tirade! — Maintenant au fait. Le fait est que, pensant comme je pense, jugeant le 27 juillet comme je le juge (suicide devant Dieu

et les hommes), prévoyant ce que je prévois : une grande et belle lutte entre la raison et l'excès, entre la vertu et le crime, entre la civilisation progressive et la révolution opprimante, lutte où le drapeau de la dynastie éteinte ne sera pour rien ou du moins tout à fait hors de la question réelle, je m'afflige profondément, et dans toute la loyauté de ma conscience, de voir des hommes de force et de combat comme toi prêts à se ranger de côté et à affecter une neutralité qui sera la perte pour nous et pour eux.

La *neutralité* ! Réfléchis-y froidement (et toute réflexion doit être froide, parce que nulle vérité n'est passion), la neutralité en l'année 1830, quand le monde moral tout entier et le monde immoral sont sous les armes, quand on va livrer les plus grandes batailles intellectuelles dont jamais ait dépendu le sort des générations nées et à naître ! la neutralité sous prétexte ou sous raison d'un goût ou d'un dégoût, d'un penchant ou d'une répugnance à une couleur ou à un nom ! je te le dis net et cru, une telle neutralité est à mes yeux un crime envers soi-même, une blessure inguérissable à sa conscience,

Tout cela ne veut pas dire : jetons-nous dans le pouvoir du jour, prenons son or ou ses faveurs, déclarons-nous ses champions bénévoles. — Non, je ne le fais pas moi-même, je ne l'entends pas ainsi, l'honneur même n'y serait pas aujourd'hui. Mais cela veut dire : tous les intérêts du pays, du temps, de l'avenir, sont en jeu ; ils sont sous une couleur qui peut blesser l'habitude de nos regards; ils vont être attaqués, ils le sont tous les jours par la démence, le crime ou l'anarchie; les abandonnerons-nous parce que la fortune ou la Providence les ont placés dans des rangs qui ne sont pas les nôtres? Laisserons-nous piller et brûler et égorger le pays et l'Europe parce que nous aurions préféré un autre gardien sur le seuil? Il n'y a pas deux réponses. La mienne est faite. J'ajoute, pour bien te montrer que je ne suis pas dans l'illusion, que notre intervention actuelle dans les grandes batailles sociales n'aura pas un effet bien apparent, que nous ne sauverons peut-être rien, pas même nous-mêmes, que nous aurons la colère d'un parti et le mépris affecté de l'autre. Peu importe; si le devoir est là, et, selon moi, il y est écrit en caractères éternels, faisons ce qui est du devoir. Je

crois aux lois morales, et, d'après les lois morales, il est de ma foi qu'un devoir accompli, bien qu'on n'en voie pas le résultat immédiat, bien que ce résultat même soit peut-être d'abord opposé à ce qu'on veut produire, amène cependant tôt ou tard un grand bien et une souveraine utilité. Je ne sais pas comment, non; mais Dieu le sait, et la force des choses le sait aussi. Et, par exemple, dès à présent, ne pouvons-nous pas entrevoir que la *neutralité* nous enlèvera toute force dans l'avenir à nous et aux nôtres? ne pouvons-nous pas pressentir que la grande partie *saine et active* de la nation concevra mésestime, aigreur et juste rancune, contre des citoyens *riches*, *capables* et *bons*, qui la regarderont lutter en se désintéressant du combat et en anathématisant les deux drapeaux? Penses-tu qu'une fois la lutte terminée ils viendront nous offrir les fruits et le maniement de la victoire ou la direction des destinées? Cela ne peut être. Nous nous serions faits ilotes, et ilotes nous resterions.

Basta cosi! J'écrirais cent volumes in-folio contre la neutralité politique dans les temps de révolutions. Il y a toujours un parti meilleur ou moins

mauvais que l'autre, et l'homme social, intéressé et obligé de soutenir l'ordre social, est dans l'obligation de faire son choix, ou il manque à la société et à lui-même. Tu me répondras peut-être : Mais mon choix est fait ! Là commencerait entre nous la question de fait. Non, ce n'est pas choisir que de choisir l'*impossible ;* et d'ailleurs la part utile, désintéressée, que tu prendrais aujourd'hui dans le combat, ne compromettrait en rien la liberté de ton choix futur si les événements imprévoyables le rendaient possible encore. Être neutre c'est abdiquer, c'est répudier tout le monde ; mais choisir entre deux partis le moins mauvais, ce n'est pas s'interdire de revenir plus tard au meilleur.

En voilà-t-il ! J'ai répondu aussi à Vignet qui me regarde comme un pestiféré pour ne pas vouloir notre salut de la lance du Cosaque, ou du sabre du carabinier royal. Il me prêche tout cela, il fulmine contre toute possibilité de pouvoir ou de liberté modérée en France ; il veut de l'absolutisme pur et cru ; et devine comment il conclut en conséquence : en nous suppliant de revenir aux États de Bourgogne et de constituer une trentaine

d'anarchies de plus! O bon sens, que deviens-tu dans la fureur!

AL.

J'irai te voir à Lyon bientôt, dès que j'aurai vendu ou non. Je vis seul ici et tue des chevreuils encore quinze jours, je crois.

DXVIII

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Montculot, 15 février 1831, mardi gras.

Seul au milieu des bois, mais sous un ciel de Naples, j'ai reçu ta bonne et admirable lettre. Je n'y réponds qu'un mot, car je serai à Lyon, *Hôtel des Ambassadeurs*, selon toute apparence, dans huit ou dix jours. C'est un martyre que nul homme ne peut comprendre qu'une terre inconnue, immense et dépréciée, à vendre dans un pays où l'homme est malin, sinon méchant, et où l'on vous joue tous les tours qu'on peut inventer pour vous empêcher de vendre et acheter soi-même à rien, en se moquant de vous ensuite : telle est ma situation depuis six semaines. J'en suis à peu près dehors, mais non tout à fait cependant, et je suis forcé de m'y prendre à deux fois, et peut-être de vendre en deux parts. J'en tirerai beaucoup plus. J'aurais préféré beaucoup moins, et une seule affaire et un seul mot.

Heureusement j'apprends que nous n'aurons pas la guerre, et, si nous n'avons pas la guerre du *fait de la France*, le pays sera sauvé inévitablement et immanquablement, n'importe comment. J'en ai pleine et évidente conviction. Si nous avons la guerre par hostilité injuste de notre côté, nous jouons nous et l'Europe à croix ou pile. L'opinion est heureusement devenue une plus grande puissance qu'on ne veut en convenir. C'est comme la presse, elle nous perd, mais elle nous sauve aujourd'hui. Où en serions-nous sans elle ? Nous raisonnerons de tout cela. J'y prends peu d'intérêt *personnel*, mais un immense intérêt pour femme, enfant, patrie et amis, sans compter religion et civilisation.

Puis donc qu'il en est ainsi, et que nous avons un horizon quelconque devant nous, dis à Ernest de Brosse, 1° que je l'aime et l'estime beaucoup; 2° que je lui ferai savoir, d'ici à *huit jours précis*, si je prends oui ou non à mille écus ses chevaux, harnais et voiture. C'est très-probable.

Adieu donc, et à revoir. — Mille caresses au filleul et mille respects à la mère.

LAMARTINE.

DXIX

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Montculot, 21 mars 1831.

Je vais partir tout à l'heure pour Dijon. J'essaierai de passer mon acte; cela me semble difficile. Je reviendrai après, fait ou non fait, à Mâcon et à Lyon.

Où en est le prospectus du Journal? Je t'envie de faire un journal. C'est évidemment la seule chose à faire aujourd'hui. Je regrette seulement que nous ne puissions nous entendre dans les termes et peut-être dans les idées. Du moment que tu ne veux pas distinguer dans ta définition de la révolution, et que tu sembles comprendre le mot, le principe et l'exécution, dans une même réprobation, il n'y a rien à faire. Là est le vice évident de ta logique, et ce vice de langage seul détruira la puissance de tout ce qu'il y a de

vrai et de beau dans tes idées : elles seront entendues autres qu'elles ne sont, ou elles ne le seront pas du tout. Qui dit révolution dit changement, marche des idées et des choses, idées et principes de sociabilité nouveaux. Si tu dis : J'abhorre toute la révolution des siècles dix-huitième et dix-neuvième, tu te constitues l'homme du passé, bien que tu ne le veuilles pas. Tu auras beau parler liberté, progression, avenir, on dira : C'est mauvaise foi, puisqu'il se déclare en même temps ennemi né du principe de liberté, de progression, d'avenir, dans toutes les institutions de la révolution. Tu me répondras : Qu'importe qu'on m'entende, si je m'entends ? Je te répliquerai qu'il importe avant tout, quand on veut être compris et produire un effet, de parler la langue convenue, fût-elle inexacte dans sa racine. Nul homme seul ne peut refaire à son gré la langue de son temps et de sa race. On a la ressource de définir et de distinguer. Nous n'écrirons donc point ensemble pour ce motif. Nous ne pourrions ni l'un ni l'autre nous faire ces concessions indécises qui sont comme la limite litigieuse de deux puissances. Nous sommes trop

forts et trop francs pour décliner une seule de nos idées.

Voici enfin un homme politique. Je ne m'y attendais guère. — Casimir Périer vient de poser le doigt sur le vif. Son discours, comme discours ou *Verbe* politique, est à mon avis ce qui a été dit de plus juste et de mieux articulé depuis la Restauration. C'est ma pensée : *ergo* excellente. Si les éléments de gouvernement ne crèvent pas dans la main de cet homme, il pourra gouverner. Mais où sont les éléments ? Les honnêtes hommes se retirent de la lutte qu'on livre pour eux, ils regardent combattre pour leur vie et leur avenir qui est en gage dans le champ clos, et ils applaudissent aux coups qu'on porte à leurs défenseurs, et ils font des signes et donnent des conseils à leurs ennemis. Ceci révolte en moi autant la conscience que le bon sens. Il me fallait cette leçon dernière pour apprendre à juger et à estimer l'humanité à son prix. N'importe, il faut la servir contre elle-même, et pour ce rémunérateur suprême qu'on appelle la loi morale, Dieu !

Adieu donc. Je souffre de ne pas être en pleine harmonie d'idées avec toi, mais nous n'y pouvons

rien ni l'un ni l'autre. Ne pouvant faire un journal, ne pouvant monter d'assaut à une tribune, ma vraie place en l'an 1831, je m'en irai : *Super flumina Babylonis ibimus et flebimus.*

A revoir, dans quinze jours j'espère. Mille choses à ta charmante et excellente femme et au filleul, et à ta mère et sœur quand tu leur écriras.

LAMARTINE.

DXX

A monsieur Aimé Martin

Hondschoote par Bergues, département du Nord, chez madame de Coppens, 10 mai 1831.

Mon cher ami, voilà la destinée. Je pars pour Jérusalem, et je me suis arrêté ici en chemin pour un des plus beaux et des plus nombreux arrondissements de France, qui m'offre une élection très-probable. Je dîne et je pérore avec tous les *gentlemen* électoraux ; je serai bientôt sur les *hustings;* puis, si l'école est favorable, je viendrai faire de l'éloquence, rue de Bourbon, au profit des loyaux Flamands qui m'auront choisi pour leur honneur et, j'espère, pour le mien. Tout ceci n'est point plaisanterie. Cela se présente d'enthousiasme, et cela marche tout seul comme les choses écrites. Mon élection sera le produit d'une alliance entre les royalistes modérés et les libéraux très-élevés et à manche large du pays ; le tout renforcé de trois cents électeurs des campagnes,

qui ne veulent pas plus que moi qu'on abatte la croix de nos églises. Dans peu de jours les manœuvres vont commencer. Vous pourriez me rendre le service de faire parler deux ou trois fois de moi dans le *Journal des Débats*, mais sans désignation encore du lieu de ma candidature. Cette réserve est de rigueur jusqu'à nouvel ordre. Parlez-en, je vous prie, à M. Bertin, toujours si bon pour moi. Il le pourra sans se compromettre.

Voici en substance ce qu'il faudrait dire en cinq ou six lignes, tous les huit jours répétées en mots différents et sous forme recrépie :

M. de Lamartine est, dit-on, porté par plusieurs arrondissements électoraux. On espère enlever à la poésie et reporter à l'éloquence un talent qui, etc., etc. Nous ne connaissons pas la nuance précise des opinions de M. Lamartine, mais nous savons qu'un esprit aussi distingué, une âme aussi indépendante, un homme qui a, pendant dix ans, remué quelques affaires humaines et représenté si honorablement la France, ne peut monter à la tribune nationale sans honneur pour le pays qui l'aura choisi. Tout ce qui est grand, vrai, généreux, sympathique avec la liberté (la liberté n'effraie

que les petites âmes et ne tue que les petits talents), etc., etc.

Arrangez cela en quatre ou cinq couplets courts et convenables aux royalistes et libéraux modérés, et soignez-en l'insertion à intervalles de quelques jours. Adieu. Je suis fatigué de visites et de lettres à phrases politiques, et le patriotisme qui me chauffe le cœur me donne mal à la tête. Je pars enfin après-demain pour mes douze jours à Londres. Je reviendrai ici, puis à Paris seulement après les élections.

S'il y a du nouveau, je vous écrirai. — Aimez-nous comme nous vous aimons.

LAMARTINE.

DXXI

A monsieur le comte de Virieu

Lyon.

Hondschoote, par Bergues, département du Nord, 15 mai 1831.

Je ne suis pas à Londres, mais encore ici jusqu'à demain. Et comment y suis-je? Sur les *hustings!* Porté par trois cents royalistes et une centaine de libéraux honnêtes dans le plus bel arrondissement de France, depuis quinze jours écrivant, courant, banquetant, professant des principes et jetant des paroles. Il y a grande apparence que je serai nommé par l'arrondissement de Dunkerque et de Bergues, département du Nord. Si même je le voulais bien, j'en serais sûr, mais cela m'ennuie aussi en perspective : j'abandonne à la chance même du destin la destinée politique.

Je m'en vais en Angleterre demain. Je suis censé revenir dans huit jours. Je n'en ferai rien, je

ne reviendrai que huit jours avant l'élection, pour supporter la lutte en vaillant champion. Qui m'eût dit qu'allant à Londres et à Jérusalem je serais arrêté, déjà un pied sur la mer, et tellement empoigné qu'il me faudrait rester et aller représenter l'*ultima Thule* de la France à la Chambre. Mais le pays est bon, moral, religieux, et ils ont une grande espérance, un vrai enthousiasme pour moi. Tu verras incessamment ma profession de foi présentée aux royalistes et aux libéraux loyaux. Comme principes et plausibilité de principes, tu en seras content. Elle sera dans *le Temps* après la dissolution.

A Paris, on m'a dit que, si tu voulais, tu en ferais autant à Lyon. Fais-le donc. Si nous sommes députés ensemble à la prochaine session, et en vie dans trois ans, je te garantis que nous tiendrons le timon dans trois ans ; nous jetterons le vaisseau public dans la route des vents alizés, et nous dirons adieu à l'ambition.

Au milieu de tout ce brouhaha qui ne ressemble à rien, je suis malade comme un misérable. J'ai besoin de l'air de Londres : celui-ci est trop bas et trop humide. Mais quelle végétation ! Je

doute que Rio-Janeiro ait plus et de plus beaux arbres. La Lombardie n'en approche pas, et le peuple est instruit.

Adieu. A toi et à ta femme. Ne parle pas de mon élection aux Mâconnais.

DXXII

A monsieur le comte de Virieu

A Fontaine près Lyon.

Dunkerque, 18 juin 1831.

Mon cher ami, me voici revenu d'Angleterre où j'ai eu ta lettre, et ballotté ici et ailleurs par le flot électoral avec toutes les éclaboussures ordinaires, noirceurs, infamies, perfidies, insultes, menaces, outrages, bref tout ce qu'on rencontre toujours du moment qu'on met la main dans ce trou de serpents qu'on appelle l'humanité, l'humanité en action, en flagrante passion! Je n'en marche pas moins ferme dans ma voie, ripostant à droite et à gauche, avec une étoile pour me conduire, la conscience, et une arme pour me défendre, la parole loyale et sincère. Ces jours-ci, j'étais sûr du succès; aujourd'hui, des combinaisons fortes, nouvelles et inattendues, rendent la chose improbable; mais la lutte est encore belle, enthousiaste et animée.

J'ai fait mes affaires assez bien à Londres. J'ai trouvé une fortune convenable. J'ai jeté en Amérique une ancre de miséricorde pour nous et nos enfants, si la vague des révolutions submerge notre pauvre Europe. Ah! qu'elle est malade ici et ailleurs! Ah! qu'on le voit mieux quand on y plonge un regard politique! Mais périra-t-elle? Je persiste à espérer que non. Elle a trop de vie encore, et trop de bonnes institutions.

Je me repens presque déjà de mes tentatives électorales: je vois avec terreur ma liberté perdue et le climat du pays sur ma tête. Aussi, toutes démarches faites, si j'échoue, je me frotterai les mains, et je remercierai Dieu; si je réussis, je le prierai soir et matin de me prêter lumière et force.

Tu es donc heureux et calme à Fontaine. Restes-y, et attends que le hasard politique t'accroche à ton tour. Ne va pas au-devant de lui, mais ne t'en éloigne pas. Comment vont les enfants et ton excellente femme? Je te rapporte deux ou quatre rasoirs anglais, selon nos conventions, mais rasoirs pour la barbe des anges.

Adieu. Je suis ici encore jusqu'au 8 ou 10 juillet, sauf renonciation à la bataille.

Mille tendresses.

LAMARTINE.

DXXIII

A monsieur le comte de Virieu

Fontaine près Lyon.

Hondschoote, par Bergues, département du Nord, 8 juillet 1831.

Je reçois ta lettre. Tu avais bien prévu. Je ne suis pas nommé, mais j'ai eu la plus belle bataille que je puisse désirer : 181 voix contre 188. L'avant-veille j'étais sûr du triomphe, mais les libéraux, réunis en conseil préparatoire, ayant exigé pour leur adhésion une phrase sur la dynastie textuellement rédigée, j'ai refusé par un sentiment d'honneur et leur ai répondu que, bien que j'admisse les événements accomplis et ne me présentasse point pour soutenir le droit divin ni pour combattre le droit des peuples, dire que j'étais dévoué au maintien de la dynastie nouvelle, c'était dire implicitement que j'étais dévoué à l'exclusion de l'ancienne, chose qui ne m'allait pas et que je ne ferais jamais. Alors, se voyant inévitablement défaits, ils ont eu recours aux derniers

moyens. Ils ont décidé l'ancien député à leur prêter son nom pour me combattre. Il l'a platement fait et s'est présenté. Ils ont imprimé mille horreurs; ils ont fait venir toute la populace de Dunkerque et environs à Bergues; ils ont inondé la campagne d'émissaires, annoncé un pillage et la mort même à mes partisans. Le jour de l'élection, ils se sont postés aux portes avec des bandes de jeunes gens à rubans tricolores, etc. On m'a averti de ne pas venir, qu'il y avait péril imminent pour moi et les miens; les autorités municipales et le bureau étaient acharnés contre moi. Bref je n'ai tenu compte de rien, je suis allé, décidé à tout. Les miens ont tenu bon avec un courage de lions et une fidélité de dogues. Je n'ai pas eu une défection, et j'ai eu 181 voix dévouées jusqu'au combat : sept personnes timides d'un canton éloigné où je n'avais pas été nous ont laissé vaincre, mais la défaite a eu tout l'air d'un triomphe. Il n'y a pas eu de violences matérielles, sauf quelques coups de poing et de pied. Les gardes nationaux ont été mis sous les armes sous mes fenêtres, et tout finit par une belle adresse de remercîments de ma part à ce sublime pays.

Le gouvernement a été neutre et plutôt favorable pour moi.

M'en voilà quitte ici. Mais je crains Mâcon où l'on me porte malgré moi. Je dis *je crains* autant que je le désirais il y a deux mois.

La conduite de la *Gazette*, cette furie infernale du royalisme, et la conduite à mon avis honteuse et coupable des royalistes qui devaient avoir soixante hommes de talent à eux et être majorité dans dix-huit mois, pervertit et perd tout. Je serais seul de mon bord à la Chambre, seul contre vingt hommes puissants de la gauche et quatre cent quarante hommes sans force et sans intelligence politique; cela ne peut se soutenir quand on n'a surtout pas acquis encore l'habitude de la tribune quotidienne. Je désire donc ne pas être nommé ailleurs. Je n'ai tenu ferme ici que pour ne pas désoler mes amis. J'y repasserai quand je voudrai à la première occasion. Ils me sont dévoués à pendre, et les libéraux modérés rougissent déjà. J'aurai la généralité à la première vacance, c'est-à-dire dans deux mois.

Adieu. Si je suis nommé, j'irai néanmoins faire preuve de vertu civique, mais sans espoir.

O partis, qui vous nomme dit aveuglement et sottise!

L.

Raconte de ma part mon affaire à Vignet. Je n'ai le temps que de te griffonner ceci.

DXXIV

A monsieur le comte de Virieu

Fontaine.

Hondschoote, 26 juillet 1831.

J'ai reçu ta lettre encore ici. Je pars demain pour Bruxelles, Anvers, etc. Je serai à Paris dans quinze jours, à Saint-Point le 15 août. Tu viendras, nous causerons. En attendant, je réponds deux mots à ta conversation politique.

Je ne suis pas de ton avis sur la question du vote électoral. Que s'abstenir du vote soit ici une sagesse et là une faute des royalistes, peu importe. Ce n'est pas d'habileté qu'il s'agit. Si j'entrais plus avant dans la question d'habileté et de politique à longue vue, il me serait aisé, je crois, de te démontrer que l'habileté n'est jamais de se séparer des masses nationales et de se constituer nation dans la nation en en séparant ses actes et ses intérêts. Séparez-vous du pouvoir quand il ne vous convient pas, à merveille! du pays, jamais :

autrement le pays s'en souviendra; il pourra un jour vous regarder comme des vainqueurs, mais plus comme des guides. Or il ne s'agit pas de vaincre, mais de guider dans un système de liberté.

Mais je n'entre pas dans cette région ténébreuse et douteuse de la politique proprement dite : on s'y égare ou on y marche droit. Dieu seul le sait, jamais nous; l'événement seul en décide. Je marche à un flambeau plus clair et plus incontestable, *moralité et conscience;* ceci a son évidence qui ne trompe pas.

Or morale et conscience me disent, impartialement écoutées, que dans les luttes de sa patrie le citoyen religieusement honnête et bon ne peut, ni surtout ne doit, s'abstenir volontairement. Il fait partie du tout qui s'appelle patrie, civilisation, humanité ; il doit agir comme tel, et porter sa petite force individuelle, sans calculer son *inutilité*, du côté qui offre le moins de péril, le moins de mal moral, et par conséquent le plus de *bien relatif*. Un tel côté existe toujours : il est aujourd'hui évident. Abandonner les droits de citoyens dans le combat qui va s'engager entre un parti faible, mais relativement honnête, et le

parti de la subversion et du crime, c'est à mon avis se rendre indirectement solidaire du mal plus grand qui résultera de cette absence des combattants, c'est tomber dans cet exécrable système qui fut celui de tous les fanatismes humains depuis la Saint-Barthélemy jusqu'à 93, de faire ou de permettre le mal pour le bien. Le mal pour le bien n'appartient qu'à la Providence, parce qu'elle voit clair et loin et juste, et de plus parce qu'il n'y a pas de *mal* pour elle ; mais pour l'homme, c'est faute et crime.

Voilà pourquoi je t'ai dit que la *Gazette* était une furie qui égarait les royalistes et poussait avec eux le pays et le siècle dans un abîme sans fond. Cela m'est démontré. Et le système opposé de la participation active et loyale à la tribune avait à mes yeux des résultats sinon *certains*, du moins suffisamment probables, résultats lents, mais presque sûrs. Ce que j'ai vu depuis un an de têtes fortes et saines pense énergiquement de même. Ne te laisse pas séduire par les têtes fortes du parti contraire. Ce ne sont que des *politiques*, mauvaise race. Les autres sont d'honnêtes hommes, ce qui vaut plus. Je conviens que le système des premiers

est commode et séduisant, mais il s'agit de vertu et de courage, et non de commodité et de convenances et de séduction. Ta comparaison de César est belle, mais elle cloche. César était un seul homme hors de son droit contre le monde, et nous sommes trois quarts d'une nation dans notre droit contre un autre quart! Adieu, à revoir et à causer.

LAMARTINE.

J'excepte toujours ceux qui, comme M. de Kergorlay, ne comprennent pas le serment politique et y attachent une idée qui n'est pas dans sa nature, la perpétuité et l'option. Ceux-là font bien de ne pas blesser leur conscience même aveuglée; je les respecte sans les approuver.

Adieu encore. Garde-moi ces lettres pour un jour à venir.

DXXV

A monsieur le comte de Virieu

Fontaine.

Saint-Point, 15 septembre 1831.

Ne manque pas de venir lundi 19 à Mâcon. Je te mènerai à Saint-Point mardi. Nous y resterons ce que tu pourras. Je fais partir une brochure politique pour Paris jeudi. Il est urgent que tu la voies avant, car je n'y ressemble à personne.

Nous pensons de même, mais *nos partis* ne pensent pas de même, voilà la différence réelle entre nos politiques. Je *suis* seul et *tu es* avec d'autres, *indè* la diversion. Il n'y a que nous d'honnêtes gens, crois-le bien!

LAMARTINE.

Débarque chez moi à Mâcon, je te logerai bien, chaufferai bien, etc., etc.

DXXVI

A monsieur le comte de Virieu

Saint-Point, 25 octobre 1831.

J'ai reçu ta lettre. Je comprends tes raisons pour tenir à un parti auquel je tiens aussi, mais seulement métaphysiquement : je le connais mieux que toi. Tu mourras dans ton illusion si tu ne te trouves pas dans les affaires avec ou vis-à-vis de ce parti dit royaliste ; mais si jamais, *quod Deus avertat!* tu t'y trouves, alors je recevrai tes gémissements. Tu me diras : Mais toi, y as-tu été dans les affaires? Non, mais je les ai vues se brasser autour de mes amis ministres ou dans les officines des journaux. Je sais comment se fait une opinion, avec quels éléments, etc. Je connais le fond de ce parti, et je te répète que je le méprise autant que tout autre. Cela n'empêche pas que ce qu'il y a de vérité et de vertu en lui ne reste vérité et vertu, mais cela empêche

qu'il puisse jamais rien faire de bien et de beau, et de vrai et de généreux ; cela empêche que je promette rien à l'humanité et à la France de son triomphe; cela empêche que moi et les autres nous prenions confiance dans ses paroles, car nous savons quelles bouches les prononcent; et cela fait que nous chercherons le salut dans la mort des deux vieux partis et dans une génération nouvelle plus désintéressée, plus sincère, plus pure, plus pénétrée d'une idée juste et morale.

Après cela, conviction d'un esprit désenchanté, déplorable amertume d'un homme qui découvre des bassesses dans sa famille et qui les voile, reste toujours la vieille habitude d'affection à ce parti dont la *queue* est cent mille fois meilleure que la tête, et même excellente et admirable. Mais n'en parlons plus.

J'attends tes prochains numéros avec empressement. C'est une lice bonne à exercer son homme que cette demi-publicité. Exerce-toi donc.

Ma brochure à moi doit avoir paru incognito, comme tout ce qui est purement rationnel. Je

n'en attends ni mal ni bien; c'est le mieux à en attendre. Tout ce que j'en désire de personnel, c'est qu'après moi, si je laisse un nom et qu'on demande dans cent ou deux cents ans : Comment cet homme envisageait-il les questions surannées de son temps et entrevoyait-il l'avenir? mes pages répondent pour moi à l'oisive curiosité ou au bienveillant souvenir qui feraient cette question.

Adieu. J'ai toujours, à tout risque, comme toi, mes soixante hommes piochant par jour. Je plante, sème, bâtis et achète pour cent mille francs à Milly et ici. Voilà la paix pour le vulgaire. Elle était, comme tu sais, écrite dans la nécessité depuis longtemps pour moi.

J'ai beaucoup de monde à demeure constamment ici, de tout pays et de toute religion. Montherot et sa famille y sont aussi ces jours-ci. La politique ne le maigrit pas, il n'en prend que la face burlesque.

Adieu encore. Vignet, chose incroyable, vient de recommencer à m'écrire de la politique malgré moi. Je n'y sais plus rien que de me brouiller avec lui.

Mille respectueux souvenirs à ta femme, modèle des femmes, et au filleul, type des filleuls !

L.

DXXVII

A monsieur Aimé Martin

Mâcon, 6 décembre 1831.

Je désirerais, pour l'effet à produire sur mes électeurs du Nord, à la prochaine élection, et afin qu'ils vissent que je ne mendie pas leurs voix à défaut d'autres, que vous fissiez insérer ceci aux *Débats* ou à la *Presse :*

« M. de Lamartine, que le conseil général de Saône-et-Loire avait élu président à la dernière session et que le sort avait éliminé du conseil, vient d'être réélu par les électeurs de Mâcon à une majorité qu'on peut appeler unanimité. Sur soixante-quinze électeurs, M. de Lamartine a réuni soixante-douze suffrages. »

Adieu, je n'ai qu'une minute : je monte à cheval pour Saint-Point. Je prépare mon retour pour le 25, et j'ai mille affaires à terminer sans compter huit cents vers à écrire. — Tout au plaisir de vous revoir bientôt.

LAMARTINE.

DXXVIII

A monsieur le comte de Virieu

Au château de Pupetières.

Milly, 11 décembre 1831.

Je ne me doutais guère que tu étais dans les transes pour ton enfant et dans les accidents pour toi-même, je te croyais enveloppé de pelisses au coin du feu de Pupetières, écoutant de loin le retentissement des chutes sociales. Grâce à Dieu, quand ma réponse t'arrivera, tout sera bien à Pupetières comme ici. Mais, si tu n'as pas encore l'usage libre de ta main, fais-moi, comme tu l'as fait souvent, écrire, ne fût-ce qu'un mot. Tu ne me dis pas comment l'accident t'est survenu : est-ce à pied, à cheval ou en voiture? Raconte-moi tout cela. Que serais-je devenu si j'avais appris que l'accident était plus sérieux ! Il ne me reste guère que toi, hors du foyer domestique, qui me tienne fortement à ce bas monde : tout le reste s'en est allé ou s'en va grand train, et les amis

épistolaires dont je surabonde ne remplacent rien.

Je suis bien aise que ma brochure te plaise, au moins par le sentiment qu'elle respire. Nul n'y a rien compris ailleurs. Il est clair qu'on lit les vers à cause de l'harmonie, mais que la région d'idées où l'on se place habituellement en les écrivant n'est pas accessible au vulgaire du siècle. Cependant nous pensons des choses qui seront de grosses vérités dans cent ans, preuve évidente que le système est vrai et que tout marche. J'envoie ce matin une *Harmonie* nouvelle de trois cent cinquante vers à Ladvocat pour son livre des *Cent et un* sur ce thème, qui me paraît belle et forte. Je la ferai copier et te l'enverrai ; je ne le puis moi-même, j'en suis à ma cinquante-septième page ce matin de griffonnage épistolaire, c'est un supplice.

J'écris aussi quelques strophes des *Mémoires du curé de* ***, dont tu connais l'idée, épisode de mon grand poëme. C'est mon chef-d'œuvre. Jusqu'ici on n'aura rien lu de ce style : c'est l'épopée de l'homme intérieur. Cela aura quatre chants et sera fait dans quelques mois, si Dieu me soutient.

C'est du type de *Paul et Virginie*, ce type accompli, selon moi, des modernes.

Adieu. La politique va comme elle doit aller, selon moi aussi, c'est-à-dire qu'elle ne peut pas et ne doit pas aller du tout pendant quelques années, car chacun de ses pas la jetterait dans un abîme sans fond.

Adieu, j'embrasse filleul et toi, et mille tendresses et hommages à Pupetières et à Lemps si on s'y souvient de moi. Écris.

LAMARTINE.

DXXIX

A monsieur le comte Léon de Pierreclos

Milly, 11 décembre 1831.

Mon cher Léon, je vous remercie de m'avoir donné de vos nouvelles, et je suis heureux qu'elles soient bonnes. Continuez à mettre dans votre destinée de jeune homme tout ce qu'il est en vous d'y mettre: travail, zèle et raison, et espérons que la Providence, qui aide ceux qui s'aident eux-mêmes, vous ouvrira quelque carrière inespérée à la fin de vos études.

Priez M. Lévêque de ma part de vous donner et de payer le professeur d'allemand que vous désirez. Écrivez-moi quel sera son prix, et tenez-moi au courant de tout ce qui vous concerne. Demandez à M. Lévêque combien il lui a été payé par M. de Cazalès, et à quelle époque il lui sera dû un autre terme.

Adieu, mon cher Léon. Je suis bien content de

tout ce que Delahante m'a dit de vous. Aimez-moi comme je vous aime. Ne m'appelez plus votre protecteur, titre qui ne va pas à mon rôle et à mes sentiments pour vous, mais appelez-moi votre ami, car c'est ce que je suis et veux toujours être pour vous.

AL. DE LAMARTINE.

DXXX

A la marquise de Raigecourt

Milly, 20 décembre 1831.

Qu'est devenu le bon temps où j'étais bien malheureux et où vous me consoliez, au foyer de la rue de Bourbon, comme un enfant de la maison? Nous avions le loisir alors de nous voir et de nous écrire. Ce n'est, hélas! plus de même, et cependant le cœur n'est pas changé; mais toutes les circonstances ont changé autour de nous. Vous êtes loin de ce Paris, centre commun où tout gravite, où tout se rencontre; j'en vis plus loin encore dans la solitude et le travail. Je n'avais qu'une ou deux correspondances d'excellents amis que l'infortune attirait et attachait: j'en ai maintenant cinq ou six cents dans tous les coins de la France et de l'Europe, qui m'écrivent terme moyen deux mille lettres par an, exigeant réponse, sans compter celles auxquelles le feu répond. Je suis chaque matin noyé, étouffé, dans un déluge de prose et de vers.

Je n'ai point de secrétaire, ma femme même ne veut pas m'aider, et je péris accablé sous tant de réponses à faire, privé de la liberté de mon cœur et de mon temps.

Voilà un prologue qui vous explique pourquoi chacun de mes amis a si peu souvent de mes nouvelles directes. Je ne veux cependant pas que l'année finisse et commence sans vous porter un souvenir qui est de tous les ans et de tous les jours, et qui sera éternel. Mes vœux de 1832 iront donc vous chercher à Draveil. Je sais tout ce qui s'y passe par Cazalès et par ma femme à qui madame de Beufvier écrit souvent. Je sais que vous êtes, comme nous, de ce petit nombre de sages séparés des deux foules, déplorant les événements arrivés, mais ne voulant pas en solliciter de plus funestes encore par une subversion immédiate qui entraînerait la société même. Vous vous tenez comme nous dans la convenance avec le passé, dans la raison avec le présent, dans l'espérance avec l'avenir : c'est la vraie situation de l'homme consciencieux et éclairé ; nous nous y rencontrons, et je m'en glorifie.

J'ai bien regretté de n'avoir pas revu Raoul

depuis ces longs voyages qui ont dû vous ramener un homme tout entier. Ce que j'ai lu dans le *Correspondant* m'a donné bien bonne opinion de son journal. Il devrait nous le donner tout entier pendant cet intervalle de ses loisirs politiques.

J'emploie les miens à des travaux champêtres sur une grande échelle : je passe mes jours à cheval à la tête de cent pionniers, j'achète, je défriche, j'orne ou j'utilise. Cela fait bien à nous et surtout au pays, que je ne trouve point ingrat. Quelquefois je reviens momentanément à la poésie, et j'ébauche quelques chants de mon poëme pour la postérité qui se moquera de nous et de nos œuvres. Mais c'est la loi du travail : la loi des siècles est de faire ce que les autres siècles ont fait. Au milieu de tout cela je suis resté tel que vous m'avez connu, vous aimant comme il y a quinze ans, parlant de vous tous les jours, et soupirant après le plaisir de nous revoir. Mais, hélas! ce sera dans dix-huit mois ou deux ans, au retour d'Égypte et de Syrie.

Mille tendres souvenirs autour de vous et à vous.

AL. DE LAMARTINE.

ANNÉE 1832

ANNÉE 1832

DXXXI

A monsieur le baron Louis de Vignet

Mâcon, 12 janvier 1832.

Reçois tard mes félicitations, parce que, depuis dix jours retenu au lit par un rhume et une fièvre, je n'ai pu écrire et le puis à peine.

Te voilà bien casé : situation élevée, honorable, facile, confortable, en pays et en finances, près de tes lares. Rien de mieux ne pouvait t'arriver. Nul n'en jouit plus que Virieu et moi. Jouis-en toi-même avec tranquillité, économie et modération. Jette les racines de ta future famille.

Mon père est assez gravement malade, d'un catarrhe obstiné, pour nous avoir fait revenir ici de Milly où nous passions l'hiver.

Rien de neuf chez nous du reste. Notre hiver, grâce à Dieu, se passe paisiblement au coin du feu, au fond du lit, c'est assez pour ce temps-ci. J'attends toujours la fin de la guerre de Syrie et

du choléra pour partir. J'espère te voir avant ce grand voyage poétique.

Adieu. Tiens-moi au courant de tes marches et démarches. Quand vas-tu t'installer ?

ALPH. DE LAMARTINE.

DXXXII

A monsieur le comte de Virieu

Au château de Pupetières.

Mâcon, 23 janvier 1831.

Hélas! ainsi est faite la vie! j'apprends avec stupéfaction la mort de cette excellente femme (1) à la fin d'une lettre pleine de ton bonheur. J'y prends une part plus qu'amicale, toute personnelle. Elle m'aimait à cause de toi, et je le lui rendais à cause de toi, et à cause d'elle et de ta sœur, et de ta mère et de ses enfants. Quelle désolation pour vous tous!

Je suis moi-même au milieu des malades, mon père, une tante, qui nous donnent quelquefois des inquiétudes; malade moi-même. Plus nous avançons, moins la vie a d'espérances éloignées et plus elle a de pertes journalières. C'est pour nous pré-

(1) Madame de Quinsonas, née de Virieu.

parer à la laisser, au jour de miséricorde, avec moins de tristesse et de regrets. Écris-moi quelques mots souvent. Je n'ai le cœur de parler ni philosophie, ni politique ni poésie, en présence de la mort qui rend toutes ces choses muettes ou pitoyables, mais je suis sans cesse par la pensée avec toi et à Lemps, où je te prie de me rappeler dans ces douloureuses circonstances.

J'achève mon hiver ici, à Mâcon, près de mon père. Dès que je te saurai à Lyon, j'irai t'y voir.

Adieu.

LAMARTINE.

DXXXIII

Au comte Léon de Pierreclos

Paris.

Mâcon, 1er février 1832.

Mon cher Léon, votre lettre m'a fait bien plaisir. Je vous vois provisoirement heureux et occupé, sentant votre situation, et décidé à vous en préparer une meilleure par une vie bien employée. C'est tout ce que vos amis peuvent désirer en ce moment. Plus tard sans doute la Providence, qui sait seule le lendemain de chacun, vous ouvrira quelques voies favorables. Il suffit, pendant ces deux ou trois années, de vous tenir prêt à y marcher, si elles s'ouvrent en effet devant vos pas.

Ne vous livrez point trop à ce dégoût d'une existence à peine commencée, à cette mélancolie précoce qui n'est qu'un avant-goût vague des amertumes réelles de la vie. Réservez vos forces pour des temps plus pénibles. Cependant ne vous interdisez pas non plus tout à fait ces pensées graves et tristes, quand la nature ou le spectacle de la société vous les envoie. Elles sont bonnes aussi

à leur heure ; elles prouvent un sentiment fort et juste des misères de notre existence ici-bas, elles nous annoncent d'avance le désenchantement et la vanité qui se trouvent plus tard au fond de toutes les fortunes et de toutes les jouissances. Il est donc bon de sentir la mélancolie dont vous parlez ; il serait faible de s'y abandonner sans résistance. Le moyen d'y résister, c'est de considérer le but nécessairement plus élevé et nécessairement religieux donné par le Créateur à notre destinée. La volonté suprême qui nous a jetés ici sait comment et pourquoi ; nous n'avons pas son secret, mais nous savons qu'elle en a un, et qu'il ne peut être qu'adorable.

Adieu, mon cher Léon. Écrivez-moi tous les mois, si vous pouvez, et croyez que, malgré la différence de nos années, vous n'aurez jamais un ami plus tendre et plus dévoué que moi.

Le pauvre abbé Dumont, de Bussières, vient de mourir. Vif chagrin pour moi.

LAMARTINE.

Mettez toujours votre adresse au bas de vos lettres.

DXXXIV

A monsieur le comte de Virieu

Lyon.

Mâcon, 15 février 1832.

Comment s'étonner de ta tristesse et de ta recherche de la solitude après un si lamentable coup et dans une pareille disposition d'esprit? J'aurais été te voir ces jours-ci sans la maladie où je languis moi-même. J'irai aussitôt que les convulsions de l'estomac auront cessé; depuis trois semaines, à peine puis-je tenir la plume une demi-heure par journée. Le voyage de ta sœur est bien héroïque, comme tu dis, et bien digne d'elle. Je serai heureux de me trouver à Lyon en même temps que ta mère, que je vénère, et que ta sœur. Tiens-moi au courant de leur marche.

Rien de nouveau autour de nous. Nous sommes en paix et en silence. J'ai acheté encore à Milly pour cent soixante et dix mille francs. J'y ai trente vignerons d'une pièce et m'en occupe assidûment.

Je ne m'occupe pas de politique écrite, faute

de lecteurs et d'entendeurs, mais beaucoup, et malgré moi, de politique pensée. Je ne crois pas toujours à une crise décisive et prochaine. Je crois de plus en plus a un *statu quo* de cinq à six ans. C'est te dire que je suis satisfait de la marche des choses, car toute crise avant est à mon avis le chaos de l'Europe et l'abîme de la France. Le temps est l'élément de tout, comme tu le dis fort bien, et, quand il est mûr, tout va de soi-même. Vouloir opérer sans lui dans les choses sociales, c'est vouloir créer de rien. Les événements passés, présents ou futurs, de Paris ou de Lyon, ne changeront que peu ou point la question. Ils retardent seulement toutes les solutions naturelles et raisonnables. La France est un malade, dont la maladie sera longue ; en la voulant courte, on le tuera. Mais c'est une chose fabuleuse que l'aveuglement volontaire de ce qu'on appelle un parti politique. Royalistes ou républicains, juste milieu même, en sont tous les jours une preuve. Ils ne savent rien, pas même se compter, chose facile au moins en politique.

Ah ! que n'avons-nous un journal ! Mais le journal que nous ferions aujourd'hui sera fait

en 1860; alors seulement on le comprendra. Il leur faut à présent de la *Gazette* ou du *Constitutionnel*. Ce sont des Turcs qui veulent de l'opium, bien que l'ivresse les amaigrisse et les tue. Quand tu voudras, je t'écrirai l'histoire d'ici à 30 ans faite d'avance, sauf les accidents dans les faits. Mais j'y vois ou crois voir clair comme dans le passé, car l'avenir est toujours en germe dans les choses accomplies. Il n'y a qu'à écarter les passions personnelles et à tirer les déductions, on est dans le vrai.

Je lis beaucoup. Je te conseille et t'ordonne les quatre volumes de M. de Hardenberg sur la diplomatie de la Révolution : c'est le plus beau livre que jamais homme d'affaires ait écrit. En tout je n'aime que l'histoire, la philosophie et la haute poésie, tout cela se tient; c'est tout un pour l'œil intelligent. Je nage dans les livres, heureusement, car je ne puis écrire de vers, par trop plein des idées politiques. Cependant je suis si malade que je refuse une députation pour laquelle je suis vivement sollicité. Il me faut Constantinople avant. J'y serai, si Dieu le veut, cet été.

Adieu. Voilà un griffonnage illisible.

L.

DXXXV

A monsieur Ronot

Avoué à Mâcon.

Mâcon, 28 février 1832.

Mon cher Ronot,

Après l'approbation de la conscience, je ne connais pas de sentiment de plus haut prix que l'estime et la confiance de nos concitoyens. C'est vous dire combien je suis fier et heureux des dispositions que vous m'annoncez parmi quelques officiers et délégués de la garde nationale. Mais, plus je suis glorieux de les reconnaître, plus je serais coupable de les tromper. Soyez donc assez bon pour présenter de ma part à ceux d'entre eux qui prononceraient mon nom devant vous les considérations toutes personnelles qu'il est de mon devoir de leur faire envisager avant d'accepter leurs honorables suffrages :

1° Je ne possède point l'instruction militaire

suffisante pour commander, organiser et administrer le service en l'absence de notre respectable colonel;

2° Ma qualité de membre de l'Institut, mes études littéraires, mes occupations rurales, me forcent à des absences fréquentes et qui peuvent se prolonger plusieurs mois de suite;

3° Ma santé même s'oppose fréquemment à l'activité et à l'exactitude qu'un poste de vigilance exige;

4° Des arrangements, pris depuis longtemps avec des compagnons de voyage, et des nécessités littéraires, m'obligent cette année même à un voyage de quatre à six mois.

Voilà les principaux motifs qui doivent, selon moi, neutraliser dans cette circonstance les bienveillantes dispositions dont quelques officiers de la garde nationale m'ont fait part. Ils doivent considérer avant tout le bien du service, et je ne dois pas moi-même leur laisser supposer par mon silence une aptitude au rang que leurs suffrages me destineraient, parce que cette aptitude n'a de réalité que dans leur prévention trop favorable.

J'espère donc que, tout en me conservant l'estime et la confiance dont leurs votes m'eussent été un si éclatant et si précieux témoignage, ils auront égard aux motifs que je vous explique sincèrement ici, et reporteront leurs suffrages sur d'autres parmi nos concitoyens, qui unissent au même zèle pour le bien public plus de capacité et plus de convenances locales.

Que s'il en était autrement, et si, après cet exposé de toute mon insuffisance, ils persistaient à m'honorer d'une candidature que je n'aurais point affectée moi-même, la responsabilité de leur suffrage ne retomberait pas sur moi, mais sur eux : ils ne pourraient m'accuser un jour de remplir imparfaitement les fonctions dont ils m'auraient revêtu, mais ils auraient à s'accuser seulement eux-mêmes de dispositions trop bienveillantes à mon égard et de préventions trop favorables contre lesquelles j'aurais protesté le premier. J'accepterais donc en ce cas, car nul, selon moi, ne peut refuser une part du fardeau public quand elle nous est décernée par ce qu'il y a de plus impératif au monde, la confiance de nos concitoyens. Leurs suffrages ne sont pas seulement un

honneur, ils sont aussi un devoir pour celui qui les reçoit.

Agréez, mon cher Ronot, l'assurance de ma vieille et durable amitié.

LAMARTINE.

DXXXVI

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Mâcon, 1er mars 1832.

J'ai reçu ta lettre et voulais t'écrire, mais j'ai de telles douleurs depuis un mois dans l'épigastre que je ne puis me courber pour tracer des mots sur une table ; c'est un martyre.

Je crois que je vais jeudi à Paris passer trois semaines pour remplacer M. de Montesquiou à l'Académie. C'est un ennuyeux devoir. Cependant, comme Julia a un rhume affreux et crache le sang depuis trois jours, il est possible que je laisse le voyage si j'ai la moindre inquiétude.

Ta lettre dernière, toute politique, est pour les faits selon mes idées, mais non absolument pour les doctrines et surtout pour les espérances. Tu parles de *définitif*, comme un jeune homme qui croirait encore à ce beau mot que les hommes ont dérobé au dictionnaire des dieux, auquel seul

il appartient. Es-tu assez fortuné pour croire encore, après quarante ans de ballottement sur les vagues, que nous allons en trouver une qui nous soulèvera mollement, éternellement, et ne s'écroulera plus sous nous ? J'espère que non, et que ce mot est une réminiscence d'un autre temps. Le jour le jour est la loi de l'humanité, malgré nos belles utopies définitives. Je crois que le cours naturel et incertain des choses ramènera ce que nous regrettons par sentiment plus que par raison; mais je crois que nous n'en serons ni mieux ni pis, et que cela même sera loin du définitif, même d'un long provisoire. Je suis, pour mon compte, plus vieux que toi, et je ne vois pas le monde tel que je veux le voir, mais tel qu'il est. Plus une chose est vieille, moins je lui vois de raison de ne pas finir ou de revivre. L'instabilité est de droit divin ici-bas. Nous n'y changerons rien.

Je décline la députation, non par les motifs que tu me donnes, mais tout simplement parce que je crois l'époque constituante perdue et ajournée à quelques années, et puis parce que je suis malade et ne pourrais, je le crains, supporter Paris

longtemps. Car, du reste, je crois qu'en ce temps-ci une forte voix de député raisonnable est plus puissante que tel ou tel nom aux Tuileries, et que l'homme doit son service, son courage, sa lumière, à l'homme, tous les ans, tous les jours, sous tous les régimes, sous tous les drapeaux : c'est pour moi article de conscience passant avant la politique qui n'est qu'habileté humaine. Or l'habileté se trompe, et la conscience jamais. Je persiste à trouver la marche des chefs royalistes mauvaise et tant soit peu immorale. Le mal n'engendre que le mal. On est coupable de celui qu'on laisse faire comme de celui qu'on fait. Ce n'est pas à nous de calculer si nos efforts peuvent l'empêcher, mais notre obligation est de faire les efforts quand même.

Voilà ma politique, très-différente de la leur. Or l'inertie même est coupable d'après cette idée. Je vois tous les jours combien dans la pratique mon système produirait des résultats différents du leur. En veux-tu une preuve ? Elle se donne ici après-demain. Tu peux t'imaginer ce que moi, démissionnaire pour les Bourbons, écrivain religieux, royaliste, homme

d'antipathie par une certaine élévation sociale aux masses des boutiques, des comptoirs et des cafés et des études d'avoués, etc., aux officiers de Mâcon, etc., tu peux t'imaginer ce que je dois être aux yeux de cette classe ardente, agitable, non intelligente en général ! Eh bien ! sans leur avoir dit un mot, en ayant, au contraire, fortement repoussé leurs avances, malgré moi, avec certitude que je ne resterai pas trois mois avec eux, ils me nomment colonel de la garde nationale de Mâcon, envers et contre tous, et ne nomment avec moi pour candidats que des individus à qui ils ont fait jurer de ne pas accepter ! Frotte-toi les yeux, comme je me les frotte, et demande-toi où nous serions si chaque royaliste intelligent, dans chaque localité, eût tenu ma conduite rationnelle, réservée, sans adulation comme sans faiblesse.

Adieu.

DXXXVII

A madame Royer (1).

Mâcon, 8 mars 1832.

Madame,

Je suis l'ami de M. Aubel; c'est en son nom que je vous écris. J'ai passé la journée auprès de lui, je n'ai jamais été témoin d'une douleur aussi profonde: son désespoir ne peut être comparé qu'à celui qui vous accable vous-même. Il m'a dit en me quittant : « J'ai une grâce à vous demander, au nom de l'attachement que vous avez pour moi. Écrivez ce soir, en mon nom, à ma malheureuse mère, je n'ai pas la force de le faire moi-même. Dites-lui tout ce que vous pourrez trouver dans votre âme pour lui peindre ce que je dois sentir en pensant à elle, et cherchez en vous et dans le ciel et sur la terre tout ce que vous trouverez de propre, sinon à la consoler du coup affreux qui nous frappe tous deux, au moins pour adoucir

(1) Madame Royer, mère de madame Aubel.

par toutes les expressions de la tendresse humaine l'irréparable perte que nous pleurerons ensemble à jamais. Parlez-lui de moi, de mon fils, du fils de sa fille, de cet enfant que je lui consacrerai entièrement, dans lequel nous retrouverons au moins l'ombre et l'image de sa mère, sur qui nous reporterons tous les sentiments, tous les soins que cette mort affreuse a refoulés dans nos cœurs! parlez-lui de résignation à la volonté divine qui nous frappe si cruellement, mais sous laquelle nous devons nous courber sans la blasphémer! parlez-lui de Dieu, des vertus de son enfant, de cette femme accomplie qu'elle m'avait donnée, de l'espérance, la seule qui me reste, de nous réunir dans un monde meilleur où je ne puis douter qu'elle ne soit déjà, qu'elle ne nous appelle et ne veille de là sur mon fils et sur nous! Dites-lui que, dès que je saurai où elle est, dès que je pourrai me jeter dans une voiture (nous l'en avons empêché), j'irai tomber à leurs pieds, leur porter leur enfant, vivre pour eux et avec eux, remplacer, hélas! autant qu'il sera en moi, l'admirable enfant qu'ils n'ont plus! en un mot, répandez devant mes parents les larmes mêmes

que vous me voyez répandre, rendez-leur les cris de mon désespoir, et qu'ils trouvent, s'il est possible, un douloureux soulagement en voyant combien leur fille fut adorée et regrettée à jamais par moi ! »

Tout cela, madame, il me le disait, noyé dans les pleurs, me serrant convulsivement dans ses bras, se faisant apporter l'enfant, jetant des cris qui fendaient le cœur, étouffant de sanglots, et tombant à genoux en invoquant sa femme et en la suppliant de vous consoler elle-même du séjour divin qu'elle habite..

Je suis parti; j'ai cherché des expressions pour m'acquitter de la plus triste mission que l'amitié ait jamais imposée, il n'y en a point. Je me suis borné à vous rendre imparfaitement son sublime et déchirant désespoir, à vous répéter ses paroles. Celles-là iront plus droit à votre cœur, elles partent encore de la voix d'un second fils, d'un fils que votre fille adorait, et dont elle vous confie l'existence après elle, et vous recommande la consolation.

Après cela, madame, il n'y a rien à ajouter. Quand Bossuet ou Fénelon avaient à annoncer un

semblable malheur à un père et à une mère, ils ne se confiaient point à leur génie ou à la force même des paroles sacrées, ils frappaient à la porte de la maison des malheureux parents et, s'inclinant en silence, ils leur annonçaient par la douleur de leur visage et par des larmes muettes la douleur au-dessus de toute consolation humaine, et remettaient à Dieu seul le soin de verser ses divins secours dans les cœurs qu'il avait déchirés. Il n'y a en effet que Dieu, madame, qui soit capable de parler plus haut qu'une semblable douleur, et c'est à lui seul qu'une semblable douleur doit se répandre et se confier.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect et la plus vive sympathie, etc.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

DXXXVIII

A monsieur le comte de Virieu

Milly, 13 mars 1831.

J'ai reçu ta lettre. J'ai vu Vignet. Le voilà lancé dans le grand chemin de la fortune et des honneurs. Ses pressentiments de jeune homme ne l'ont pas trompé. Mais ses systèmes, maladies d'imagination, et l'amertume de ses pensées religieuses et politiques le rendent malheureux. Ah! que l'Évangile a raison de prêcher patience, indulgence et tolérance pour nous comme pour les autres! La passion du bien, quand elle est dépourvue de cette douceur et charité divine, nous fait mal comme une passion du mal : c'est l'homme qui se substitue alors à Dieu, c'est la doctrine des de Maistre et de tous les hommes absolus, c'est-à-dire étroits dans un système, une affection ou une idée..

Ta lettre est remarquable pendant trois pages de haute, belle et large métaphysique sociale, quoi-

que cependant cela soit un peu trop haut et un peu trop vague pour qu'un rayon de lumière bien concentré et bien arrêté s'en détache et éclaire les situations présentes, les seules avec lesquelles nous ayons à faire. Avec cette métaphysique trop élevée, tu peux être à droite ou à gauche, agir ou ne pas agir à volonté : c'est du quiétisme politique. Or le temps n'est pas au quiétisme, et la destinée humaine et sociale de chaque individu travaillant en ce bas monde à son bien et à celui de l'ensemble ne comporte pas devant Dieu le quiétisme. Les événements n'étant jamais neutres, l'homme n'a jamais le droit de l'être lui-même. Souviens-toi de cet axiome de politique rationnelle. Cependant c'est beau, juste et vrai ; les applications seules nous divisent. Je suis contre l'inertie, je suis pour que l'homme touche les faits et ne les nie pas. La politique n'est que faits, indépendants ou dépendants de nous, comme tout l'univers physique et moral. C'est avec eux que nous avons à traiter, et il y a toujours un parti à en tirer. Le reste serait un périlleux et coupable égoïsme, et de plus une annulation continuelle de l'individualité de chacun, car qui

est-ce qui aura jamais sous la main précisément les faits qu'il veut ou qu'il rêve? Cela ne supporte pas à mon avis la discussion. En cela donc je diffère vigoureusement et totalement du sens de ta lettre.

J'en diffère plus encore au dernier paragraphe où tu dis que l'homme doit s'abstenir, car l'individu actuellement ne peut rien, et les masses seules peuvent. C'est exactement comme si tu disais que l'*unité n'est rien au nombre;* et de quoi se compose, de quoi existe le nombre, si ce n'est d'unités? et comment s'améliorera-t-il et se grandira-t-il si vous ne lui portez pas une à une toutes vos unités pensantes, morales, agissantes, lumineuses, etc.? qui vous écoutera si vous n'élevez pas la voix? qui vous verra si vous vous cachez? qui s'appuiera sur vous si vous vous dérobez sous la main d'une nation chancelante et qui cherche lumière et appui? Réfléchis à ceci. Cela n'est pas soutenable devant la conscience et le sens droit. Encore une fois, c'est de la politique humaine et systématique, ce n'est pas de la morale et de la vertu.

Mais adieu. Je suis à Milly où je plante six

mille sapins ce matin et fais une route le reste de la semaine. Mon parti de voyage, à Constantinople au moins, est pris pour juin et juillet. Je ne me mettrai pas sur les rangs pour la députation, malgré mille instances, car je suis trop malade et redoute trop l'action politique qui absorberait ma vie poétique. Je protesterai même contre mon élection, mais, si malgré cela le pays m'envoie, j'irai à mon cœur défendant; mais j'irai avec confiance et courage, et sentant que *je fais bien* dans toute l'étendue du mot.

A revoir et à t'écrire.

LAMARTINE.

Garde-moi cette lettre.

DXXXIX

Au comte Raoul de Raigecourt

Mâcon, 21 mars 1832.

Mon cher Raoul, le coup qui vous a frappé m'atteint bien sensiblement aussi. Vous savez que, lorsque vous n'étiez qu'un enfant encore, j'étais déjà comme un fils pour votre admirable mère, qu'elle me traitait et me dirigeait comme elle eût fait vous-même. Je n'ai rencontré chez aucune femme des sentiments si bons, si soutenus, si maternels, à mon égard. Je m'étais habitué à la regarder comme faisant la première partie de cette espèce de famille volontaire que la sympathie et la reconnaissance nous créent lorsque nous errons seuls dans le monde loin des ailes de la famille véritable. Aussi sa perte laisse dans ma pensée et dans mon cœur, comme dans mes douces habitudes de Paris, un vide qui ne se comblera plus. J'arrive à l'époque de la vie où ces

vides se multiplient chaque jour pour nous détacher peu à peu d'une terre où nous ne devons rien fonder que des regrets.

Vous avez, quoique si jeune, passé déjà par de bien rudes épreuves : votre âme forte s'en fortifiera encore. Mais cette force morale que la douleur nous donne en nous trempant dans ses feux ne vaut pas, hélas ! cette simple et molle tendresse que nous apportons en ce monde et dont il faudrait jouir plus longtemps avec ce qui est digne d'être aimé. Il vous reste cependant de quoi aimer beaucoup aussi, un excellent père, des enfants qu'on dit charmants, et des sœurs dont l'une servira de mère à vous au besoin et à vos enfants. Son âme uniquement consacrée aux autres ne s'est rien réservé que la pitié pour tous. Combien elle doit être accablée !

J'ai été bien touché de la bonté de madame de Lascases qui m'a instruit si vite du funeste événement. Je vois qu'elle avait compris que nul n'en serait plus affecté et n'avait le triste droit d'y participer plus tôt et plus complétement. Remerciez-la encore pour moi.

J'irai peut-être vous voir d'ici à deux mois,

avant de partir pour Constantinople. Ce sera un triste et douloureux moment pour moi.

Conservez-moi tous un peu de la tendresse de votre mère. C'est ma part de son héritage, je n'y renoncerai jamais.

LAMARTINE.

DXL

A monsieur Aubel

Mâcon, 28 mars 1832.

Je vous remercie, mon cher ami. J'avais besoin de savoir comment vous étiez. Revenez-nous dès que vous pourrez : tout ce pays-ci vous aime et vous regrette, on ne s'y entretient que de votre malheur. Bruys est venu ce matin me lire un morceau touchant qui vous concerne dans son discours à l'Académie pour demain.

Nous sommes tels que vous nous avez laissés, ma fille crachant encore le sang, et moi n'en pouvant plus de lettres, affaires et embarras de la vie, où plus on marche plus on s'empêtre. J'ai à peine la force et le temps de vous remercier de votre souvenir, si touchant dans de pareils moments, et de vous assurer que vous pouvez me compter au premier rang de ce qui vous aime le plus dans votre terre natale.

Sologny n'est pas vendu encore. Pensez-y.

Votre ami,

LAMARTINE.

DLXI

A monsieur Émile de Girardin

Mars, 1832.

Votre lettre me rassure sur vous et sur ce qui vous est cher. Votre confiance est un gage de santé.

Je m'occuperai un de ces jours de l'article premier-Paris, peut-être de quelques autres, si j'ai un moment. Mais tout cela est absorbé par le choléra auquel nous nous préparons ici. Je suis de la commission sanitaire, et de plus occupé à organiser éventuellement des secours pour la campagne.

A revoir, et mille souhaits à vos dames. Que le choléra respecte les poëtes! Il y en a si peu.

LAMARTINE.

DXLII

A monsieur le comte Léon de Pierreclos

Paris.

Mâcon, 5 avril 1832.

Mon cher Léon,

Votre lettre m'a fait grand plaisir. Je vois que votre esprit se mûrit jeune. Cela n'empêche pas les passions de venir et de troubler l'âme ensuite, mais cela donne à l'homme un sens pour les juger, une force pour les combattre. Continuez à lire, à penser, à vous développer moralement de toute manière. Nous ne voyons pas encore à quoi vous serez spécialement destiné, mais cela vous rendra généralement apte à tout; et, ne fussiez-vous rien socialement parlant, vous serez assez encore si vous êtes un homme tout entier. Je l'espère.

Passons aux finances. Les miennes s'embarrassent et s'épuisent par mille nécessités hors de moi. Mais il y a assez encore pour ne pas reculer

de quelques années devant l'œuvre de votre complète éducation scientifique et morale dont je me suis chargé avec joie. La maison où vous êtes m'inspire confiance et sécurité sous beaucoup de rapports. Ainsi, lors même qu'il m'en coûtera quelque chose de plus, restez-y.

Je vois avec plaisir que le choléra ne vous alarme pas trop, et que vous êtes placé de manière à en braver les approches et même les atteintes, s'il survenait. Ici nous l'attendons aussi. Si néanmoins votre imagination venait à se frapper, et que votre médecin pensât qu'un voyage vous fût nécessaire, je vous autorise à partir quand et comme vous le jugerez à propos. Je ne pourrai pas vous recevoir chez moi, mais je parlerai à votre tante, et nous trouverions bien une campagne saine où vous passeriez quelques mois.

Adieu, mon cher Léon. Mille tendresses.

LAMARTINE.

DXLIII

A monsieur le comte de Virieu

Mâcon, 22 avril 1832.

Madame de Montcalm n'est plus de ce bas monde. Je suis atterré. Hier elle m'écrivait qu'elle demandait à Dieu le choléra pour la délivrer de tristesses et de fardeaux.—Peu d'heures après elle était emportée ! Tout s'en va, nous restons seuls. Je perds en elle Paris tout entier, et je vois combien profondément je lui étais attaché. Pour elle aussi, elle m'aimait véritablement, et l'amitié entre nous était plus forte que nous ne le pensions. Je suis démoralisé.

Nous nous occupons à force préparatifs ici. Je suis de la commission de salubrité. Nous préparons des souscriptions. Mon avis est que c'est un de ces cas nombreux où le riche propriétaire doit montrer qu'il est homme, et qu'il ne possède pas seulement à condition de jouir et d'entasser pour lui-même. Montrons une large sympathie,

si nous voulons exiger qu'on en ait plus bas pour nous. La maladie du pauvre, c'est l'envie ; la maladie du riche, c'est son stupide égoïsme. Je ne sais en vérité jusqu'où il ne va pas ; cet égoïsme mal entendu le perdra, c'est le pire des choléras. Je me révolte contre l'humaine engeance quand je vois de braves gens de cent à cinq cent mille livres de rentes souscrire à Paris bravement pour cinquante ou cent francs, prix d'une loge aux Italiens d'un soir, et cela pendant que la mort plane au-dessus et au-dessous d'eux et décime l'humanité. Oh ! que je voudrais que la misanthropie ne fût pas un vice ! Il y a de quoi en avoir.

Je ne vois pas possibilité de nous voir, à moins que tu ne viennes à Milly. Le choléra me retiendra là, et tous les deux jours à Mâcon, pour les comités, secours, etc., et pour tranquilliser et surveiller mon père et mes tantes. Je ne partirai pour la Méditerranée que lorsqu'il sera fini ou qu'il sera constaté qu'il ne viendra pas, mais ce dernier cas me paraît impossible. Ainsi adieu aux conversations politiques, et puis à quoi cela sert-il ? A rien : la politique est chose de passions, de

fantaisie, de goût, de naissance, de position, plus que de raisonnement. Les principes les plus clairs, les plus élémentaires, ceux qu'on rougirait d'avoir contestés, dans cinquante ans, y sont tordus jusqu'à ce qu'ils disent le contraire de ce qu'ils doivent dire. Il faut penser et agir chacun selon sa conscience et son bon sens, et ne pas songer à un prosélytisme immédiat. C'est le temps qui est le grand convertisseur, c'est l'histoire qui juge entre les opinions. Les tiennes et les miennes sont à peu de chose près identiques. Le but est le même, le point de départ le même, la base la même, peu importe donc les petites circonstances accidentelles dans lesquelles nous différons.

Adieu. Écrivons-nous, ne pouvant nous parler. Je viens de faire quelques centaines de jolis vers à Walter Scott, c'est pour mon deuxième tribut au livre des *Cent et un*. Il y a un beau passage sur la politique du moment et le duc de Bordeaux. Tu liras cela, comme tu as lu les *Révolutions*, par extraits détestables dans les gazettes. Tu ne lis pas assez pour un homme de ton temps : il te faudrait comme à moi deux mille correspondants

et dix-neuf journaux, c'est l'aliment de la pensée politique, philosophique et littéraire, c'est le *fait*. Plus le séjour où tu vis est étroit d'horizon, plus tu devrais jeter les yeux au dehors. Le mouvement réel et immense des esprits t'échappe, ou, si tu le conçois, tu le conçois à ta manière, à ton idée et non selon la réalité. La réalité d'aujourd'hui, c'est la presse ; tu en fais comme document trop peu de cas.

Adieu encore.

LAMARTINE.

DXLIV

A monsieur Dubois

A Saint-Laurent, Cluny.

Mâcon, 21 mai 1832.

Monsieur,

Votre lettre m'a été bien sensible. Je jouis de vos bons souvenirs et de vos aimables souhaits pour mon pèlerinage poétique.

Quant au suffrage électoral, je vous dirai avec pleine sincérité que je redouterais plus que je ne désirerais mon élection en ce moment. Mais d'un autre côté ma conscience d'honnête homme me ferait un éternel reproche si, par ma faute et par ma répugnance, un mauvais choix avait lieu dans mon pays. Je reste donc entièrement neutre, désirant toute autre nomination que la mienne, mais prêt à me dévouer si les honnêtes gens m'imposent cette redoutable mission.

Adieu, Monsieur. Recevez à votre tour tous mes

vœux et l'assurance de ma considération la plus distinguée, et soyez, je vous prie, mon interprète auprès de M. Gacon.

LAMARTINE.

Je pars lundi.

DXLV

A monsieur le comte de Virieu

A Fontaine.

Mâcon, 3 juin 1832.

Je reçois ton mot. Je suis encore ici : le 28, jour même de mon grand départ, les chevaux commandés, voitures chargées, bagages à Marseille, Julia tombe malade à grand danger, d'un catarrhe aigu, suffoquant. Je fais accourir Véryssel, la maladie tourne à mieux, mais dure et durera grave encore jusqu'au 11e ou 14e jour, et me voilà attendant l'issue pour partir, moi le premier, et ma femme ensuite qui me rejoindra à Marseille où j'aurai préparé le navire. Nous cinglerons 1° à Constantinople, 2° en Syrie, 3° en Égypte, 4° l'hiver à Smyrne, 5° le printemps en Syrie encore, 6° la fin de 1833 en France.

On parle en effet de moi pour député, mais je n'en veux pas, sans refuser, et je le voudrais que je ne le pourrais. C'est une élection de ca-

baret et de café de Tournus, etc. ; il leur faut un Jacobin. J'ai écrit dans le journal que je ne m'en souciais pas.

Adieu. J'attends encore Véryssel ce matin. Je t'écrirai dans deux jours. Comment va ta rougeole ?

LAMARTINE.

DXLVI

A monsieur le comte de Virieu

A Fontaine.

Lyon, hôtel de Provence, 15 juin 1832, matin.

Mon cher ami, adieu, adieu, adieu! Je passe deux jours plus tôt, tu n'y es pas. Ne viens donc pas samedi. Sans une migraine horrible je serais allé hier soir t'embrasser. Mais je t'embrasse en cœur et en esprit, et, vivant ou mort, tu peux compter en moi l'homme qui t'a le plus apprécié et aimé.

Je t'écrirai de Marseille.

LAMARTINE.

DXLVII

A monsieur Ronot

Mâcon.

Marseille, 20 juin 1832.

Je vous remercie, mon cher ami, du souvenir que vous me demandez. Il m'est la preuve de celui que vous me conserverez. Croyez que je sais attacher le prix qu'elle mérite à une amitié de vingt ans, survivant aux révolutions et aux circonstances : c'est le caractère des amitiés fondées sur ce qui plane au-dessus des instabilités d'ici-bas, la philosophie et la poésie.

Pour répondre à vos questions obligeantes, voici ma marche :

Je m'embarque dans huit jours sur un brick dont je terminerai ce soir ou demain le marché, c'est l'*Alceste*, de 250 tonneaux, capitaine Blanc. J'emmène ma femme et ma fille, plus trois compagnons de voyage, dont un médecin distingué du département du Nord. Je vais d'abord relâcher à

Constantinople où je visiterai les belles rives du Bosphore, la Troade, et de là sur toutes les côtes de Syrie. Je pénétrerai à Jérusalem, au Liban, à Palmyre et à Balbek, si les Arabes le permettent. Je passerai de là en Égypte; je remonterai le Nil jusqu'à Thèbes et ferai dans le désert les incursions les plus intéressantes, comme les Pyramides, Denderah, etc. Je reviendrai à Smyrne passer l'hiver. Au printemps je me remettrai en mer pour visiter les îles de l'Archipel et la Grèce, puis Malte et la Sicile. Je reviendrai par l'Adriatique et par Venise. Voilà le plan arrêté de mon long et aventureux voyage. Je ne compte point l'écrire : j'y vais chercher des impressions toutes personnelles, sur ce grand théâtre de tous les événements religieux et politiques du monde ancien ; j'y vais lire, avant de mourir, les plus belles pages de la création matérielle. Si la poésie y trouve des images et des inspirations nouvelles et fécondes, je me contenterai de les recueillir dans le silence de ma pensée, pour colorer un peu l'avenir littéraire qui pourrait me rester, voilà tout.

Pendant ce temps-là mes yeux seront souvent tournés vers notre triste pays où se dénoue le

grand drame du monde moderne, et où je laisse tant d'objets d'une forte affection. Je ferai des vœux pour que la France, si pleine de bonnes intentions et même d'énergie, sorte enfin du cercle étroit des partis et des rancunes politiques, pour s'élever à la haute et large sphère à laquelle les destinées qu'elle n'entend pas semblent l'appeler. Mais la lumière lui manque encore. Il ne faut pas se lasser de lui en donner, il faut lui faire comprendre enfin qu'un peuple ne fera jamais rien de grand et de beau s'il s'obstine à repousser de ses conseils ce qui est religieux, élevé, moral, généreux et intelligent, en un mot, la jeune génération politique dont le crime est d'avoir eu vingt ans quand la Restauration est venue apporter à la France les promesses et l'aurore de la liberté légale. Nous l'avons répété souvent, et chaque circonstance le prouve, la France est en retard de ses institutions : elle a toutes les lois d'un peuple éclairé et libre, et les trois quarts de ses habitants n'aiment pas la lumière et ne comprennent pas la grande liberté. Croyons donc à l'avenir puisque le présent nous trompe comme le passé.

Je ne puis vous rien dire encore de décisif sur

votre fils. D'après ce que j'ai vu ce matin du vaisseau, quoique grand, je n'aperçois pas comment nous pourrons être logés, et je crains que, les dames placées, il ne nous reste qu'un coin obscur de l'entre-pont avec un porte-manteau pour oreiller. Cependant, si je signe ce soir le contrat, je chercherai avec le capitaine quelques possibilités nouvelles d'encaissement, et, d'après ces arrangements, je vous écrirai oui ou non dans deux jours.'

Mille adieux et amitiés.

LAMARTINE.

Notre suite se composera en tout d'une douzaine de personnes. Le vaisseau est à moi seul, et la totalité du voyage peut s'évaluer d'ici à 60 ou 80,000 francs au minimum.

DXLVIII

A monsieur le comte de Virieu

Fontaine.

Marseille, 25 juin 1832.

Pendant que mon vaisseau, *l'Alceste*, capitaine Blanc, de 250 tonneaux, beau brick ressemblant à un brick de guerre, achève sa quarantaine pour nous emmener le 6 ou le 10 juillet, je suis ici, et je pense à toi et je t'écris. J'y suis au milieu de tout le mouvement d'un accueil universel auquel je ne puis rien comparer de tout ce que j'ai vu d'enthousiasme poétique ou personnel jusqu'ici pour un simple et pauvre particulier. Ce serait à en faire des récits interminables. Figure-toi seulement ce que tu peux te figurer de plus prononcé en faveur générale et en démonstrations de tout genre. J'en suis enivré et accablé. Je reçois, ce soir encore, un dîner d'honneur de tous les corps littéraires escortés de toutes les notabilités de tous les régimes. Je serais député ici s'il y avait lieu.

Mon vaisseau, que j'ai tout à moi et où je m'embarque escorté de Capmas, ancien sous-préfet démissionnaire, de M. de la Royère, ancien maire d'Hondschoote, médecin et poëte et excellent homme, d'Amédée de Parseval, excellent garçon, de six domestiques dont un parfait cuisinier, de chèvres, moutons, chiens, poulets, etc., ne me coûtera cependant que trois mille francs par mois, et, si je le garde tout le temps de ma longue pérégrination, 2,400 francs par mois seulement. C'est prodigieusement peu pour un beau navire, un capitaine le premier de la Méditerranée, un second et quatorze matelots. Mais, hélas! nous avons peur d'avance du mal de mer, en voyant l'énorme mer et l'horrible mistral qui ne cesse de souffler depuis huit jours. Priez pour nous, vous qui n'entendez le vent que sous vos tilleuls! Nous serons, malgré notre vaisseau tout à nous, dans des trous sans lumière et sans air auxquels on ne peut même comparer un cachot de prison. Ce sont des cachots qui remuent, cela fait frémir à voir, et, si j'eusse connu la construction des bâtiments de la Méditerranée, ma femme et Julia ne m'auraient pas accompagné. Mais le sort en est jeté! Il faut un fier cou-

DXLVIII

A monsieur le comte de Virieu

Fontaine.

Marseille, 25 juin 1832.

Pendant que mon vaisseau, *l'Alceste*, capitaine Blanc, de 250 tonneaux, beau brick ressemblant à un brick de guerre, achève sa quarantaine pour nous emmener le 6 ou le 10 juillet, je suis ici, et je pense à toi et je t'écris. J'y suis au milieu de tout le mouvement d'un accueil universel auquel je ne puis rien comparer de tout ce que j'ai vu d'enthousiasme poétique ou personnel jusqu'ici pour un simple et pauvre particulier. Ce serait à en faire des récits interminables. Figure-toi seulement ce que tu peux te figurer de plus prononcé en faveur générale et en démonstrations de tout genre. J'en suis enivré et accablé. Je reçois, ce soir encore, un dîner d'honneur de tous les corps littéraires escortés de toutes les notabilités de tous les régimes. Je serais député ici s'il y avait lieu.

Mon vaisseau, que j'ai tout à moi et où je m'embarque escorté de Capmas, ancien sous-préfet démissionnaire, de M. de la Royère, ancien maire d'Hondschoote, médecin et poëte et excellent homme, d'Amédée de Parseval, excellent garçon, de six domestiques dont un parfait cuisinier, de chèvres, moutons, chiens, poulets, etc., ne me coûtera cependant que trois mille francs par mois, et, si je le garde tout le temps de ma longue pérégrination, 2,400 francs par mois seulement. C'est prodigieusement peu pour un beau navire, un capitaine le premier de la Méditerranée, un second et quatorze matelots. Mais, hélas! nous avons peur d'avance du mal de mer, en voyant l'énorme mer et l'horrible mistral qui ne cesse de souffler depuis huit jours. Priez pour nous, vous qui n'entendez le vent que sous vos tilleuls! Nous serons, malgré notre vaisseau tout à nous, dans des trous sans lumière et sans air auxquels on ne peut même comparer un cachot de prison. Ce sont des cachots qui remuent, cela fait frémir à voir, et, si j'eusse connu la construction des bâtiments de la Méditerranée, ma femme et Julia ne m'auraient pas accompagné. Mais le sort en est jeté! Il faut un fier cou-

rage et une ferme confiance dans la protection de Dieu. Je l'ai.

Nous avons déjà parmi nos nouveaux amis d'ici le consul général de Syrie, M. Guys. Avec lui nous avons interverti et réglé de nouveau nos plans. Nous allons 1° à Constantinople et Smyrne, puis l'automne et l'hiver à Beyrouth, en Syrie, au pied du Liban (chez lui) ; de là il nous donne des chefs de tribus arabes, liés de père en fils avec leur famille, pour nous mener successivement à Jérusalem et au Liban, à Balbek et à Palmyre, sans périls ou avec peu de périls, et avec des litières portant femmes et hommes. Nous passerons ensuite en Égypte, puis en Grèce. Nous ferons par terre les voyages de Constantinople à Smyrne, de Smyrne en Syrie, voyages de 15 ou 20 jours, avec les Turcs et Arabes, les tentes, chameaux, etc. Comment, riche, paresseux et frileux que tu es, ne fais-tu pas ce que je tente avec des moyens si inférieurs aux tiens? Cela vaut la peine : une page immortelle du monde !

Marseille est superbe. Le climat chaud me rétablit. J'ai la verdeur de quinze ans, au soleil. Tu l'y retrouverais, toi qui au fond en as plus que

moi en toute saison. Pense qu'avec 40 ou 50,000 francs tu ferais et au delà tout cela, une année de revenu tout au plus! Allons! prends un navire et voguons de conserve, car je ne t'offre pas place pour madame de Virieu, ou, grand Dieu! quelle place!

Ma fille et ma femme vont bien. Tu peux m'écrire en tout temps ici, chez M. Freyssinet, banquier. Il m'enverra tes lettres en Orient. Fais-le quelquefois et longuement. Je te le rendrai brièvement. Mais, au retour, nous causerons.

Je persévère de plus en plus à me nourrir de ma propre séve et à déplorer des deux côtés la fausse et criminelle politique de parti. J'ai été étonné et affligé de voir à Lyon, en passant, ton beau-frère espérer quelque chose de possible et de bien de ces manœuvres sans nom. Miséricorde!

Adieu encore.

L.

DXLIX

A monsieur Ronot

Avoué à Mâcon.

Marseille, 29 juin au soir 1832.

Mon cher Ronot,

Tant que M. de la Royère, le médecin de ma femme, nous a laissé quelque incertitude sur son arrivée, je ne vous ai rien écrit de positif sur votre fils. J'espérais toujours pouvoir lui offrir une place sur le vaisseau et dans la petite caravane, mais, ce matin, M. de la Royère est arrivé, et nous ne pouvons plus y penser, pour ce voyage du moins. Je me hâte de vous l'écrire, en vous exprimant de véritables regrets de ne pas présider, pendant un si beau voyage, à une destinée chère à un de mes vieux amis.

Nous partons dans huit jours. Notre vaisseau est petit, mais, dit-on, bon voilier, et nous avons le meilleur capitaine de ces mers.

Rien ne peut vous donner une juste idée de l'accueil unanime et admirable dont nous sommes l'objet à Marseille de la part des hommes de toutes nuances. J'en suis confondu et pénétré de reconnaissance et de regret. S'il y avait là une élection, je n'aurais pas de peine. Adieu encore, et mille amitiés.

LAMARTINE.

DL

A monsieur le comte Léon de Pierreclos

Paris.

Marseille, 2 juillet 1832.

J'ai reçu, mon cher Léon, une lettre bien tardive de M. Lévêque avec de bonnes expressions sur vous. Je ne sais pourquoi vous m'avez oublié depuis six semaines.

Travaillez bien, fortifiez-vous en tout genre, mais surtout en caractère, en pensées graves, en sentiments d'une haute et religieuse portée. Pensez à nous, et priez pour nous, pendant que nous allons être plus particulièrement sous la main du Tout-Puissant dans les déserts et sur les mers.

Notre voyage est immense. Il commencera le 10 de ce mois. J'ai affrété le brick *l'Alceste*, capitaine Blanc. Nous commencerons par la Turquie, ensuite six mois en Syrie jusqu'à Balbek, Palmyre et l'Euphrate, puis l'Égypte, puis la Grèce, la Sicile, etc., etc.

Écrivez-moi quelquefois, car mes vœux et mes pensées ne vous quitteront pas non plus, et adressez tout sous le couvert de M. Bruno-Rostand, négociant armateur, à Marseille, qui nous fera passer nos correspondances par ses occasions pour l'Orient.

Adieu encore, et une constante amitié.

LAMARTINE.

DLI

A monsieur le comte de Virieu

Fontaine.

En quarantaine à Malte, 24 juillet 1832.

Je n'ai pas eu le temps de répondre de Marseille à ton excellente et admirable lettre d'adieu. Il n'y a pas de frère qui ait un cœur plus fraternel que le tien pour moi, que le mien pour toi. Tu blâmes un peu mon entreprise, et, à vue d'œil, tu as raison. Quand on a déjà traversé les deux tiers de la Méditerranée, qu'on s'est réfugié dans une anse de la Sardaigne, qu'on a touché à la côte de Tunis et de Carthage, et passé maintes nuits orageuses ballottés par une grosse mer dans un vaisseau dont les flancs mugissent, en songeant à sa femme et à son enfant, on se repent, et l'on se dit : Pourquoi les ai-je confiés à la même fortune ? Mais ensuite, en réfléchissant bien que toutes les mesures de prudence, de sûreté et de bien-être sont prises pour cette magnifique excur-

sion, autant que la prudence humaine peut pourvoir, que nos santés même nécessitaient une longue pérégrination au soleil et à la mer, qu'une fois touchant à la côte d'Orient les difficultés et les périls diminuent beaucoup, qu'on est dans le Liban aussi tranquilles qu'à Saint-Point, et qu'enfin la Providence nous tient aussi bien dans sa main ici que là, on se raffermit, et l'on va.

Il faut nourrir l'esprit et l'âme, et quoi de mieux pour eux que Jérusalem, l'Égypte, la Turquie, la Grèce, tous ces peuples primitifs, toutes ces scènes de nature, de religion ou d'histoire de l'humanité ! C'est une belle année de l'éducation d'un homme et même d'un enfant qu'un pareil voyage fait ainsi, avec une bibliothèque à bord, choisie *ad hoc*, et racontant tout ce qu'on voit à mesure que le flot y porte. Ainsi donc je me confie au ciel et aux prières de toi et de beaucoup d'excellentes âmes qui nous les prodiguent. Prodiguez-les-nous davantage encore, maintenant que nous allons traverser les pirates grecs qui infestent la mer où nous entrons.

Nous avons un brick charmant et excellent, un capitaine admirable, un équipage choisi des

hommes les plus forts, les plus alertes et les plus doux et les plus religieux que tu puisses imaginer : figure-toi une réunion de tout ce que tu connais de mieux parmi tes plus excellents paysans. Nous avons quatre canons, deux tromblons et vingt-deux fusils, plus pistolets, etc., pour armer nos vingt-deux hommes. Nous espérons être vainqueurs si nous sommes forcés à combattre. Nous manœuvrons admirablement.

Arrivés ici avant-hier, nous avons été tout surpris de nous trouver en quarantaine. Notre consul, M. Miége, ancienne connaissance et ami à moi, avec l'aide du gouverneur, nous fait traiter en vaisseau de guerre et entrer ce soir en pratique. Nous resterons quelques jours à nous reposer, puis nous remettrons à la voile pour Cérigo, à l'entrée de l'Archipel. Il nous faudra quatre ou cinq jours de grande mer, si le temps est bon. Une fois là, tout sera bagatelle, car nous pourrons, jusqu'à Constantinople, relâcher tous les soirs dans quelque île ou dans quelque rade.

La Grèce est, dans ce moment, d'après les nouvelles d'ici, à feu et à sang. Nous n'irons qu'au printemps. Nos troupes mêmes, retirées dans la

citadelle de Napoli de Romanie, y sont, dit-on, en mauvaise position. La peste est à Constantinople, et Saint-Jean d'Acre est décidément pris par le pacha d'Égypte. Tout cela fait un ensemble peu attrayant, mais nous verrons en approchant. Nous ne quitterons le vaisseau qu'à bon escient, et nous aurons toujours ou Smyrne ou le Liban inaccessibles à toute agitation. Or la Syrie est mon but principal, peu importe le reste.

Malte, où nous nous sommes déjà promenés par faveur en gondoles, nous semble un ravissant séjour. Rien de ce que nous connaissons en Italie ou en Angleterre ne peut donner une idée des délicieuses maisons qui bordent ses quais et couvrent ses rochers. On se croit à Grenade ou à Séville. Nous allons parcourir. Cela a trente ou quarante lieues de tour. Je me figurais un rocher à la lettre, mais ce rocher nourrit cent trente mille âmes. Mœurs arabes comme la langue, et maisons espagnoles comme le costume.

Nous ne trouvons la chaleur que là aujourd'hui. En Afrique, il y a trois jours, j'avais mon manteau le 20 juillet. Je ne t'écrirai pas, comme tu dis, de descriptions, j'écris trop péniblement;

mais je t'écrirai souvent deux mots personnels. Donne de mes nouvelles à Montherot; il t'en donnera à son tour une autre fois. Je vous écrirai de Constantinople; après cela en Syrie, en Palestine, au Liban, en Égypte, à Syène, cela ne sera pas fréquent. Je griffonne beaucoup de notes telles quelles au crayon, sous la forme de pensées et d'impressions plus que de voyage. Je te lirai tout cela, et cela vaudra plus que des lettres décousues. Je t'en adresserai, pour me les garder, un immense paquet au printemps par Constantinople.

Adieu. J'ai pour compagnons Capmas, excellent chasseur, La Royère, médecin distingué, pour ma fille, et Parseval, excellent garçon et ancien ami; douze personnes de suite, bon cuisinier, etc... Tout le matériel va bien, et je me porte bien mieux déjà. A revoir.

LAMARTINE.

DLII

A monsieur de Montherot

Fragment communiqué à monsieur de Virieu.

Nauplie, 10 août.

... De Malte une superbe frégate anglaise nous a escortés et même remorqués jusqu'ici; sans cela nous ne pouvions traverser les îles et surtout longer les rivages, repaires de pirates et de brigands.

Nous voyons Argos et Mycènes de nos fenêtres, mais impossible de sortir des murs sans être pillés et massacrés. La Grèce est une scène de dévastations, de pillages, de massacres quotidiens. A peine pourrons-nous aller à Argos, à une lieue d'ici, avec une escorte de trente palikares. Rien ne peut vous peindre le pays. La Calabre est une Salente en comparaison.

Un brick français va nous accompagner à Athènes, Égine, Salamine, Corinthe, etc., et nous escorter ensuite jusqu'à Rhodes, Chypre et en Syrie.

La santé de Julia, encore légèrement atteinte, nous fait changer de plan et, pour diminuer la navigation, aller tout de suite en Syrie pour huit à dix mois; de là à Constantinople et retour par terre ou par Corfou et l'Italie, si la Grèce est moins lamentable dans un an, quand elle aura son roi et plus personne à piller.

Missolonghi a été saccagé et brûlé il y a huit jours, Modon avant hier. Il en est de même partout. Ce matin, sous mes fenêtres, on se battait à coups de pistolet. Les Français seuls empêchent provisoirement la combustion de Nauplie; on se bat de tous les côtés du golfe sous nos yeux.

Soixante Turcs tiennent en ordre et en respect toute l'Attique et Athènes, et là on est en sûreté.

Si vous communiquez ces horribles détails, ne les donnez pas comme de moi.

Adieu, donnez à Virieu de mes nouvelles. Écrivez à Constantinople.

DLIII

A monsieur le comte de Virieu

Nauplie, capitale de la Grèce, 12 août 1832.

Je t'ai promis de te donner souvent de nos nouvelles : en voilà. Nous sommes, après onze jours de mer, arrivés au centre de ce qu'on appelle la Grèce. Une frégate anglaise nous y a escortés et, sans cette marque admirable de bienveillance du gouvernement de Malte, il m'eût été impossible de voir même les rivages de ce pays de nos souvenirs. Dedans et dehors, sur terre et sur mer, tout y est ruine, dévastation, brigandage, incendie, meurtre et pillage, anarchie la plus complète et la plus horrible que l'œil puisse contempler. Il ne reste plus debout que la ville de Nauplie où le fantôme de gouvernement grec, qui n'est qu'un parti triomphant de Klephtes et de Roméliotes, se déchire lui-même.

Missolonghi a été pillé et brûlé ces jours-ci ; Tripolitza subit ce sort en ce moment ; et, ici même,

nous sommes entourés de hordes qui se battent sous nos yeux, qui menacent d'incendier la ville tous les jours, qui coupent les eaux et ne laissent pas passer un Grec ou un étranger sans coups de fusil. Nous ne pouvons même aller sans un corps de troupes à Argos que nous voyons sous nos fenêtres. La petite garnison française, moitié dans la ville, moitié dans la citadelle, et les trois escadres, russe, anglaise et française, qui sont en rade, ont bien de la peine à sauver la ville.

Nous y sommes cependant pour faire respirer à Julia un air plus doux que l'air de mer qui la fatigue, et pour attendre l'arrivée d'un brick de guerre que l'amiral Hugon nous donne pour continuer nos courses dans le golfe de Corinthe et d'Athènes et nous escorter ensuite jusqu'à Chypre. De là nous allons droit en Syrie pour abréger d'autant nos navigations. Nous n'irons à Constantinople que l'année prochaine, et pour le retour que nous ferons peut-être par terre.

Nous partons donc dans deux ou trois jours pour Égine, Salamine, Corinthe et Athènes. Nous resterons à Athènes quelques jours : on y est sûrement et fort bien, hélas! parce que c'est le

seul pays où les Turcs soient encore et maintiennent ordre et sécurité.

Quant aux Grecs, aucune expression ne peut donner idée des abominables convulsions dans lesquelles ils enfantent leur ruine et engloutissent tout ce que l'Europe a fait pour leur belle cause. Si les troupes bavaroises ne viennent pas vite les arracher à leur propre brigandage, il ne restera pas une masure debout pour recevoir leur régence et leur roi. Depuis six mois ils ont pillé et brûlé chez eux-mêmes leurs propres villes et leurs villages (six villes), et il n'en reste plus, et encore quelle ville que leur capitale! Un faubourg de Lemps est plus digne de ce nom. J'ai vu, de Navarin ici, soixante lieues de Grèce sans avoir vu ni un arbre ni une maison. Tout est mensonge. Il n'y a de beau que les lignes et les groupes à cinq ou six plans des montagnes du Taygète ou de la Laconie. Le ciel même ne vaut pas celui d'Italie, il est brumeux et peu profond. Mais on dit qu'il ne commence qu'en Attique dont nous sommes encore à un jour de distance. Je t'écrirai avant de quitter Athènes : il paraît que c'est surhumain, si l'on en croit même les détracteurs de ce pays-ci.

J'y suis obligeamment accompagné par M. Gropius, consul d'Autriche, second Fauvel, qui s'y délecte depuis trente ans.

Nous nous portons assez bien, sauf Julia qui ne se remet pas aussi vite que je le désirerais. Nous n'avons cependant ni inquiétudes ni fatigue; et, d'après mon organisation de vaisseau, nous avons tout le nécessaire et l'agréable sous la main, jusqu'à un bon médecin. Nous vivons aussi magnifiquement qu'à terre : viande fraîche, œufs, lait, rien ne nous manque. Nous trouvons de plus parmi les Français, les Russes et surtout, il faut le dire, parmi les Anglais, l'accueil et les protections vraiment royales qu'un prince pourrait désirer sur sa route. Nous recevons fêtes sur fêtes des amiraux et des commandants des trois escadres. Ils sont à l'envi à nos ordres. Nous sommes comblés aussi par M. Rouen, qui t'aime vraiment beaucoup et avec qui je parle de toi. Il est très-bien en tout genre ici. Mais quel métier il a! Que je suis heureux que le ciel m'ait détourné ce calice!

Adieu. Écris-moi toujours à Constantinople, quoique j'aille en Syrie. On m'y enverra tes let-

tres. Ibrahim est heureusement maître de la Syrie, quoi que les journaux vous en disent. Il le sera bientôt de Constantinople, si l'Europe ne l'arrête. J'ai des lettres de son père, le pacha d'Égypte, pour lui. Adieu encore. Priez pour nous.

L.

DLIV

A madame la comtesse de Lamartine de Villars

En mer, en face de l'île de Naxos, dans l'Archipel, le 24 août 1832.

Ma chère tante,

C'est à vous aujourd'hui que je donne de nos nouvelles, et c'est vous que je charge d'en donner à la famille et à nos amis. Je ne vous écris que peu de mots, premièrement pour épargner vos yeux, secondement parce qu'il n'est pas commode d'écrire longuement et lisiblement, au roulis d'une forte mer, sur le pont chancelant d'un vaisseau.

Nous sommes partis hier d'Athènes, et nous sommes ce matin à cinquante lieues sur la route de Syrie, où nous allons directement aborder à Beyrouth, au pied du Liban. Nous avons visité toute la partie intéressante de la Grèce : Égine, Salamine, Athènes, etc. Excepté Athènes, nous sommes peu

satisfaits de cette partie de notre voyage. Ce pays, que les voyageurs peignent comme si beau, nous a paru affreux et ne nous laisse nul désir d'y revenir. Il n'y a que le passé qui y donne quelque intérêt, et les noms seuls y ont quelque charme. Il en est de même de toutes les îles de l'Archipel, que nous avons visitées ou que nous voyons. Ce ne sont que des rochers noirs, nus et stériles. Saint-Point et Péronne sont des paradis terrestres en comparaison. L'Asie nous promet mieux.

Nous y serons, j'espère, dans peu de jours. Ce soir nous devons toucher à Rhodes, dans trois jours à l'île de Chypre où nous nous arrêterons un jour ou deux, et, vers le 1er septembre, nous arriverons à la côte de Syrie. Nous nous reposerons à Beyrouth une quinzaine, puis nous prendrons en caravane la route de la Palestine par les déserts et les montagnes du Liban, allant doucement de monastère en monastère, de tribus arabes en tribus arabes, et nous arrêtant souvent huit ou quinze jours quand les lieux seront agréables et intéressants. Toute cette marche est néanmoins subordonnée aux vents, qui nous contra-

rient souvent : nous avons eu deux tempêtes assez fortes depuis huit jours.

Nos santés sont bonnes malgré les fatigues de la mer. Julia, qui avait été incommodée de nouveau, s'est bien reposée à Napoli et à Athènes ; elle va très-bien maintenant. Je ne pense pas cependant que nous revenions par mer en Europe. On dit que la route par Constantinople et l'Allemagne est sûre, praticable, et qu'on peut y trouver en litière ou même en voiture moyen de ramener des femmes agréablement. Nous déterminerons cela au printemps, à Constantinople même. Nous n'y serons pas avant cette époque.

Je vous écris ce mot par le brick de guerre français *le Génie*, capitaine Cuneo d'Ornano, qui nous a été donné pour nous escorter par l'amiral français Hugon, et que nous renverrons quand nous serons en vue de Chypre. Jusqu'ici nous avons voyagé sous les ailes des vaisseaux anglais ou français, mis obligeamment à notre disposition, et reçu dans tous les pays des honneurs et des bontés qu'on ne peut vous peindre. A Égine et à Athènes le gouverneur grec et le pacha turc nous ont également bien traités. Notre vaisseau est en-

core encombré de présents, de fruits et de toute espèce de choses utiles et agréables. Nous vous donnerons à loisir et au retour tous ces détails.

Adieu, chère tante. Embrassez mon père, ma tante de Lamartine, Cécile, etc., et parlez-leur à tous de notre pensée constante qui est avec vous toujours. Nous soupirons après vos nouvelles que nous espérons en Syrie, par Constantinople.

L.

DLV

A monsieur le comte de Virieu

A Fontaine.

Beyrouth, en Syrie, au pied du mont Liban, 6 septembre 1832.

Mon cher ami, me voici enfin, après soixante jours de mer, au terme le plus pénible de ma longue et périlleuse entreprise. Combien de fois ne me suis-je pas dit : Ah! que Virieu avait raison! et combien je me repens d'avoir mené femme et enfant et confié ce qui m'est plus cher que la vie à la même chance que ma propre vie! Grâce à Dieu, nous avons traversé pirates, brigands de terre, deux pestes et trois tempêtes, sans malheur, et le repos et la sécurité paraissent nous accueillir ici.

C'est enfin beau, grandiose, pittoresque, gracieux, vert, original.

Rien du reste ne vaut un regard; mais l'Asie se présente mieux. J'ai eu le temps de bien saluer ses rivages, car j'ai été ballotté cinq jours devant les

cimes de neige et de pierres de feu du Liban. Nous y sommes : nous buvons de sa glace, et nous reposons sous son ombre. Je t'en parlerai mieux dans un mois. Voici ce que nous allons faire maintenant :

1° Repos ici, bien doux et bien nécessaire, de quinze jours, pendant lesquels je loue une maison entourée de jardins aux portes de la ville pour un an, quartier général que j'habiterai peu, excepté deux mois d'hiver, mais où seront ma femme, ma fille, domestiques, etc. Le 20 septembre, nous partons tous pour l'intérieur du Liban, nous allons de monastère en monastère chez les Maronites, puis chez lady Stanhope, puis chez l'émir des Druzes et dans son palais de Fakardin. Puis je descends seul aux ruines gigantesques de Balbek. Nous revenons ici, et nous repartons pour Jérusalem où j'ai retenu pour deux mois la maison des Pères de terre sainte ; je visite à fond la Judée et les environs. En décembre, retour ici, hiver passé. Puis, par caravane à travers le désert, nous passons au grand Caire. Je reste deux mois à monter le Nil. Je reviens ici. Mon vaisseau revient m'y prendre, au 1er mai, pour me conduire à Smyrne et à Constantinople, si je n'y vais pas.

par terre et la Caramanie. De Constantinople, où je passe l'été 1833, je reviens par terre en Allemagne. Je ne veux plus exposer ma fille à l'air trop actif de deux ou trois mois de mer. Cet air est très-mauvais pour sa poitrine; à terre elle est à merveille.

Maintenant veux-tu savoir comment nous voyagerons dorénavant, le voici : deux litières, appelées *tartarawan*, fermées, grillées, matelassées et couvertes, portées sur le dos de quatre mulets pour les femmes; des mulets et chevaux pour chacun de nous, maîtres et domestiques; une quantité de mulets portant bagages, tentes, provisions; un interprète arabe (drogman) en tête avec moi et des janissaires; un interprète en queue avec des Égyptiens; le tout formant soixante à cent hommes et une trentaine de chevaux. Je fais venir de Damas, qui n'est qu'à trois journées d'ici, ces équipages et ces conducteurs de caravanes : grâce à l'hospitalité admirable de l'Orient, et à la vileté du prix de toutes choses, cet immense attirail de choses, d'hommes et d'animaux, n'est pas énormément cher, et je puis m'en tirer longtemps et légèrement.

Quant à l'accueil que je reçois partout des Européens, des nationaux, des Turcs, des Égyptiens, des moines, des Arméniens, etc., il surpasse tout ce que je pourrais t'en dire. L'Orient est digne de sa renommée hospitalière. J'ai, dès le premier jour, toute une ville, toute une province à mes ordres. Nulle part on n'attend que je sois débarqué, on accourt nous offrir tout ce que le pays possède.

Nous allons voyager ainsi chez les Druzes et chez les Maronites. J'ai déjà, pour cet hiver, la plus belle maison d'Alep à moi, et des gens distingués d'Alep viendront au-devant de moi jusqu'à Latakieh, à six journées de leur ville. J'irai seul à Alep et à Damas. Nous espérons, grâce aux scheiks arabes avec lesquels nous lions des relations, braver les Arabes bédouins. Le plus périlleux est Jérusalem et les environs. On ne peut, en ce moment, aller à Palmyre, où les Arabes du désert se battent avec les Égyptiens. Mais je le pourrai au printemps. Au reste, Balbek, dit-on, est fort supérieur.

Adieu. Je te quitte pour aller recevoir la visite du corps des consuls européens, négociants et

autorités égyptiennes. A revoir. Écris un mot de mes nouvelles à mon père, et ne m'écris plus que par Alexandrie d'Égypte, les lettres par Constantinople ne passent pas à cause de la guerre. Le pacha d'Égypte triomphe partout.

DLVI

A monsieur le comte de Virieu

Beyrouth, 12 novembre 1832.

Voici seulement un petit mot de duplicata, mon cher ami, pour te dire que tout va bien autour de moi. Voici ce que je viens de faire et ce que je vais faire :

J'ai établi femme, enfant, et gens et amis, ici, dans une campagne, au pied du Liban, avec toutes les précautions et sûretés possibles. Puis j'ai organisé ma caravane à moi, de vingt-cinq chevaux, escortes arabes et égyptiennes, interprètes, et je viens de visiter à fond, pendant quarante-cinq jours de bivouac et de cheval non interrompus, les deux Galilées, la Palestine, etc., depuis le Liban jusqu'au désert d'Égypte, et depuis la mer jusqu'aux montagnes d'Arabie, cours du Jourdain, lac de Tibériade, mer Morte, etc... Je suis revenu par la côte, Césarée, Tyr et Sidon. J'ai trouvé la peste à son apogée à Jérusalem, tous les

couvents fermés et communications interrompues. Malgré cela je suis entré, et j'ai tout visité en pensant à vous. Personne de mon immense suite n'a été atteint, grâce à mes précautions et à l'obligeance fabuleuse d'Ibrahim Pacha. Les troupes même sont mises par lui à mes ordres, et j'ai pu camper au milieu des tribus arabes les plus redoutées sans inconvénient et sans insulte. Au contraire, à chaque ville, à chaque tribu, des trentaines de cavaliers et de chefs venaient fort loin au-devant de moi et m'accompagnaient de même au départ. Ma santé résiste bien à cette vie de soldat en campagne et aux nuits sous la tente. Le climat est superbe jusqu'à présent.

La santé de Julia, dont j'étais en peine, et une quarantaine de quarante-cinq jours pour ceux qui viennent de Jérusalem, m'ont empêché d'aller jusqu'au Caire. Je remets l'Égypte à une autre campagne.

J'ai retrouvé Julia bien rétablie. Je lui ai fait construire une étable à vaches donnant sur une fenêtre et ouvrant sur son lit. Cet air onctueux et la bonté de l'air l'ont remise complétement. Je vais la garder pendant quinze jours que ma

femme veut employer à aller voir et dessiner les ruines de Balbek auprès desquelles *Rome n'est rien*. Elle est accompagnée de ma caravane et de Parseval et Capmas.

A son retour je pars pour Damas et Balbek et Palmyre, si Palmyre est possible, ce dont je doute à cause de la guerre à mort entre les Arabes du désert et Ibrahim Pacha. Je passerai ensuite ici six semaines d'hiver, puis je partirai pour Alep et de là jusqu'à l'Euphrate. Au 1er mai, Dieu aidant, j'aurai exploré tout ce beau pays, et je m'embarquerai pour Smyrne et Constantinople. J'espère revenir par terre et vous revoir vers l'automne 1833. Malgré l'énorme dépense que supposerait ailleurs un pareil train de voyageur, et huit ou dix chevaux arabes charmants dans mes écuries dont je ramènerai un pour toi et plusieurs pour moi, mes finances vont bien et suffiront au delà à mon entreprise.

Les nouvelles seules de la famille et des amis me manquent cruellement et me font regretter d'avoir voyagé tant et si loin. Je ne le ferai plus. Hier cependant, j'ai eu, par un seul et premier hasard, d'excellentes lettres de mon père de

moins d'un mois de date, et vos journaux jusqu'au 10 septembre. Les choses vont comme je les ai prévues. Nos politiques de système exclusif et de partis tombent bien bas à l'œil de la raison quand on les contemple de si loin et de si haut, et les ruines d'empires et de religions qu'on foule au pied dans ce vieux monde rendent bien humble et bien résigné à la destinée inconnue du monde futur. Fais attention à ce que je te dis là, et élève toi au-dessus de cette tourbe qui crie à la fin du monde, dès qu'on lui brise un nom, une forme, une idée. Ce n'est pas là de la philosophie. Elle est ailleurs. Dieu seul est Dieu !

Adieu. Donne de mes nouvelles par un mot à mon père, à Mâcon et à Montherot.

DLVII

A monsieur le comte de Virieu

Lyon.

Beyrouth, 20 décembre 1832.

Mon cher ami, tu seras le premier à mêler une larme aux miennes : nous n'avons plus d'enfant! L'ange céleste qui fut le nôtre vient de nous être enlevé en cinq jours de maladie de poitrine. Le 6 décembre, à 2 heures de la nuit, elle est montée au ciel de mes bras où elle a rendu son âme pure et parfaite à son Créateur. Tu juges où nous en sommes! Nous ne vivons plus. Nous croyons encore à un rêve de bonheur puis de désespoir. Cependant c'est ainsi, et voilà tout le bonheur et tout l'espoir, et tout l'intérêt et tout le charme de notre vie détruits à jamais. — Il n'y a de réponse à cela que dans le ciel, et Dieu seul peut parler. — Il le fait, j'espère, car, quoique dans l'horreur du premier sentiment de ce plus fort coup de ma vie je ne prie pas, je tâche de con-

former ma volonté à la volonté divine, seul culte que je puisse avoir désormais. Je reconnais cette volonté plus forte et meilleure que les nôtres, même quand elle nous écrase.

Je revenais d'un voyage de cinquante jours, je la retrouvais brillante en apparence de santé, ravissante de caractère et d'âme, elle avait seize ans en tout ! elle était adorable de sensibilité, et de vertu et de tendresse pour nous, et d'intelligence supérieure. J'avais pris toutes les précautions humaines pour remettre sa poitrine toujours menacée depuis deux ans : sa chambre était une étable à vache, je la faisais monter à cheval tous les jours deux fois avec nous, elle buvait le lait d'une ânesse, elle était grasse et fraîche, le pouls seulement ne me satisfaisait pas depuis plus d'un an, surtout depuis le catharre de Mâcon. Aux premières atteintes de la saison fraîche ici, elle a recommencé à tousser ; un second catharre s'est déclaré, en cinq jours il l'a enlevée, malgré deux bons médecins, le mien et un médecin anglais que nous lui avions adjoint. Tout a été vain. — Elle n'a heureusement pas vu la mort, elle n'a vu que le visage de son père et de sa pauvre mère s'efforçant de la lui dé-

rober. — Elle n'a souffert que quelques heures et, quand la souffrance a commencé, l'intelligence s'est voilée! — Je l'ai fait embaumer, et je la rapporte près de ses grand'mères et près de nous, à Saint-Point.

Nous restons frappés de stupeur et d'isolement où nous sommes jusqu'au printemps. On ne pourrait voyager par mer à présent. Au premier beau temps, vers le 15 mars, nous reviendrons par terre, par Alep et Antioche et Alexandrette, où un vaisseau nous prendra et nous portera à Constantinople d'où je ramènerai ma femme par terre, je crois, et par l'Allemagne et l'Italie. Elle a horreur de revoir Milly et Saint-Point. Je le conçois trop. Je la laisserai en Italie, et je reviendrai seul. Quel retour!

Adieu. Priez pour nous, et aime-moi encore comme je t'aime toujours. Sois heureux!

LAMARTINE.

Écris-moi à Constantinople, à l'ambassade de France. J'y serai, je pense, au commencement de mai.

Si tu apprends par Montherot que ma famille n'a pas reçu par terre ces tristes communications que je lui ai fait donner, donne-les toi-même à Mâcon, à madame de Cessia, qui préparera mon pauvre père et mes tantes, etc.

ANNÉE 1833

ANNÉE 1833

DLVIII

A monsieur le comte de Virieu

Lyon.

Beyrouth, 8 janvier 1833.

Tu as reçu les deux lettres sans doute, mon cher ami, où je t'annonçais ou te faisais annoncer mon irréparable malheur, la ruine de tout mon avenir, la mort de mon ange, de ma Julia ! — Rien de nouveau depuis ce jour affreux que des jours plus sombres et plus tristes que tous ceux passés en ma vie, avec l'espérance de moins. Nous restons où nous sommes, frappés de stupeur, attendant le printemps pour nous remettre en route et revenir lentement en France. J'écris aujourd'hui un mot par Constantinople. Nous restons sous le coup ; ma vie me semble finie en ce qui concerne ce triste monde. Je ne sais à quoi, ni pour quoi, ni pour qui l'employer, je vis comme une brute. Tu as senti une fois cela, mais pour un enfant à peine né à la

raison et non pour un esprit et une âme développés comme à vingt ans ! et puis tu avais une jeune femme et de l'espérance, et je n'en puis avoir. La volonté de Dieu au-dessus de tout !

Je n'ai pas la force de t'écrire. — Je me porte bien, et je tâche de soutenir ma malheureuse femme. Mes compagnons de voyage, surtout deux, sont admirables de bonté et de dévouement. Le pays est excellent pour nous aussi : tout y est à mes ordres, et Mehemet Ali et son fils me comblent de tout ce qui peut s'imaginer. Tout cela est fort au-dessus de ce que nous jugeons en Europe. Je reviendrai, je crois, par Constantinople et l'Allemagne et le Tyrol, pour ne pas conduire ma femme directement à des places si vides maintenant ! Moi je reviendrai après l'avoir laissée à Turin. Je te verrai bien vite à mon retour, car, en regardant sur cette terre, je ne vois presque plus que toi ! Tout le reste mort ou indifférent.

Adieu.

LAMARTINE.

Écris par duplicata : à Marseille, M. Rostand, à Constantinople, Ambassade de France.

DLIX

A monsieur le comte de Virieu

Voici deux mots, mon cher ami. Tu as su par moi, et par deux lettres que je t'ai fait écrire, de quel malheur le ciel m'a frappé. Je n'ai plus d'enfant! Je n'ai plus rien dans l'avenir que vide et tristesse et indifférence sur moi-même.

J'écris aujourd'hui par un bâtiment qui ira à Marseille dans un mois. C'est seulement pour te dire que nous vivons. Ma femme a bien de la peine à vivre, et son désespoir augmente au lieu de diminuer par les jours. Le mien est si profond que rien n'y fait, mais j'ai la fibre forte et accoutumée aux chagrins. Je vis, et je me porte même bien. Mais mon âme est frappée plus à mort qu'elle ne le fut jamais.

J'attends ici à la campagne, et dans la solitude monotone, le temps de la navigation. Nous avons décidé ma femme à venir à Jerusalem où la vue des lieux saints lui promet quelque religieuse

consolation. Il est possible que je suive jusqu'en Égypte quelques jours. Puis retour ici, et départ pour Constantinople par Damas et Alep. Quel long et triste retour, et pour quel but !

Je serai près de toi, j'espère, en août ou septembre au plus tard.

Voici un petit écrit que tu me garderas cacheté. Si je venais à périr dans le désert ou sur la mer, je ne voudrais pas qu'il périt avec moi. Je t'adresserai, dans quelques jours, cachetés de même deux autres écrits pour le même objet.

Rien ne me touche plus. Je suis bien changé en cœur et en esprit. Cependant je sens encore, mais seulement par les sens, la magnificence des lieux et des climats où je suis. Le Liban et la Syrie sont à Naples ce que Naples est à Paris. Pourquoi faut-il qu'un tel lieu ait vu une telle scène !

Adieu, sois heureux, si ce mot a un sens pour vous !

Écris un mot à mon père pour dire que tu as de mes nouvelles. Écris un mot à C... pour lui dire que, quand je lui écris, c'est pour lui et non pour les journaux. Il a imprimé tout au long une

lettre au courant de la plume que je lui avais écrite en arrivant ici.

LAMARTINE.

Fais donner de ma part de mes nouvelles à Montherot et à M. de Veydel ; ne l'oublie pas.

DLX

A madame la comtesse de Lamartine de Villars

Beyrouth, 10 janvier 1833.

Vous savez maintenant notre affreux malheur, ma chère tante. Depuis ce jour nous ne vivons plus, nous restons frappés de stupeur, et les jours et les nuits dans les larmes, voyant toujours à côté de nous l'image de l'adorable enfant que nous avons perdue. Nous n'avons pas quitté la maison ni la chambre où elle s'est envolée de nos bras au ciel : Marianne n'en est encore sortie que pour descendre une ou deux fois avec moi au soleil dans les jardins. Elle est cependant entourée par nos compagnons de voyage, et par tous les Européens et Arabes de notre connaissance, de tous les soins et de toutes les attentions affectueuses que la bienveillance la plus universelle peut leur inspirer. Mais, malgré tout ce qu'ils font et tout ce que je puis prendre sur moi de faire moi-même pour soulager sa souffrance, elle n'a comme moi

qu'une pensée, et sa santé en est fortement affectée. Ses douleurs physiques, qui avaient disparu depuis quelques années, l'ont reprise un peu. Cependant son extrême religion la soutient et lui donnera, j'espère, la force nécessaire pour arriver sinon à une consolation impossible, au moins à une résignation qui lui rende l'existence supportable. Son état est à peu près le mien quant au moral, mais quant à la santé, excepté les crises de douleur qui ont eu leur réaction sur elle, je n'a pas à m'en plaindre, et Dieu m'en donne assez pour soutenir à la fois le désespoir de ma femme et le mien. Le magnifique climat dans lequel nous sommes contribue sans doute à contre-balancer ce qu'un pareil événement devait y apporter de trouble et de souffrances nouvelles.

Un vaisseau d'Alexandrie nous a apporté ces jours-ci toutes vos lettres du commencement de novembre et celle que vous m'aviez écrite de Péronne. Malgré la déplorable situation où cette lettre m'a trouvé, elle m'a fait un vif plaisir, elle m'a été d'une vraie consolation. Il est si doux d'entendre une voix de famille de si loin et dans l'abîme de douleur où nous sommes. Cette lettre

est pleine de votre affection pour nous, et vos pressentiments ne devaient que trop se réaliser ! Combien je déplore ce voyage ! Puisque je devais subir ce coup, combien j'aurais préféré qu'il nous eût frappés auprès de notre famille et que ma femme eût eu des cœurs où épancher le sien dans ce moment terrible où tout ce qu'on a de cher n'est pas encore assez pour nous retenir à l'existence ! Quant au coup même, j'ai la triste consolation de ne pas l'attribuer au voyage et la pénible certitude qu'il nous aurait également atteints à Mâcon : il avait été porté de plus loin, et nous ne pouvions pas la conserver. Notre vie devient bien vide et bien indifférente à présent. La seule consolation que je puisse offrir à Marianne, et qui puisse occuper son esprit quelques minutes, c'est d'employer son existence à faire quelque bien autour de nous et de convertir en soins et en bien-être pour les autres le désespoir où nous sommes à jamais condamnés.

Je pense sans cesse à vous tous, et je ne doute pas du profond chagrin que vous partagez tous avec nous. Lisez cette lettre à mon père et à ma tante de Lamartine. Je désire vivement vous re-

voir le plus tôt possible. Marianne est partagée entre ce désir et l'horreur que son imagination éprouve à rentrer dans nos maisons vides et à retrouver si tristes et si dénuées d'intérêt toutes les places à Milly et à Saint-Point que cet ange animait et remplissait pour elle et pour moi. Mon projet actuel est de la ramener par Constantinople, Vienne et Turin, de la laisser à Turin cinq ou six semaines avec madame la marquise de Barol, son amie, et mesdemoiselles de la Pierre, et de revenir d'abord seul pour supporter le premier coup et lui sauver les plus tristes spectacles. J'irais la prendre ensuite et la ramener à Saint-Point. Nous ne pouvons quitter la Syrie à cause de la saison, et faute de notre vaisseau, avant la fin d'avril. Nous irons par terre, par Damas et Alep, au golfe d'Alexandrette où nous nous embarquerons pour Smyrne et Constantinople. Nous resterions peu dans cette dernière ville, et nous prendrions notre chemin par Andrinople, Belgrade et l'Allemagne. Nous pouvons espérer de vous revoir à la fin de juillet. Tout ce projet est subordonné aux circonstances de l'Europe, car, si la guerre éclatait, nous reviendrions nécessairement par mer et à peu près à la

même époque. Je renonce à toucher à l'Égypte qui nous retarderait jusqu'en octobre. Je n'ai plus d'intérêt à rien au monde qu'à Marianne et à vous tous à Mâcon.

Nos amis, et surtout Amédée de Parseval, ont été pour nous plus que des frères dans cette circonstance. Rien ne peut rendre les soins, le dévouement, l'oubli de lui-même, d'Amédée. Capmas est excellent aussi. M. de La Royère est toujours tellement accablé des suites de sa maladie qu'il ne peut pas beaucoup s'occuper des autres. Nous le soignons de notre mieux. Il ne faut pas en parler à Eugénie pour qu'elle n'inquiète pas sa famille. Nous commençons ces jours-ci à recevoir quelques-uns de nos amis de la ville qui ont été admirables de bonté pour nous. Il y a une trentaine de personnes à voir et cinq ou six avec lesquelles nous nous sommes particulièrement liés. Les gouverneurs de la Syrie continuent à nous donner toutes les protections et toutes les faveurs imaginables. Le pacha d'Égypte m'a écrit deux fois pour mettre à ma disposition tous les commandants de ses troupes et de ses villes et, dernièrement encore, pour me presser de venir le voir

en Égypte. Son fils, Ibrahim Pacha, qui vient de remporter une victoire décisive sur le sultan, où il a pris le grand-visir et toute son armée, est également excellent pour nous. Je le verrai en allant en Caramanie où il est à présent. Il n'y a pas de souverains d'Europe dont nous puissions espérer tant d'égards et d'attentions délicates et qui fissent plus d'efforts pour nous rendre leur pays sûr et agréable et nous y retenir. Ne soyez donc nullement tourmentés à cet égard ; hélas ! plaignez-nous seulement de ne plus pouvoir jouir de rien, même dans cette admirable nature dont nous sommes environnés ! . . . . . .

(*La suite de cette lettre manque.*)

DLXI

A monsieur le comte de Virieu

Semlin, sur le Danube, 5 septembre 1833.

J'ai été si errant et si accablé, mon cher ami, depuis mon malheur que je n'ai écrit à personne, même à toi; à peine un mot de temps en temps à mon père pour lui dire que j'existais. Mais j'ai sans cesse pensé à toi, et, dans les nombreux moments où le poids de la vie présente et surtout future m'écrase, la pensée de ton amitié éclaircit un peu le brouillard et me console encore d'exister. Il y a cinquante jours que je n'ai tenu une plume. J'essaie de la reprendre pour toi.

Je viens de traverser la Turquie d'Europe, et je suis prisonnier pour dix jours au lazaret de Semlin. Parti de Constantinople par terre, le 25 juillet, avec cinq chariots couverts et des chevaux de selle, j'ai fait un voyage facile jusqu'au mont Hémus. Là, au milieu d'un village de Bulgares et dans une hutte sauvage, j'ai été atteint d'une pleurésie qui m'a

retenu dix-huit jours en péril, sans médecin ni amis, ni secours autour de ma femme. Mon médecin flamand et M. de Parseval étaient partis avant moi de Constantinople et nous avaient laissés au plus pénible de la route. Capmas seul restait. Il a été de quelque diversion à ma femme, mais, vieux et malade lui-même à présent, c'est moi qui le soigne à mon tour : son état nous donne même des inquiétudes depuis quelques jours. Ici au moins il est sous la tutelle d'un bon toit et de bons médecins hongrois. Dieu et ma femme m'ont tiré seuls d'affaire, et je vais assez bien maintenant, quoique avec de fréquents ressentiments du mal qui pourrait bien être une forte grippe régnant dans ces contrées comme chez vous. Aussitôt la quarantaine finie, et Capmas en état de monter en voiture, je pars pour Vienne et puis pour la France. J'espère te voir en novembre. Hélas ! je rentre avec horreur dans ces lieux si vides à jamais pour moi ! Sans mon vieux père, je serais resté en Syrie ou en Égypte indéfiniment.

Notre voyage dans la Turquie d'Europe, chez les Bulgares et chez les Serviens, a été, de la part des Turcs, des Bulgares et des Serviens, un enchat-

nement continuel de prévenances, d'hospitalité, de bontés inexprimables. Nous aurions, sous ces rapports, des choses incroyables à raconter. Partout où nous avons passé, les pachas, les gouverneurs, les primats, venaient au-devant de nous avec des escortes nombreuses, jusqu'à cinq ou six lieues de leurs villes, nous faisaient préparer la meilleure maison ou la meilleure hutte du pays, nous envoyaient en présent des chevaux, des bœufs, des veaux, des moutons, des fruits, quelquefois même des esclaves, mettaient des gardes à ma porte, et nous accompagnaient jusque sur le territoire du prince ou du gouverneur voisin. Un des principaux habitants de Philippopoli, chez qui j'avais logé deux jours, comblé d'accueil de toute espèce, ayant appris par un bruit public répandu par les Tartares qu'un Européen était tombé malade dans un village du mont Hémus, partit à l'instant, accompagné d'un médecin grec et avec une suite de domestiques portant tout ce qu'on peut prévoir ou imaginer pour un malade, et vint de trois journées de distance à notre secours. Le prince de ces montagnards l'avait déjà prévenu et m'avait envoyé des médecins, des secours de

tout genre et des officiers chargés d'exécuter mes moindres désirs. Quand tout cela est arrivé, le danger était déjà passé. Mais pendant dix-huit jours ils sont restés auprès de moi et ne sont repartis que quand je suis monté à cheval moi-même. Le prince des Serviens insurgés, Milosch, ne nous a pas moins offert et donné. Je regrette de rentrer chez les peuples policés, tant les barbares d'Asie et d'Europe ont été excellents pour nous. Nous ne voyagerons plus maintenant qu'enchaînés dans les formalités pesantes d'une civilisation qui ne donne rien pour rien. J'ai congédié toute ma suite turque au Danube, et je change cet appareil oriental contre trois vieilles calèches hors de service que je trouve par fortune à acheter ici.

Je n'ai aucune nouvelle de France et aucuns journaux depuis quatre-vingt-dix jours. Je ne sais où en est l'Europe et ne le saurai qu'à Vienne. La politique m'importe moins de jour en jour; il y a longtemps que tu me vois marcher du mépris à l'indifférence. La question n'est plus là. Je prie Dieu de ne pas m'y jeter et de permettre que je ne sois pas forcé par honneur et égard de représenter des hommes dont je ne représente

réellement plus les opinions. S'il me reste quelque intérêt dans ce bas monde, il est tout philosophique et religieux, mais dans un sens plus élevé que je ne l'ai compris jusqu'ici.

Adieu.

De tous mes sentiments humains mon amitié pour toi, modèle des amis, vit et vivra tout entière tant que je vivrai moi-même.

LAMARTINE.

DLXII

A monsieur le comte de Virieu

Fontaine.

Mâcon, 23 octobre 1833.

Je passe à Lyon. Je loge à l'*Hôtel des Ambassadeurs* samedi soir. Si ma lettre t'arrive, et que tu sois bien, viens un moment; autrement ne te dérange pas. Je te verrai en revenant de Marseille où je vais chercher, hélas! ce qui me reste de plus sacré dans ce bas monde.

Adieu.

LAMARTINE.

Ma femme est à la campagne. Mon voyage sera de quinze jours.

DLXIII

A madame Émile de Girardin, née Delphine Gay

Chez madame Sophie Gay, rue de Choiseul, n° 11, à Paris.

Au château de Monceau, 5 novembre 1833.

Hélas ! non, je n'ai point à m'excuser. L'affreux malheur m'excuse. Je n'ai écrit un mot à personne. Qu'aurais-je dit? Qu'y a-t-il à dire? A courber la tête sous la Providence, à gémir, à se cacher et à se taire. C'est l'instinct de toute douleur sans espoir, c'est le mien. De plus je n'avais rien reçu de vous, et c'est à Marseille seulement, l'autre jour, qu'on m'a remis vos deux premières lettres avec un paquet arriéré de soixante autres. En revenant ici je trouve la troisième.

Je n'ai été ni à Paris ni près de Paris ; je suis arrivé ici nuitamment comme un misérable. J'y ai déposé madame de Lamartine dans ce qui nous reste de famille, et j'ai été chercher, moi seul, à Marseille mes précieuses et chères reliques. Jugez de mon voyage! Hélas! c'est hier que je suis allé

les porter à Saint-Point et les déposer de mes propres mains sur le cercueil de ma mère qui aimait tant cette enfant. Le soir, je suis revenu joindre madame de Lamartine ici; elle ignorait le but de mon voyage et le motif vrai de mon absence. Je ne le lui ai appris que ce matin. Dans une vie depuis un an semée de telles scènes quelle place reste-t-il au bonheur? Mais il en reste, il s'en fait même une plus grande à l'amitié : nous cherchons au dehors ce qui nous manque autour de nous. Que je plains madame votre sœur, et que je désire que vous n'appreniez jamais le malheur par vous-même!

Je suis très-souffrant, dans une impuissance de facultés totale, anéanti, perdu, j'ai vécu. Je ne désire que repos et silence, et malheureusement il faut peut-être que j'aille m'asseoir sur un banc politique quelques mois. Ma consolation, si j'en suis réduit là, sera de revoir vous et ce peu d'excellents amis que la mort nous a pu laisser dans ce monde. En attendant, croyez à des sentiments qui ne disent rien, mais qui répondent dans mon cœur à tous les vôtres, et écrivez-nous, quoique je puisse à peine tenir une plume. Parlez de moi

à M. de Girardin et à votre aimable mère dont je trouve deux volumes sur ma table. Je lirai quand je pourrai lire. A présent je ne puis rien. Adieu, adieu, adieu.

AL. DE LAMARTINE.

DLXIV

A monsieur le comte de Virieu

A Virieu (Isère).

Monceau, 7 novembre 1833.

C'est hier que je suis arrivé de Marseille, où j'étais allé, après avoir déposé ma femme ici, chercher tout ce que la mort pouvait me rendre. Arrivé de nuit, j'ai été à Saint-Point reporter un moment dans notre chambre vide ce qui la remplissait jadis de vie, de bonheur, d'avenir, et, le jour venu, j'ai porté de mes propres mains et déposé ce cercueil sur celui de ma mère. Te figures-tu ces huit jours de rêve horrible dans ma vie? Maintenant tout est fini, et je suis revenu me renfermer avec ma femme à Monceau, que la mort de ma tante vient de me laisser. C'est là que tu me trouveras. Je ne puis pas en sortir. Je suis anéanti au moral et au physique. Je te croyais à Lyon. Je t'avais écrit mon passage, et je suis allé t'y chercher.

Sois béni pour les lignes que tu m'envoies ! Ta voix seule, comme celle du seul ami véritable que j'aie eu et conservé de tant de passé, vibre avec quelques accents consolants dans mon cœur sourd à tout le reste. Il y a eu peu de jours où je n'aie longuement pensé à toi : tu étais de moitié dans ma pensée à tout ce que je voyais et sentais, — hélas ! pauvre et triste partage, comme ceux de notre jeunesse où tu mettais tout et moi rien.

Comme toi maintenant je vis assez hors de ce monde, mais je ne pense pas pour cela que nos idées aient acquis plus de sympathie ; peut-être au contraire nous éloignons-nous maintenant pour nous retrouver ensuite. Les astres ont leurs orbites et les esprits aussi ; la volonté n'y peut rien, la conviction est inflexible comme la conscience, et comme la conscience elle a toujours raison, elle est à elle-même sa loi. Au reste je pense le moins possible, je ne désire que silence et ténèbres. — Je négocie pour me tirer, si je le puis avec convenances et honneur, de la mission du Nord. Je suis dans le dénûment complet de facultés, forces et volontés nécessaires. Si je n'obtiens rien, j'irai, mais à toute extrémité.

Adieu. Je n'ai pas la force d'écrire. Viens causer ici : j'ai appartement bien complet et assez chaud à te donner.

LAMARTINE.

J'ai fait adresser, à Lyon, chez toi, du riz de Piémont en sac. Paie le port, ou fais-le payer, et réexpédie-le sur-le-champ à mon adresse à Mâcon : c'est pour des gens malades et pressés.

DLXV

A monsieur le comte de Virieu

Lemps.

Mâcon, 23 novembre 1833.

Je reçois ta lettre touchante et bonne comme toute ta vie. Je ne réponds qu'un mot, car je suis si malade qu'une lettre m'est un coup de poignard. Je vais demain à Lyon ; tu n'y seras pas, j'en suis désolé.

Je serai à Monceau (une lieue de Mâcon, route de Saint-Point) jusqu'au 15 décembre. Tu y auras une bonne chambre, du bois à brûler en profusion, un excellent lit et muni de dix à douze couvertures. Je m'en occupe. Nous causerons, et tu me feras du bien. Adieu.

L.

DLXVI

A monsieur le comte de Virieu

Lyon.

Monceau, 7 décembre 1833.

J'allais t'écrire pour te demander pourquoi tu n'arrivais pas. Ton feu était fait tous les jours depuis le 1er décembre ; mais, puisque tu souffres aussi et que tu ne peux venir avant mardi ou mercredi, ne viens pas. Je pars moi-même à la fin de la semaine, et un rendez-vous de quelques heures, interrompu d'affaires et d'emballages à Mâcon et ici, ne me suffirait pas. Il nous faudrait du temps et du loisir au coin de feu. Je suis non envieux mais heureux de ton bonheur et de tes enfants et de celui que te promet encore madame de Virieu. Le bonheur d'un ami n'augmenterait pas ma peine et ma viduité de cœur. Mais je ne puis quitter ma femme, et je suis accablé de toutes sortes

de manières, maladie, affaires importantes, correspondances de vingt lettres par jour. Je perds la raison de lassitude en tout genre.

Adieu, à revoir.

DLXVII

A monsieur le Docteur P.

Monceau, 10 décembre 1833.

Monsieur,

Votre lettre m'étonne. Je n'ai nul souvenir du propos que vous citez. Peut-être devriez-vous savoir mieux qu'un autre quelle foi on doit ajouter aux prétendues paroles attribuées à certaines personnes, vous à qui sans doute on en a prêté que vous seriez heureux de désavouer. J'ai su vaguement que vous aviez plusieurs fois écrit contre moi, et je ne m'en suis jamais occupé : les opinions sont un terrain neutre sur lequel on peut combattre sans blesser souvent autre chose que des opinions ; je n'ai pas même senti contre vous la moindre irritation à cet égard. Je sens qu'en politique comme en philosophie sociale je pourrais combattre moi-même des hommes que j'aimerais et que j'estimerais profondément du reste. Je sais

aussi que, lorsqu'on attaque les opinions présumées d'un homme avant qu'il les ait professées lui-même, on combat dans les ténèbres, et les coups ne portent pas.

Je suis persuadé, comme vous me le dites, que vos études et vos efforts n'ont que l'amélioration de la société pour objet. Si vous cherchez cette amélioration, que j'espère aussi, par le jeu sincère des institutions libres, par l'expansion et la propagation de toutes les lumières et de toutes les vertus, comptez-moi au nombre de vos amis politiques; si vous l'attendez et la provoquez par la violence et la tyrannie d'une volonté populaire, comptez-moi parmi vos ennemis. Je n'ai que ces deux mots à vous dire : trop accablé par la souffrance et la douleur, je n'ai ni force ni temps pour de stériles polémiques.

Cependant, monsieur, je dois, après vous avoir remercié de quelques expressions bienveillantes de votre lettre, vous demander ce que vous avez voulu exprimer par votre dernière phrase : *J'en appelle à votre prudence*. Si c'est une menace, je dois vous dire et je vous dis que des opinions politiques sincères et consciencieuses comptent le danger pour

rien et la conviction pour tout, et que je ne tiens pas assez à la vie pour que la crainte d'un homme et d'un parti me fasse jamais déguiser ou taire ce que je croirai la vérité ou la justice.

Recevez, monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

AL. DE LAMARTINE.

Je n'ai pas besoin de vous dire, je pense, que cette lettre est pour vous et non pour aucune publicité de journal, etc., etc.

DLXVIII

A monsieur le comte de Virieu

Lyon.

Mâcon, décembre 1833

Je pars demain, bien que très-malade. Je t'envoie 1° une pipe de Constantinople montée et quelques chibouks, 2° une provision d'admirable tabac turc, 3° un sac de Damas pour mettre le tabac, 4° quelques livres de véritable café moka, acheté par moi-même de la caravane de Bagdad avant son entrée à Damas, et par conséquent aussi pur que sur sa tige à Moka. J'ai de plus pour toi une vingtaine de bouteilles de vin de Chypre, vin d'or du Liban, vin de Jérusalem, vin des Cèdres de Salomon. — 5° chapelet pour madame de Virieu, qui a reposé et a été béni sur le Saint-Sépulcre. J'ai un beau poignard arabe pour ton fils, mais il n'est pas encore déballé; plus, pour lui encore, une superbe bride turque-arabe. Je lui amenais un cheval, mais, le plus beau des miens ayant

péri à Magnésie, j'ai renoncé à conduire les autres.

Mon beau-frère, Ligonnès, te portera ce petit paquet à Lyon, après-demain.

Je pars demain à petites journées. Je serai rue de l'Université, n° 82. Souviens-toi de ce chiffre.

Adieu. Je n'en puis plus de tristesse, de fatigues et de maladie, mais je t'aime toujours. Ne m'oublie pas auprès de madame de Virieu, et de ta mère et de ta sœur quand tu leur écris. Tu devrais bien venir à Paris cet hiver.

Écris-moi souvent.

AL. DE LAMARTINE.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

1827

CCCLXXIV. A monsieur le marquis de la Grange..... 3
CCCLXXV. A monsieur le comte de Virieu..... 6
CCCLXXVI. A monsieur le comte de Virieu..... 8
CCCLXXVII. A monsieur le comte de Virieu..... 9
CCCLXXVIII. A monsieur le comte de Sercey..... 12
CCCLXXIX. A monsieur le comte de Virieu..... 14
CCCLXXX. A la marquise de Raigecourt..... 16
CCCLXXXII. A monsieur le comte de Virieu..... 19
CCCLXXXIII. A monsieur le comte de Virieu..... 21
CCCLXXXIV. A monsieur le comte de Sercey..... 25
CCCLXXXV. A monsieur Aimé Martin..... 28
CCCLXXXVI. A madame de Lamartine..... 30
CCCLXXXVII. A monsieur le vicomte de Marcellus..... 31
CCCLXXXVIII. A monsieur le vicomte de Marcellus..... 34
CCCXLXXXIX. A monsieur le comte de Virieu..... 35
CCCXC. A monsieur le comte de Virieu..... 38
CCCXCI. A monsieur l'abbé Dumont..... 41
CCCXCII. A monsieur le comte de Sercey..... 44
CCCXCIII. Au marquis de la Grange..... 46
CCCXCIV. A monsieur le comte de Virieu..... 48
CCCXCV. A monsieur le comte de Virieu..... 53
CCCXCVI. A monsieur le comte de Sercey..... 56

DLXI. A monsieur le comte de Virieu..... 532
DLXII. A monsieur le comte de Virieu..... 537
DLXIII. A madame Émile de Girardin, née Delphine Gay..... 538
DLXIV. A monsieur le comte de Virieu..... 541
DLXV. A monsieur le comte de Virieu..... 544
DLXVI. A monsieur le comte de Virieu..... 545
DLXVII. A monsieur le Docteur P..... 547
DLXVIII. A monsieur le comte de Virieu..... 550

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME.

CORBEIL. — TYP. ET STÉR. DE CRÉTÉ FILS.